

# Changement Clim-éthique

**Agir Global, Penser Local  
et autres retournements Jubilatoires**

**Partie IV – Embarquement clim-éthique**

*Pour relier l'intime, le local et le global*

**Esquisse de synthèse**

**Le sens de la dette : reliances !**

**Prémices d'une re-co-naissance de dette**

**De l'atterrissage à l'amerrissage**

*Le mot et l'action, hors de l'esprit de communauté,  
sont la mort*

A. Escobar (fin)



## Partie IV – Embarquement clim-éthique

### *Pour relier l'intime, le local et le global*

*Il faut s'aimer, s'aimer, s'aimer ! Les heureux doivent avoir pour malheur, les malheureux ; l'égoïsme social est un commencement de sépulcre. Voulons-nous vivre, mêlons nos cœurs, et soyons l'immense genre humain. Marchons en avant, remorquons en arrière. Aidons, protégeons, secourons, avouons la faute publique et réparons-la. C'est du droit de tous les faibles que se compose le devoir de tous les forts*

V. Hugo - Le droit et la loi et autres textes citoyens

*Splendeur et misère du Politique. Splendeur et misère de l'éthique.*

Cynthia Fleury – La fin du courage

### **Esquisse de synthèse : petits rappels pour grande transformation**

Voilà, il est temps de nous rappeler tout ce qui semble nous manquer, rencontré tout au long de ces pages ; j'ai bien peur que ça fasse beaucoup mais je ne nous donne pas dix lignes pour y prendre appui et revenir à cet autre récit possible ! La reliance, écartelée dans tout ce qui nous sépare. La liberté, confondue avec la puissance, voire même le « bonheur ». La sagesse qui semble s'être perdue dans la connaissance, elle-même disparue sous l'empire de l'information et de la donnée. Le passé, simplement commémoré. Le futur, happé dans un présent devenu perpétuel. Le désir, littéralement éteint ou pire, détourné... Mais s'il est temps de se le rappeler, ce n'est pas pour nous y complaire. L'idée est plutôt de nous appuyer sur ces manques pour rebondir, comme ces bulles dans le prêt. C'est ce que j'ai essayé de faire en décrivant plusieurs retournements, majeurs à mes yeux, que j'ai d'emblée qualifiés de jubilatoires parce que c'est pour moi la seule façon de ré-en-chanter le monde : donner envie. En-vie de bâtir un autre récit pour rouvrir le futur.

Arrivés presque au terme de cet ouvrage, de quoi disposons-nous pour bâtir cet autre récit, celui d'une nouvelle grande transformation en vue d'une vie vraiment bonne pour chacun et d'un monde vraiment commun ? Tout d'abord, d'une fenêtre d'opportunité, cette chance climatique qui nous fournit l'occasion possiblement unique d'éviter ce qui semble aujourd'hui presque inéluctable : la fin de la démocratie et la guerre entre des nationalismes exacerbés, la fin de la nature, la fin de l'homme, en tous cas d'une certaine humanité. Ensuite, d'une porte d'entrée constituée du retournement de l'idée de dette permettant de traiter de l'interaction entre les échelles, du global au plus intime ; de relier le nord et le sud, le passé le présent et l'avenir ; de réconcilier le social et l'écologique, le sens et l'urgence. Ouvrons cette porte qui nous endette pour notre plus grand plaisir.

Notre première dette est intergénérationnelle et nous ramène au prêt-en-bulles : elle est envers nos enfants et les enfants de nos enfants à qui nous empruntons notre bonne vieille terre. *Une seule façon de nous en acquitter si l'on ne veut pas la quitter : un pacte de non-utilisation fondé sur l'existence de cette tarte carbone.* Au-delà de 200 Gt de carbone, le carbone doit être assigné à résidence dans le sol. C'est la base, le socle, la fondation de cette maison commune. Cette dette n'est pas financière même si nous avons bien compris que nous en acquitter, à travers la reconnaissance de cette limite, aura un coût.

Notre deuxième dette est climatique, elle a trait à la *responsabilité historique des pays du nord* dans les émissions de CO<sub>2</sub> liées à leur développement, à cette injustice insupportable qui veut que les dérèglements climatiques vont venir en premier lieu frapper - et frappent déjà - les populations les plus démunies, les plus vulnérables, à commencer par les populations des pays du Sud qui n'en sont pas ou que très peu responsables, historiquement parlant. *Cette dette est donc avant tout éthique*, elle a trait aux droits humains et nous *oblige à agir à l'échelle globale* pour rééquilibrer les pouvoirs entre les deux hémisphères, restaurer une confiance mise à mal par des siècles de colonisation et de dette financière liées à un extractivisme féroce, un véritable pillage des ressources de ces pays, alimentaires, énergétiques et humaines. *C'est un nouveau droit de l'homme qui pourrait accompagner ce rééquilibrage, celui d'un égal droit à émettre du carbone dans l'atmosphère : une demie tonne par personne et par an à l'horizon 2050.*

Cette dette climatique possède également une dimension financière, indispensable pour accompagner cette grande transformation. *60 000 milliards d'euros*, c'est une première estimation de cette dette, liée à *l'accaparement passé de l'atmosphère par les pays du Nord* et au nécessaire rachat des émissions de CO<sub>2</sub> à venir au cours de cette phase de transition, puisque les petits calculs auxquels nous nous sommes livrés nous ont montré que *l'espace de stockage*

de CO<sub>2</sub> encore disponible dans l'atmosphère appartient en totalité aux pays du sud. Répartie sur les trente années à venir, cela correspond à un *investissement* de 2 000 milliards d'euros par an soit 2-3 points de PIB comme l'on dit.

Avant d'explorer comment cette somme pourrait nous aider dans cette perspective transformative, nous avons fait la pharmacologie de cette dette pour éviter les travers qui pourraient lui être associés. Ni repentance ni dédouanement, elle doit réellement être vue comme un investissement qui vise à donner les moyens de ce rééquilibrage dans une optique de réparation et pour assurer une garantie de non-répétition : il s'agit bien *de panser le passé comme un présent pour demain*. J'ai proposé que la justice transitionnelle puisse servir de cadre pour abriter ce délicat passage de notre monde insoutenable vers cet autre monde possible, un monde pouvant contenir plusieurs mondes, que nous tentons de rendre désirable à travers cette transition, cette transformation dont j'ai montré qu'elle était aussi viable que réalisable. En particulier, j'ai proposé que *soit créée une cour internationale de la justice climatique*, qui, me semble-t-il, pourrait être elle-même abritée au sein du TPI de La Haye. Seul le droit, un droit contraignant à l'échelle mondiale, associé à un véritable projet politique d'émancipation vis-à-vis de cet âge du productivisme dont nous devons sortir, Kaya oblige, me paraît en mesure *d'imposer aux Etats des limites qui sont celles de notre planète, infranchissables*. Cette dimension du droit, entre l'éthique et le Politique, constituera une part essentielle de cette synthèse. Au cœur de la justice transitionnelle qui pourrait fournir le cadre juridique nécessaire pour cette sortie du néolibéralisme et du productivisme associé pour tendre vers un socio-écosystème planétaire soutenable pour tous : *l'approche par les capacités*. Celle-ci doit permettre de dépasser la seule dimension financière de cette dette pour donner à chacun, chaque individu, chaque collectif, chaque local, la capacité d'agir et avant toute chose, de *choisir* sa vie, son projet politique, son alternative au développement.

L'intelligence collective, à toutes les échelles et entre les échelles, doit être mise au service de cette nouvelle grande transformation et je me suis permis de proposer quelques pistes, comme presque autant de préalables qui me paraissent requis pour nous engager collectivement dans cette voie. La première de ces pistes concerne l'agir global, absolument nécessaire pour prendre en compte l'ampleur de la tâche et le délai qui nous est encore imparti pour l'appréhender. Il nous faut avant toute chose, *refonder les relations internationales sur d'autres bases, en particulier entre le Nord et le Sud*. Pour aller dans cette direction et « armés » de nos 60 000 milliards de dollars, j'ai proposé *d'inverser les débiteurs et les créditeurs entre le nord et le sud*, la dette du nord étant largement supérieure à la dette financière des pays du

sud, par ailleurs illégitime et odieuse et qu'il nous faut donc, en sus, annuler. De soutenir les objectifs de développement durable en réorientant le système alimentaire mondial vers des circuits courts et des *pratiques agro-écologiques* destinées à *rendre toute sa noblesse au sol et toute leur souveraineté alimentaire aux populations*, permettant dans le même temps de préserver l'environnement et de stocker une quantité gigantesque de carbone. D'assurer des *transferts de technologie* et de façon plus importante encore, de *redonner les capacités de formation et d'agir social*, à ces populations. Il s'agit avant tout de les laisser décider de leur avenir, de choisir leur mode de développement ou leur alternative au développement en dehors du modèle productiviste actuel ; et en attendant que la situation s'améliore, d'*accueillir les réfugiés climatiques* qui vont se faire de plus en plus nombreux dans les décennies à venir. Autant de pistes qui doivent permettre d'adresser en même temps, cette question du climat et des inégalités, de la pauvreté et de l'environnement.

Parallèlement à cet agir global autour des rapports Nord-Sud, il nous faut également penser (le) local, en particulier repenser notre « propre » modèle de développement en ce moment charnière où l'air devient irrespirable, tant d'un point de vue climatique que politique. Les deux se rejoignent et vont se rejoindre plus encore dans les décennies à venir, autour du thème de l'immigration qu'il nous faut anticiper dès aujourd'hui. Dans ce moment populiste qui peut virer très vite au nationalisme puis au racisme, dans ce glissement insidieux du repli économique à celui du culturel puis du biologique, il est crucial de penser cet accueil à l'aune du renouvellement des rapports entre Nord et Sud permis par l'idée de dette climatique, notamment en tenant compte des responsabilités et des capacités de chaque pays. Loin de l'idée de grand remplacement et plutôt en accord avec les besoins de rajeunissement de la vieille Europe, il nous faut *repenser la question de l'hospitalité*. Il en va, encore une fois, des droits humains. Y sommes-nous prêts ?

Penser l'accueil du Sud m'a permis de faire une transition du global au local, ici au Nord. Repenser le développement du Nord implique de questionner le dogme de la croissance. Kaya et Gaia obligent, j'ai montré qu'il nous fallait *passer de la croissance*, insoutenable quand bien même elle se pare de vert et de bleu, à *l'accroît-sens*, entre exigence, reliance et pertinence. Il est essentiel de quitter les mirages, les leurres même que constituent la consommation, la culture industrielle et la croyance dans le tout technologique qui ne sont en rien compatibles, ni avec l'exigence climatique ni avec les promesses des objectifs de développement durable censés éradiquer la pauvreté et diminuer très fortement les inégalités à la surface de la planète. Contre l'effondrement annoncé et presque attendu : *penser*. Retrouver le courage, la dignité, l'envie de

penser en remettant au cœur la question du sens. Et au cœur de l'accroît-sens puisque tout n'a pas à décroître, à nouveau : la dette.

Nous acquitter de notre dette envers la pensée est probablement la première des conditions pour lutter contre tous les ismes et nous devons la rendre joyeuse. J'ai exploré les conditions de possibilité d'un tel acquittement en proposant de *repenser le rôle de l'université sur son territoire*, d'interroger le rôle du chercheur ou de l'intellectuel, dont c'est normalement le métier que de penser, de créer. La technoscience a certes contribué à nombre de progrès mais elle a également trop tué ; au service d'une rationalité technocratique, elle contribue à la déshumanisation du monde avant, bientôt, de le transhumaniser sous couvert de bonheur et d'éternité. Nous sommes aujourd'hui déjà gouvernés par les nombres. Evaluation, contrôle, surveillance... sécurité. Si d'aucuns pensent que l'université ne peut plus rien pour nous, pour de multiples raisons hélas encore très valables, je crois au contraire qu'il nous faut trouver le moyen de revenir de la technoscience à la science, à la recherche même, dont il nous faut libérer le côté émancipateur. Pour revenir de la donnée vers la sagesse, j'ai proposé *que l'université se fasse unis-vers-cité*.

Seule voie possible pour sortir de cette rationalité technocratique, qui en contient en réalité de multiples : la construction d'une pensée complexe qui laisse toute leur place à l'incertitude, aux surprises, à l'émergence ; à la reliance, aux reliances : entre les disciplines et les grands champs disciplinaires, entre les types de savoirs aussi, qu'ils soient académiques ou d'usage, de pratique, traditionnels ou autochtones. Armés *globalement* de nos 60 000 milliards d'euros, nous en profitons pour nous désarmer *localement* : interdisciplinarité, transdisciplinarité ; recherche douce, éducation faible... Il nous faut entrer tous ensemble en recherche de solutions. Recherche de nuit, sciences participatives, recherche-action... En appui sur une recherche fondamentale - ou plus exactement disciplinaire - pour poursuivre notre quête de compréhension des parties de ce grand tout, place doit être faite pour une ouverture bien plus large, seule à-même d'approcher une certaine forme de compréhension globale du fonctionnement de notre socio-écosystème –environnant ou planétaire – comme des problèmes que nous avons et des possibles solutions à explorer. De nouveaux champs émergent qui vont dans cette direction, telles que les sciences de la soutenabilité ou celles de la résilience, des transitions, du futur. Il y en a plein d'autres bien sûr. Il s'agit d'une recherche tout aussi fondamentale mais tout simplement différente et orientée vers cette perspective transformative. Réorganisée pour faciliter l'interdisciplinarité, la transversalité, par exemple entre les sciences de la nature et les sciences humaines et sociales, l'université se fait aussi unis-vers-cité pour

que les chercheurs puissent travailler avec les différents pans de la société civile organisée. *Faciliter ce travail de reliance à toutes ces interfaces*, nécessite de créer des objets ou cadres-frontière qu'il nous faut développer plus encore en ce moment politique extrêmement dangereux : *la frontière évoquée ici doit devenir poreuse plutôt que peureuse et l'unis-vers-cité se faire laboratoire expérimental contre la montée de tous les ismes.*

Cette ouverture, décrite ici dans le champ de la recherche mais qui pourrait s'appliquer à plein de pans des activités humaines, implique nombre de conséquences, aussi bien dans le domaine de l'éducation que dans celui du gouvernement des hommes. Il nous faut réapprendre à apprendre, à se poser des questions autrement. Il faut développer dès le plus jeune âge, un esprit critique qui permette, par exemple, de s'orienter sur la toile dans cette ère des fake news et de la désinformation. Il faut susciter une curiosité, une envie d'interroger, de philosopher même ! Penser quoi... Il faut aussi *réhabiliter l'expérience*, l'expérimentation même comme première étape, sorte de subissement actif permettant de passer de l'adaptation à la transformation. C'est bien là que l'éducation au sens faible du terme, *ex ducere*, a toute sa place : *chacun de nous doit apprendre à « mener l'enquête »*, comme une étape décisive dans notre apprentissage de la vie démocratique. Chacun de nous, dès le plus jeune âge, doit apprendre à participer. A la recherche comme à la vie démocratique. L'éducation devient une pièce maîtresse de la démocratie car la citoyenneté en dépend. Bien sûr, cela nécessite de retrouver un certain goût de l'effort et paradoxalement, il me semble que c'est une des clés pour lutter contre cette fatigue d'être soi, d'avoir à être soi, qui constitue le lit de notre dette primordiale. Retrouver le goût de l'effort pour participer. Mener l'enquête et lutter contre la désertification. On le voit, s'acquitter de cette dette envers la pensée permet d'en faire de même avec notre être-en-dette pour commencer à retrouver du sens.

Participer donc. Créer aussi, surtout peut-être. Penser et participer créativement et j'ai montré combien les travaux entre artistes et scientifiques pouvaient y contribuer. Mais nous serions bien mal en point si la création ne devait relever que d'eux : il est des artistes qui impliquent les citoyens comme le font des scientifiques et c'est cette participation qui doit être stimulée dès le plus jeune âge. C'est la tâche de l'éducation que de stimuler plus largement cette part créative que nous abandonnons trop tôt et qui contribue aussi à notre dette primordiale parce que nous oublions une part essentielle de notre humanité. La transmission est certes nécessaire pour ne pas oublier, pour que l'on puisse s'appuyer sur la somme des connaissances acquises au fil des millénaires. Mais elle n'est pas suffisante si l'on veut passer de la production - voire même la reproduction - à la création. De la croissance à l'accroît-sens. On dit souvent

qu'il faut réhabiliter le travail manuel trop longtemps dénigré par rapport au travail intellectuel. C'est sûrement vrai mais de façon plus importante encore, il nous faut remettre dans chacune de nos activités, qu'elles soient manuelles ou intellectuelles, non seulement le goût de l'effort mais aussi celui du plaisir, de la qualité, en un mot : de l'art. L'amour du travail bien fait. J'y reviens à nouveau : le sens, toujours le sens.

*L'accroît-sens demande de l'attention et du temps.* De l'attention tout d'abord. Nous devons redoubler d'attention au moment où le sol se dérobe, le sens s'évanouit. Attention à ce que nous faisons, avec cette idée de qualité plutôt que de quantité, avec cette dimension cruciale de pertinence bien sûr, exigence oblige. Attention à ce que nous sommes également, à ce que nous désirons être, pour nous acquitter de notre dette primordiale. Et puis... Attention à l'autre, attention au monde. Dette mutuelle. Envers l'humain et le non-humain ; le proche et le lointain, tous ces autres dont nous sommes redevables pour notre formation. Dette envers cet autre sans lequel il ne saurait y avoir de monde commun et avec lequel il nous faut reconnecter, puisqu'il est notre seule porte de sortie pour lutter contre le fatalisme du leurre qui nous tient comme enchaînés à un système devenu fou, dont il importe de reprendre le contrôle avant que le tyran ou la machine ne s'en emparent. Où l'on reparle de liberté, de capacité d'agir, d'une décision que l'on ne souhaite abandonner ni au dictateur ni à l'intelligence artificielle. C'est précisément en cela que la dette, l'acquittement de nos dettes, constitue une condition fondamentale de recouvrement de cette liberté que nous avons sacrifiée contre ces promesses de « bonheur » consumériste, de « sécurité » techno-fasciste, voire d'« éternité » transhumaniste. Il faut parvenir à faire comprendre qu'il n'est de meilleure sécurité que la confiance dans cet autre qu'il faut apprendre à connaître ; qu'il n'est de réel bonheur que dans l'être plutôt que dans l'avoir ; d'éternité, dans la transmission de connaissances et plus encore, d'une envie et des capacités associées qui permettent à nos enfants de poursuivre l'aventure humaine en tendant vers davantage de sagesse.

Sagesse, attention, accroît-sens... Voilà qui nécessite une posture d'ouverture qui est le fondement, me semble-t-il, du développement de cette pensée complexe, seule à-même de nous éviter les solutions simplistes auxquelles l'époque actuelle semble nous conduire. L'ouverture pour moi, c'est faire toute la place à la pensée comme à l'imprévu ; à l'autre comme au monde qui nous entoure, que nous essayons de comprendre mais que nous faisons également. Leur faire toute la place et leur répondre parce que la dette est mutuelle et qu'elle nous oblige, pour le coup. Elle nous invite à prendre le temps de penser, penser pour mieux agir. Eloge du pas de côté. Prendre le temps d'écouter, de dialoguer pour s'engager ensemble et mettre en branle

l'intelligence collective dans cette perspective de passer de la seule adaptation à la transformation. Cela peut à première vue paraître un peu gnan-gnan mais c'est pourtant très exactement ce qui nous manque à toutes et à tous : l'écoute, le dialogue, l'engagement et le temps nécessaire pour ce faire. Si nous voulons nous acquitter de nos dettes envers la pensée, envers nous-même, envers l'autre, humain et non-humain ; si nous voulons répondre à cet insidieux glissement de l'économique au culturel puis au biologique qui finit toujours dans des guerres civiles et dans des guerres tout court, y répondre autrement que par le tout sécuritaire et le tout technologique qui conduisent très vite au technofascisme, alors il nous faut prendre le temps. Ce fameux temps authentique requis pour vivre une vie authentique : acquittement quand tu nous tiens.

Nombre des aliénations que nous avons rencontrées tout au long de cet ouvrage, contre lesquelles nous désirons lutter en libérant le côté émancipateur de la dette, sont étroitement liées à cette famine temporelle. Vitesse, accélération, guerre des temps, victoire du temps abstrait sur le temps concret, nous avons vu qu'il était devenu crucial de (re)trouver, non pas une troisième voie car il y en aura de multiples, mais le troisième temps : le temps nécessaire, celui qui doit nous permettre d'abandonner *animal laborans* pour revenir à l'oeuvre et à la praxys. Celui qui doit nous permettre de réconcilier les approches globales et locales, dans le panser, le penser et le faire. L'approche par les capacités doit nous permettre de le retrouver, ce temps nécessaire et c'est bien là que se cache la dimension éminemment politique du temps. Il semble que dans ce monde où l'accélération est devenue le moteur social d'un système fondé sur la croissance et la compétitivité – le fameux Q/T – il nous faille le voler ce temps que plus personne ne peut prendre. Je pourrais aisément imaginer, avec d'autres, faire de l'accroît-sens un moyen de se faire tisserand en restaurant le triple lien à soi, à l'autre et au monde, ou d'entrer en résonance, comme un remède à cette accélération mortifère. Ce serait mal connaître la force du pouvoir de cette accélération qui n'est rien d'autre qu'un moyen de permettre au système en place de perdurer, en déplaçant les limites spatiales et la finitude de la planète vers cette dimension temporelle qui nous incite à vivre plusieurs vies en une, qui conduit à l'obsolescence programmée, des objets et bientôt de l'homme. Non, c'est bien l'accélération et derrière elle, le système en place, qui nous empêche de résonner. Qui nous maintient dans la croissance plutôt que de stimuler l'accroît-sens. Du coup, seul remède à cette accélération pour retrouver le (bon) sens : en sortir. Sortir du capitalisme entré dans son deuxième âge depuis un demi-siècle, sortir du capitalisme tout court. Ralentir sûrement, travailler la multiplicité des rythmes également ;

mais plus important encore en conservant à l'esprit, le triptyque entre exigence, reliance et pertinence : *repenser autant la question du travail que la notion du pouvoir et de la domination.*

Deux pistes principales se sont offertes à nous pour prendre le temps de nos acquittements. La première relève plutôt de l'adaptation, elle consiste à poursuivre sur la voie de la diminution du temps de travail qui pourrait être combinée à la mise en place d'un revenu d'existence (crédit d'impôt ou allocation universelle) ; le temps libéré, possiblement financé à l'aide d'une partie de la dette climatique (l'argent, c'est du temps), pourrait être utilisé pour l'accroît-sens, en prenant soin de laisser chacun libre de répartir ce temps entre celui de l'intime et celui de la recherche collaborative de solutions à déployer à différentes échelles. La deuxième piste, proposée par le réseau salariat, se veut plus transformative, elle est celle du salaire à vie et de l'abolition des principales institutions du capitalisme. La cotisation-salaire permet de financer le salaire à vie qui est déconnecté de l'unité de production et lié à la qualification de la personne plutôt que du poste, abolissant le marché du travail et la marchandisation de l'humain ; elle permet également de financer l'investissement sans passer par la notion de crédit et d'élargir le domaine de la gratuité ; enfin, parce qu'elle ne fonde plus la valeur d'une marchandise ou d'un service sur le temps de travail nécessaire à sa production, elle offre une possibilité enthousiasmante de remettre du cœur à l'ouvrage, du plaisir, de l'art plutôt que dollar. Cette piste est probablement davantage en adéquation avec l'ensemble des éléments présentés dans cet ouvrage, que je viens de synthétiser : tout d'abord, à travers l'abolition de la propriété lucrative et la notion de co-propriété d'usage des entreprises, elle encourage l'autogestion et *redonne une énorme capacité d'agir à l'ensemble des producteurs de la valeur* ; ensuite, elle ne cantonne pas l'accroît-sens à la sphère du temps libéré mais inclue celle du travail dont tant les objectifs que les modalités doivent être repensés pour à la fois, retrouver « l'esprit de Philadelphie » avec le sens, la liberté et la dignité au cœur et tenir compte des limites de notre planète ; enfin, bien sûr, elle offre une perspective très puissante pour nous permettre de nous acquitter de nos dettes, toutes nos dettes.

C'est à ce stade que ça va se corser... Même si j'ai la sensation d'avoir donné dans le concret en évoquant ces 60 000 milliards de dette climatique, en invoquant la création d'une cour internationale de justice climatique, en proposant un pacte de non-utilisation et un nouveau droit de l'homme pour tenir compte des limites de notre planète tout en pensant la question des inégalités ; même si je pense avoir proposé quelques pistes pour tenter de rendre joyeuse l'idée d'acquittement de notre dette ontologique, mélange de nos dettes mutuelle, primordiale et envers la pensée, avec tout ce que cela implique de triple lien à restaurer et d'accroît-sens à

stimuler ; même si l'ensemble pourrait constituer un autre récit destiné à lutter contre ces fins qui nous attendent, celle de la démocratie, de la nature, de l'homme ou d'une certaine vision de l'humanité, il n'en demeure pas moins que des questions très concrètes se posent : comment relier ces différentes échelles du global et du local, de l'intime même ? Quelle gouvernance pour aller dans ce sens ? Quelle évolution du droit pourrait permettre de placer l'intérêt général au-dessus des intérêts particuliers, des états comme des individus, tout en leur conférant une liberté d'action qui prévienne toute dérive autoritaire ? Et plus concrètement encore : comment imaginer la collaboration dans ce monde compétitif ? L'ouverture dans ce moment populiste ? Comment mettre en place une taxe carbone ou repenser le travail, de façon isolée à l'échelle nationale, dans un monde globalisé ? Et au-delà du comment... Qui déciderait d'aller dans ce sens, est-il possible d'imaginer pouvoir le décider collectivement ?

Loin de moi l'idée de répondre à toutes ces questions dans cet ouvrage. Il est déjà trop long et ce serait bien prêt-en-cieux de ma part. Elles feront, je l'espère, l'objet de débats, d'expérimentations on va le voir, qui doivent se multiplier aux quatre coins de la planète ; bien sûr qu'elle en a des coins, notre planète, puisqu'elle ne tourne plus très rond. Par contre, j'aimerais proposer des pistes pour commencer à les explorer à partir de ces éléments que je viens de rassembler, de cet ensemble de retournements jubilatoires pour surtout travailler cette interface entre les échelles qui est véritablement, je le crois, la clé permettant de réconcilier le sens et l'urgence. Dans cette dernière partie, je vais donc commencer par aborder la première de ces questions sur les interactions d'échelles, question cruciale s'il en est pour traiter de la reliance, du délai et de la contraction démocratique : l'urgence du sens et le sens de l'urgence. Vous vous doutez bien que c'est à travers l'idée de dette que je vais proposer de rouvrir le futur... Ensuite, de façon à ne pas refermer trop vite ce futur et en lien avec cette idée d'acquiescement comme condition fondamentale de notre liberté à recouvrer, j'évoquerai quelques prémices pour une reconnaît-sens de dettes, entre pluralité, non dualité et diversité. Ce qui m'amènera tout doucement au pas-sage de l'atterrissage à l'amerrissage pour revenir du local au global, puis à notre dernier retournement, pour la route...

## Le sens de la dette : reliances !

### *L'explosion de la dette pour rouvrir le futur*

La dette va maintenant nous exploser à la figure pour se faire clim-éthique, elle aussi. L'explosion de la dette. Je ne parle pas de celle des pays du sud au début des années 80 (chapitre 4), ni de celle des grecs en ce début de 21<sup>ème</sup> siècle, ni encore de celle qui migre vers le nord, petit à petit comme nombre d'espèces avec le changement climatique et qui, peut-être aussi comme lui, impose partout ses politiques d'austérité. Non. Je parle de la dette climatique (Partie II), des dettes envers l'autre, envers nous-mêmes, envers la pensée (Partie III), dont la combinaison va nous permettre de proposer, sinon encore une méthode, du moins la matière à ce « sursaut éthique » tant attendu<sup>1</sup>, une réponse possible à cet « appel de la conscience »<sup>2</sup> pour éviter que les désordres écologiques et anthropologiques en cours ne deviennent dévastations.

Je vais prendre ici ou là, quelques expressions tirées de l'ouvrage de J. Baschet – Défaire la tyrannie du présent - lorsqu'il évoque l'émergence de régimes inédits, non plus de temporalité mais d'historicité, pour le rouvrir, ce futur, en convoquant le passé : réconcilier mémoire et histoire, remplacer le présent par le moment-en-cours, penser l'anticipation plutôt que la planification...<sup>3</sup>. C'est particulièrement important pour ce qui nous concerne parce que les quelques mots qui vont suivre illustrent à merveille ce que j'entends faire de la dette dans ces pages, à savoir constituer un véritable pont entre le passé, le présent et l'avenir, permettant d'en faire un concept très vivant. Pour cet auteur qui convoque souvent W. Benjamin dans ses pages, « Il s'agit de reconnaître la présence du passé au sein d'un présent réminiscent... la mémoire engage vis-à-vis d'un passé qui n'est pas achevé...Mémoire et histoire sont chargées d'une énergie qui peut mettre en mouvement le présent et ouvrir le futur... ». Et pour se rapprocher un peu plus de l'explosion de la dette : « L'historiographie fait briller dans le passé l'étincelle de l'espérance...le passé chargé d'à-présent apparaît comme un matériel explosif auquel l'analyse critique ajoute la mèche »<sup>4</sup>.

Quand je lis tout cela, immédiatement, c'est l'idée de dette en tant que mèche qui me saute à la figure. Il va s'agir de dégager quelques perspectives et mettre en branle l'intelligence collective dont nous avons besoin pour rallumer le feu, celui du *désir de futur*. Un futur inédit,

---

<sup>1</sup> Baschet, J. 2018. Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles ». Paris, 316 p.

<sup>2</sup> Heidegger, M. 1927. Etre et temps. Gallimard (1992), 587 p.

<sup>3</sup> Baschet, J. 2018. Ibid, pp. 197-236.

<sup>4</sup> Baschet, J. 2018. Ibid, p 201, citant W. Benjamin dans : Löwy, M. 2014. Walter Benjamin : avertissement d'incendie. Une lecture des Thèses « sur le concept d'histoire ». Editions de l'Eclat, 160 p.

post-capitaliste ; un futur différent du futurisme de l'après-guerre, du progrès issu de la modernité. Et c'est bien la dette, le retournement jubilatoire de l'idée de dette, la combinaison des différentes dettes que nous avons rencontrées dans les parties II et III de cet ouvrage, qui pourront servir de mèche. A nouveau, vous pourriez vous demander « OK, la dette pour convoquer le passé dans le présent mais quel lien avec le futur ? ». C'est toute la question de la *responsabilité* qui est en jeu.

A l'échelle globale, la dette climatique, nous l'avons vu avec notre cinquième retournement, est un présent pour demain. Un cadeau, fondé sur l'idée de panser le passé. Il ne s'agit pas de payer, de se frotter les mains et de continuer comme avant : elle est ce qui DOIT (chapitre 5, Yes we must !) et ce qui PEUT (chapitre 6, Yes we can !) nous permettre de rééquilibrer les pouvoirs entre le Nord et le Sud, empêcher que l'injustice climatique actuelle - liée au fait que ce ne sont pas ceux qui ont causé la plus grande partie du changement climatique qui en subissent le plus les conséquences (chapitre 4) – ne perdure. Il s'agit de profiter de la dette, en tant que responsabilité commune mais différenciée, pour nous (or)donner les moyens de faire autrement, à l'avenir. En ce sens, elle illustre parfaitement cette idée de *responsabilité prospective* décrite par J.-F. Simonin<sup>5</sup>.

A l'échelle de l'intime, c'est la dette primordiale, envers nous-même comme envers la pensée (chapitre 3), qui à nouveau DOIT rallumer en nous, sous la forme de cet appel de la conscience cher à M. Heidegger, cette étincelle d'espérance. Elle doit exploser sous la forme d'un DESIR dont les voies seraient à nouveau détournées, mais non plus par le système capitalisme de l'être vers l'avoir<sup>6</sup>, mais par cette vision post-capitaliste de l'avoir vers l'être. Il s'agit d'avoir à être. C'est l'être-en-dette, à la recherche de ce temps authentique pour s'acquitter de cette dette ontologique. Nous devons pour ce faire retrouver le courage<sup>7</sup> et la dignité<sup>8</sup> de penser, l'ENVIE de penser surtout (yes we want !). Car c'est bien l'absence de pensée, nous l'avons vu avec H. Arendt comme avec S. Weil, qui laisse le champ libre au déferlement de tous les ismes et non l'inverse<sup>9</sup>.

---

<sup>5</sup> Simonin, J.-F. 2018. La tyrannie du court terme. Quels futurs possibles à l'heure de l'anthropocène ? Les éditions Utopia, Paris, 233 p.

<sup>6</sup> De Miranda, L. 2009. Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo Editions, 120 p.

<sup>7</sup> Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p.

<sup>8</sup> Gori, R. 2011. La dignité de penser. Les Liens qui Libèrent / Babel N°1211, 187 p.

<sup>9</sup> Arendt, H. 1982 (1951). Les origines du totalitarisme. Eichman à Jérusalem. Gallimard, 704 p. Weil, S. 1998 (1934). Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale. Folio essais, 150 p.

A l'échelle locale enfin, nous nous acquitterons d'une autre dette, notre dette mutuelle envers l'autre<sup>10</sup>, cet autre dont nous sommes redevables pour notre existence et notre formation, tout au long de la vie<sup>11</sup>. Notre formation... L'éducation faible, la recherche douce : nous devons prendre ce temps *nécessaire* à l'inter- et à la transdisciplinarité, à l'attention et au dialogue, qui sont indispensables à la construction de ce monde commun qui nous fait tant défaut (chapitre 8). Car c'est bien l'absence de perspective commune qui sape l'idée même de liberté. Nous avons vu qu'il nous faudra prendre le temps nécessaire (chapitre 9), ce temps du Politique et de la lutte<sup>12</sup>, de la praxys<sup>13</sup>, pour retrouver le sens d'une vie bonne : c'est une condition nécessaire à la restauration du triple lien à soi, aux autres, au monde<sup>14</sup>. Il me plaît de rappeler ici cette phrase de R. Gori qui en appelle aussi à H. Arendt : « la liberté de l'individu requiert la présence d'autrui... et si le sens de la politique est la liberté, celle-ci ne se révèle que dans et par le monde commun construit avec les autres »<sup>15</sup>.

*Reliance du sens et de l'urgence : quand la dette se fait clim-éthique.*

C'est maintenant que ça devient intéressant (pas seulement maintenant j'espère mais...). Car nous voilà bien endettés ! Climatologiquement et ontologiquement. Et ce qui nous manque toujours, c'est le DESIR d'avenir. L'envie de penser, de penser un futur encore possible voire même désirable. Il manque un projet à Florian, une « protension intergénérationnelle positive » comme dit B. Stiegler<sup>16</sup>. En quoi est-ce que cette idée de dette, de retournement jubilatoire de l'idée de dette et de tous les retournements qui vont avec, peut-elle bien nous être d'une quelconque utilité dans cette perspective de raviver la flamme, d'empêcher son extinction ou l'extinction tout court<sup>17</sup> ? C'est vrai quoi ! Il me faudrait aller chercher cette liberté, cette liberté de désirer et peut-être même, désirer en vain<sup>18</sup>, pour m'acquitter de ma dette ontologique ? Déjà, la dette, bof. Ontologique ? Comprends pas. Le désir OK mais en vain, double bof. Alors vu qu'en plus, la liberté me fait peur... Ecoutez ce qu'en disait La Boétie il y a presque cinq

---

<sup>10</sup> Bissonnette, J-F. 2017. Le cadeau empoisonné : Pour une pharmacologie de la dette. Dans : Bissonnette, J.-F., Crétois, P. et al., 2017. La dette comme rapport social. Liberté ou servitude ? Editions Le Bord de l'Eau, Lormont, pp. 93-122.

<sup>11</sup> Ingold, T. 2018. L'anthropologie comme éducation. Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

<sup>12</sup> Baschet, J. 2018. Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles ». Paris, 316 p.

<sup>13</sup> Arendt, H. 1983 (1961). Condition de l'homme moderne. Calmann-Lévy / Pocket N°24, 404 p.

<sup>14</sup> Bidar, A. 2016. Les tisserands. Réparer ensemble le tissu déchiré du monde. Les Liens qui Libèrent, 188 p.

<sup>15</sup> Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p.

<sup>16</sup> Stiegler, Bernard. 2016. Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou ? Edition Les Liens qui Libèrent, Babel N°1521, 467 p.

<sup>17</sup> Jorion, P. 2017. Le dernier qui s'en va éteint la lumière. Essai sur l'extinction de l'humanité. Editions Pluriel, 282 p.

<sup>18</sup> Lacan, J. 1986 (1959-1960). Le séminaire, livre VII. L'éthique de la psychanalyse. Seuil, 374 p.

siècles : « il n'y a que la liberté que les hommes ne désirent pas, simplement, semble-t-il, parce que s'ils la désiraient, ils l'auraient »<sup>19</sup>. Il semble donc, même si ça paraît trop ballot, qu'il y ait belle lurette que l'homme ait abandonné cette quête et qu'il « sert si volontiers qu'on dirait, à le voir, non pas qu'il a perdu sa liberté mais qu'il a gagné sa servitude »<sup>19</sup>. Et vous voudriez que je change en me parlant de dette et de vain désir ?

Justement oui. Parce que c'est pour moi dans la combinaison des échelles globale, intime et locale, que l'idée de dette peut faire mèche, en attendant peut-être de faire mouche. J'ai montré dans la partie II, comment la dette climatique pourrait être utilisée pour rééquilibrer les pouvoirs entre le Nord global et le Sud global : en termes de flux financiers, de transferts technologiques et de capacity building, de système alimentaire mondial ou d'accueil des migrants. Il y a probablement plein d'autres domaines que cela pourrait concerner. Il y a un monde n'est-ce pas, entre ces quelques pistes liées à notre devoir de nous acquitter de cette dette-là et le fait de l'acter dans le monde réel où la question du pouvoir et des intérêts est si prégnante ; à toutes les échelles et notamment, celle du global et de la souveraineté d'Etats-Nation en compétition (chapitre 2). J'approche du moment où il va falloir en reparler pour ôter notre benêt. Justement, j'ai montré dans la partie III que l'acquittement de notre dette ontologique, combinaison des dettes mutuelle, primordiale et envers la pensée, impliquait une sortie du système capitaliste pour redonner un véritable pouvoir d'agir social à l'ensemble des producteurs de la valeur. L'autogestion en particulier, protéiforme, offre des pistes enthousiasmantes en matière d'approche par les capacités et j'ai montré combien c'était essentiel dans le cadre de la justice transitionnelle que j'ai proposée comme cadre pour pouvoir appliquer cette idée de dette climatique (Chapitre 5).

C'est maintenant que la dette doit se faire clim-éthique, à l'interface entre nos dettes climatique et ontologique, pour stimuler et accompagner la combinaison d'un accroissement du pouvoir d'agir social à l'échelle locale avec celle d'un pouvoir redistribué à l'échelle globale, entre les deux hémisphères. En vue, essentielle : la réconciliation du sens et de l'urgence.

Donner envie, entre sursaut éthique et appel de la conscience. Parmi les multiples raisons qui nous empêchent d'agir individuellement, je parle d'agir à grande échelle, il y a cette idée que notre action individuelle est trop insignifiante : pourquoi le ferais-je si mon voisin ne le fait pas, et si les chinois construisent, de toute façon, une centrale à charbon par semaine dans les quinze ans qui viennent ? Bien sûr, il y a la parabole du colibri chère à P. Rahbi ; mais compte

---

<sup>19</sup> La Boétie, E. de, 2018 (1548). Discours de la servitude volontaire. Libro, 41 p.

tenu de l'ampleur de la tâche et du délai qui nous est imparti, qui s'amenuise de jour en jour, d'année en année, il est hyper important que les petits colibris ne se sentent pas seuls, sous peine de découragement, de démobilisation. Je veux dire, parce qu'ils n'éteindront pas seuls l'incendie<sup>20</sup>, même s'ils sont nombreux, il faut qu'ils soient accompagnés par un réel projet politique de grande ampleur. C'est ce qui s'est passé pour beaucoup après Copenhague en 2009, moi le premier je l'avoue. J'avais commencé à écrire cet ouvrage, j'avais présenté l'idée de dette climatique dans le meeting préparatoire à la COP 15 à Copenhague<sup>21</sup>. Nous avons monté le collectif « Tamm ha Tamm » (« Petit à petit », en Breton) chez moi, dans la petite ville de Plougonevelin, à l'ouest de Brest (si si, c'est possible !), pour en faire l'une des premières « villes en transition » par chez nous<sup>22</sup>. Et puis voilà. Pas d'accord contraignant ; pas d'accord du tout, ni aucune perspective globale pour remplacer le protocole de Kyoto. C'était aussi l'époque du Pacte écologique de N. Hulot<sup>23</sup>, l'époque où je pensais vraiment que la gauche et les verts, en France comme à l'échelle européenne, pourraient présenter un projet alternatif au système capitaliste en place, qui se cassait déjà la figure avec la crise des subprimes de 2008... Mais rien. Pire ! Les milliers de milliards de dollars, dont on va nous dire qu'ils sont irréalistes pour s'acquitter de notre dette climatique, ont été généreusement distribués par la puissance publique... pour sauver les banques et le système en place ! Voilà voilà... Démobilisation.

Dix ans plus tard, je reste persuadé que c'est pourtant ici, justement, que l'idée de dette climatique à l'échelle globale pourrait prendre tout son sens à l'échelle individuelle, bien au-delà de la seule idée d'une conscience planétaire, d'un Penser Global qui donne déjà du sens à tous ceux qui continuent d'agir à l'échelle locale : en redistribuant les pouvoirs entre Nord et Sud, en générant une perspective et surtout, une ACTION GLOBALE pour résoudre la question climatique dont nous n'avons eu de cesse au cours de cet ouvrage de démontrer que cette résolution devait nécessairement passer par une sortie du capitalisme, l'idée de dette climatique peut AUSSI permettre, à l'échelle intime, de redonner du sens. De redonner un projet à Florian et de l'énergie à chaque petit colibri parce que la maison brûle et que nous aurions décidé COLLECTIVEMENT de ne plus regarder à côté. En ce sens, la dette climatique peut donner l'ENVIE de nous acquitter de notre dette ontologique : elle pourrait constituer ce sursaut éthique dont nous avons besoin et provoquer de multiples réponses à cet appel de la conscience

---

<sup>20</sup> Faujour, M. 2017. Le Monde diplomatique, octobre 2017, p 25.

<sup>21</sup> Ragueneau, O., 2009a. CO<sub>2</sub> arithmetics and geopolitics. In : IOP Conference Series: Earth and Environmental Science 6, 112041. 10.1088/1755-1307/6/11/112041.

<sup>22</sup> Voir le site de Tamm ha Tamm : <http://www.tamm-ha-tamm.org/>. Voir aussi : Hopkins, R. 2010. Manuel de la transition. De la dépendance au pétrole à la résilience locale. Ecosociété Eds., 216 p.

<sup>23</sup> Hulot, N. 2006. Pour un pacte écologique. Calmann-Lévy, 259 p.

lancé par M. Heidegger. Elle est ce qui pourrait permettre de marier l'intime et le global, simplement parce qu'on saurait qu'on n'est plus « seul ». C'est particulièrement brûlant d'actualité en cette fin de déconfinement, alors que chacun se demande comment il peut contribuer au commun et que les états empruntent à tour de bras pour relancer l'économie, comme avant : j'ai proposé d'inverser l'habituelle stratégie du choc pour que nous utilisions autrement, ces milliers de milliards en nous fondant sur l'idée de dette climatique (chapitre 6). Voilà, un vrai projet collectif, une réelle perspective d'avenir et chacun qui aurait envie de se retrousser les manches, pas seulement pour « faire sa part » en sachant que c'est perdu d'avance, mais justement parce qu'il y a tout à y gagner dans cette perspective de vie bonne pour chacun et de monde commun pour tous.

Permettre tous les déploiements. Le global est à marier au local aussi, mais sans en faire un « glocal » au sens marketing du terme. Ca donne à penser que local et global pourraient ne faire qu'un. Mais nous (re)cherchons un monde commun, pas un monde comme-un, pas celui du global-moins qui est le nôtre aujourd'hui<sup>24</sup>. Je vais revenir sur cette idée d'une multiplicité des réponses évoquée à l'instant, au niveau de l'intime comme du local, lorsque j'évoquerai quelques pistes concrètes pour combiner l'agir global avec l'agir local. Mais il me faut d'abord dire un mot sur le poids de ce global sur le local, comme je l'ai fait côté découragement moral pour l'intime. Nous avons vu que cet agir local, par lequel nous allons pouvoir nous acquitter de notre dette mutuelle envers l'autre dans la construction de mondes communs (j'emploie le pluriel à dessein), passe par le penser local qui a constitué toute notre troisième partie. Là aussi, comme pour l'intime, le poids du global est tout simplement décourageant. Je voudrais insister ici sur l'aspect presque physique de ce découragement, plutôt que sur son impact psychique. Autant que les colibris, les collectifs qui luttent contre le système en place et son extractivisme extravagant – avec toutes les conséquences sociales et environnementales qui en découlent – sont nombreux<sup>25</sup>. Mais si quelques luttes sont victorieuses - dont il faudrait probablement parler davantage - beaucoup sont perdues, souvent dans de grandes douleurs. Il y a ces activistes écologistes qui sont assassinés partout dans le monde, parce qu'ils ont voulu défendre une terre, une forêt, un mode de vie<sup>26</sup>. Il y a ces collectifs qui sont défaits, ces communautés entières que l'on déplace, que l'on arrache à leur terre et qui perdent tout repère. On les déplace (in)justement pour cause d'extractivisme : je pense par exemple à ces indiens Sioux du Dakota, dans la réserve

---

<sup>24</sup> Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

<sup>25</sup> Klein, N. 2015. Tout peut changer. Capitalisme et changement climatique. Actes Sud, 623 p. Voir aussi : Bednik, A. 2016. Extractivisme. Exploitation industrielle de la nature : logiques, conséquences, résistances. Le Passager Clandestin, 370 p.

<sup>26</sup> Schneider, E. 2018. Les héros de l'environnement. Editions du Seuil, Reporterre, 149 p.

de Standing Rock, que D. Trump a récemment vaincus dans leur lutte contre le passage d'un gazoduc. On les déplace (in)volontairement, en lien direct avec les conséquences du changement climatique, sous la forme de migrations appelées à se multiplier dans les décennies à venir ; pire, on se protège même contre ces migrations sans tenir compte de notre responsabilité, de notre devoir d'hospitalité<sup>27</sup> qui pourrait constituer l'un des moyens de nous acquitter de notre dette climatique (chapitre 6). Enfin, on les déplace parfois même au titre de soi-disant « solutions » au problème climatique lui-même, j'en ai parlé à propos des agro-carburants ou des projets de compensation carbone<sup>28</sup>, c'est dire toute la perversité du système en place. Je n'y reviens donc pas et je reprends mon fil vers de possibles « vraies » solutions ; « vraies », non pas au sens de la vérité comme s'il n'y en avait qu'une, mais au sens de la recherche collective et démocratique, de solutions partagées, co-construites par tous, et non imposées par quelque pouvoir, à quelque échelle que ce soit.

Justement, pour reprendre mon fil sur cette question des interactions d'échelles, comme pour l'intime, l'idée de la dette climatique est de permettre, en repensant les rapports entre le Nord et le Sud ainsi que cette question de la domination, de redistribuer les pouvoirs également entre le global et le local. Car il s'agit bien de *permettre au local de se déployer*, dans toute sa *diversité*. Nous avons vu que le système en place impose partout sur la planète, son diktat temporel. Les liens entre la famine temporelle, l'accélération, la croissance et la recherche de compétitivité sont très clairs<sup>29</sup>, même si d'aucuns expriment que l'accélération ne saurait tout expliquer et que ce sont peut-être davantage des rythmes qu'un pur accroissement de la vitesse que le système impose<sup>30</sup>. Dans tous les cas, ce qui semble certain, c'est que le système en impose. Physiquement nous l'avons vu. Mais plus sournoisement, il empêche le local de se déployer dans toute sa diversité. Par sa tendance à produire de l'uniforme – à entendre dans tous les sens du terme... - il empêche la diversité des mondes qui tentent pourtant de lui résister<sup>29</sup>. Il nous retient de trouver « Où atterrir »<sup>31</sup>. Il gagne pour l'heure, la « guerre des temps »<sup>32</sup>. Le temps nécessaire ne trouve pas sa place entre le temps concret, vécu, juste, qualitatif, et le temps abstrait, exact, quantitatif (chapitre 9).

---

<sup>27</sup> Plenel, E. 2017. Le devoir d'hospitalité. L'humanité n'est pas assignée à résidence ! Bayard Editions, Montrouge, 32 p.

<sup>28</sup> Ragueneau, O. 2009c. La Pachamama est de retour : Cochabamba, octobre 2009, le premier tribunal international pour la justice climatique. Pachamama, Revue Internationale d'Ecopolitique, 1 : 5.

<sup>29</sup> Rosa, H. 2012/2014. Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive. Editions La découverte / Poche N°406, 149 p.

<sup>30</sup> Michon, P. 2012. Une rythmologie politique. Dans : Où est passé le temps ? Ouvrage collectif sous la direction de J. Birnbaum. Gallimard / Folio essais N°568, pp. 133-147.

<sup>31</sup> Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

<sup>32</sup> Simonin, J.-F. 2018. La tyrannie du court terme. Quels futurs possibles à l'heure de l'anthropocène ? Les

Pourtant... E. Ostrom, Prix Nobel d'économie en 2009, a démontré que des communautés, à l'échelle locale, étaient capables de s'organiser pour assurer la gestion en commun de leurs ressources, remettant profondément en cause ce qu'on a appelé la « tragédie des communs » qui tend à conduire à l'épuisement de ces ressources<sup>33</sup>. E. Ostrom a développé une approche de la gouvernance des communs<sup>34</sup> qui est à la base de nombreuses études locales dans ce champ des sciences de la soutenabilité, décrit au chapitre 8. Seulement voilà... L'échelle n'est que locale, et si l'on peut raconter de nombreuses « success stories » - là encore, il faudrait les faire connaître davantage - elles ne concernent le plus souvent que de petites communautés, parfois même relativement isolées. Peut-être l'idée aurait-elle permis d'éviter l'effondrement de nombre de ces civilisations décrites par J. Diamond<sup>35</sup> mais il en va autrement aujourd'hui, dans un monde globalisé où le système, presque par la force des choses, impose que quasiment nulle société ou communauté dans le monde puisse simplement penser son avenir en dehors de cette globalisation et sans le joug du marché, de la compétition motrice de l'accélération et de la non-prise en compte des différences de rythmes entre les individus comme entre les peuples.

C'est bien ici, que la dette climatique doit se combiner avec la dette ontologique pour se faire clim-éthique à son tour et permettre de mettre fin à cette domination, non seulement du Nord sur le Sud, mais du global sur le local, pour lui perm-êtrre de se déployer enfin. Nous en reparlerons avec A. Escobar et l'idée d'études pluriverselles<sup>36</sup> pour explorer comment utiliser l'idée de dette devenue clim-éthique, pour bâtir un monde composé de plusieurs mondes comme il le dit joliment. Bien entendu, cette combinaison des échelles du local et du global à travers la dette pose mille questions en matière de droit, de gouvernance, de production et de redistribution, je vais en parler tout au long de cette synthèse. Je le ferai pour revenir de l'échelle du local où nous tâcherons de trouver où atterrir, à l'échelle plus globale où il nous faudra amerrir, sens et urgence obligent. D'ici là, il nous faut en passer par quelques prémices pour reconnaître cette dette devenue clim-éthique... Il va tout d'abord s'agir de ne pas refermer trop rapidement ce futur que nous ré-ouvrons petit à petit au fil de cet ouvrage. Pour bâtir au-delà de cet autre récit, ce monde commun qui ne soit pas comme-un, il va nous ensuite falloir

---

éditions Utopia, Paris, 233 p.

<sup>33</sup> Hardin, G. 2018 (1968). La tragédie des communs. PUF, 87 p.

<sup>34</sup> Ostrom, E. 2015 (1990). Governing the commons. The evolution of institutions for collective action. Cambridge University Press, 294 p.

<sup>35</sup> Diamond, J. 2006. Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie. Gallimard, 646 p.

<sup>36</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

reconnaître qu'il existe une pluralité de mondes appelés à collaborer, déployer une pluralité d'approches à mener au sein de chacun de ces mondes et entre ces mondes, par une foule d'individus, tous différents, tous multiples. Que de combinaisons et d'expérimentations en perspective ! Il faudra que l'on accepte non seulement de cohabiter avec - ou d'accepter - cet autre, différent ; mais plus encore, comme le dit I. Stengers<sup>37</sup> : honorer les divergences. Ce n'est qu'ainsi que nous pourrions atterrir ensuite au sein de chaque monde, puis amerrir entre ces mondes. Joyeux programme pour terminer, me semble-t-il !

### **Prémices d'une re-co-naissance de dettes**

*D'abord, ne pas le refermer très vite, ce futur*

C'est qu'en combinant toutes nos dettes, nous venons de ré-ouvrir (une des portes vers) le futur alors ce n'est certainement pas pour le refermer aussitôt ! Nous allons voir qu'il y aurait plein de façons de le refermer très vite ce futur, même avec les meilleures intentions du monde dont on sait que l'enfer est pavé. Pharmacologie... Nous allons tenter de replacer la liberté au cœur même de notre (en)quête, ce qui implique à mes yeux de préférer l'anticipation à la planification, d'accepter de ne pas nécessairement savoir où l'on va en engageant cette grande transformation, de stimuler une pluralité d'approches et d'accepter la non dualité.

Contre la dictature technocratique : anticiper plutôt que planifier. La première façon de le refermer ce futur serait d'imaginer que le chemin vers cet autre monde possible pourrait être tout tracé, par exemple à travers l'idée d'un plan. On parle beaucoup de planification écologique aujourd'hui, elle est par exemple au cœur du projet politique des insoumis. Je ne peux pas entrer ici dans tous les débats concernant l'idée même de planification : les différentes expériences dans l'histoire en URSS ou en Chine, dans les pays capitalistes également ; les différentes formes de planification, dans ses formes étatiques ou dans des formes plus décentralisées ; les critiques de la planification, le marché global comme alternative majeure à la planification... Vous pourrez lire sur tous ces sujets, un volume récent de la revue Actuel Marx et concernant plus spécifiquement la planification écologique, l'article de L. Després<sup>38</sup>. Pas de nouvel exercice pharmacologique sur cet aspect donc, qui nous emmènerait trop loin pour cette synthèse ; simplement, une nouvelle alerte pour exprimer les possibles dérives de la

---

<sup>37</sup> Stengers, I. 2013. Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient. Editions La Découverte/Poche N°395, Paris, 142 p.

<sup>38</sup> Després, L. 2019. La planification écologique et sociale : un impératif ! Dans : Actuel Marx 2019/1 (N°65), p. 103-118.

planification, comme par exemple le fait qu'elle n'est possiblement pas l'instrument le mieux adapté – et en tous cas pas l'unique – pour répondre à notre problème majeur, sans pour autant la rejeter complètement. Complexité... C'est que derrière l'idée de plan se cache une rigueur, probablement nécessaire pour en atteindre les objectifs : chiffrage, évaluation, contrôle... Surveillance... Nous y revoilà. Derrière cette rigueur, une rigidité certaine pouvant mener à un autoritarisme dont nous avons pu observer toutes les conséquences au XX<sup>ème</sup> siècle. La solution finale : l'anticipation n'a certes pas suffi à l'éviter tandis que la planification en a assuré l'efficacité... Bien sûr, il s'agit d'une extrémité mais d'autres exemples pourraient être donnés en URSS, en Chine ou en Amérique du Sud. J'ai par ailleurs déjà pointé dès le début de cet ouvrage, les possibles dérives vers une dictature verte (chapitre 2), il nous faut absolument garder tout cela à l'esprit pour que l'histoire ne demeure pas un éternel recommencement. Cela ne signifie pas que l'on ne puisse rien planifier et encore moins, discuter de ce qui est planifiable, de ce qui ne l'est pas ou n'a pas à l'être ; simplement, il faut que nous commençons à retenir les leçons du passé pour quitter cette rationalité technique et cette gouvernance par les nombres<sup>39</sup>, ce que R. Gori à la suite de P. Pasolini n'hésite pas à dénommer technofascisme<sup>40</sup>. Contre cette dictature technocratique et sans que cela ne nous empêche d'avoir en tête des objectifs chiffrés qui tiennent compte des limites de notre planète, nous allons devoir faire preuve de davantage de souplesse pour les atteindre.

D'abord, parce que nous ne savons pas réellement où nous allons ; cela fera l'objet du point suivant mais cela implique aussi qu'il est impossible de définir un plan pour « y » aller. Bien sûr, nous savons que nous devons diminuer de moitié nos émissions de CO<sub>2</sub> d'ici trente ans mais il s'agit d'un objectif ; il implique un tel changement de société, il nécessite tant d'expérimentations nous le verrons, qu'il paraît bien illusoire d'imaginer planifier cette transformation. Ensuite, je laisse A. Machado nous rappeler si joliment que « Marcheur, il n'y a pas de chemin. Le chemin se construit en marchant ». Bien sûr, la ligne droite semble la plus courte, la plus raisonnable, mais comme J. Baschet<sup>41</sup>, je lui préfère la ligne sinueuse, spiralante ; discontinue même parce que l'histoire, un peu comme l'évolution<sup>42</sup>, si elle s'appuie sur une

---

<sup>39</sup> Supiot, A. 2015. La gouvernance par les nombres. Cours au collège de France (2012-2014). Fayard, collection « Poids et mesures du monde », 515 p.

<sup>40</sup> Gori, R. 2017. Un monde sans esprit. La fabrique des terrorismes. Les Liens qui Libèrent, 233 p.

<sup>41</sup> Baschet, J. 2018. Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles ». Paris, 316 p.

<sup>42</sup> Staune, J. 2017. Notre existence a-t-elle un sens ? Une enquête scientifique et philosophique. Editions Fayard/Pluriel, Paris, 531 p.

certaine continuité, n'en fait pas moins la part belle aux évènements, discontinuités, sauts - basculements même ! - qui vont conduire à des reconfigurations presque impossibles à prévoir.

L'avenir est de fait largement incertain, nous en avons déjà parlé avec I. Prigogine ou S. Husvedt<sup>43</sup>, et nous devons apprendre à naviguer dans ce brouillard. Tout juste commençons-nous à développer la capacité d'anticiper, par exemple pour ce qui concerne notre sujet climatique, à l'aide de modèles du système terre et de scénarios. C'est déjà assez inédit dans l'histoire humaine ! Mais là encore, il faut le dire et nous en avons parlé (Chapitres 3, 4, 8) : la complexité, le chaos, l'incertitude... Les scientifiques du GIEC sont les premiers à parler de « surprises climatiques » que l'on ne peut prévoir mais dont on sait qu'elles ne manqueront pas de survenir. Plus notre monde se globalise, s'interconnecte, plus grandes sont les probabilités que le battement d'aile du papillon n'affecte l'un ou l'autre d'entre nous, d'un bout à l'autre la planète, d'une façon presque impossible à prédire en dehors de grandes tendances. Certains y voient là une des causes d'un prochain effondrement<sup>44</sup>. C'est bien pourquoi il nous faudra préférer l'anticipation à la planification : pas seulement parce que nous avons vu au XX<sup>ème</sup> siècle où les grands planificateurs nous ont conduit mais aussi parce que la planification contient en son sein, cette rigidité qui s'oppose au besoin de plasticité qui est devenu le nôtre, dans notre âge parfois qualifié de post-normal<sup>45</sup>. Nous avons besoin de développer une gestion et une gouvernance de notre planète qui soit en mesure de s'adapter à tout changement rapide de nos conditions d'existence, tout en s'efforçant d'en limiter la rapidité. L'anticipation pour mieux s'adapter sur le court terme aux changements qui ne manqueront pas de se produire ; mais l'anticipation également - et probablement surtout - pour mieux penser la transformation sur le long terme et diminuer la probabilité d'occurrence de ces (mauvaises) surprises. Cette transformation ne saurait être planifiée pour la bonne et simple raison que nous ne savons pas encore où elle nous conduira. Nous savons juste que l'absence d'anticipation nous conduit dans le mur (chapitre 2) et pour l'éviter, nous avons osé cet autre récit ; posé quelques bornes, proposé quelques pistes mais il va nous falloir accepter (i) que nous ne savons pas où cela peut nous conduire et (ii) qu'il y aura de multiples façons d'y parvenir, le « y » n'étant probablement pas approprié vous l'avez compris. Nous l'avons vu avec F. Jullien, ce besoin d'un point d'arrivée est aussi ce qui nous bloque, en occident, pour penser la transformation<sup>46</sup>.

---

<sup>43</sup> Prigogine, I. 1996. La fin des certitudes. Temps, chaos et les lois de la nature. Odile Jacob, Paris, 224 p.

Husvedt, S. 2018. Les mirages de la certitude. Essai sur la problématique corps/esprit. Actes Sud, 403 p.

<sup>44</sup> Servigne, P. et Stevens, R. 2015. Comment tout peut s'effondrer. Seuil, Collection « Anthropocène », 304 p.

<sup>45</sup> Sardar, Z. 2010. Welcome to postnormal times". Futures, 42 (5): 435-444. Voir chapitre 8.

<sup>46</sup> Jullien, F. 2009. Les transformations silencieuses. Chantiers, I. Editions Grasset et Fasquelle, Le livre de poche N° 31772, 156 p.

Pire, ce manque de certitude, tant sur notre point d'arrivée qui n'existe peut-être pas que sur la façon d'y parvenir qui devra être multiple, pourrait produire l'effet inverse à celui désiré et il me faut absolument en dire un mot.

Contre l'antisémitisme et autres ismes : accepter que l'on ne sait pas où l'on va. Ce mot me paraît crucial, en particulier au moment où je vais commencer, dans cette synthèse, à évoquer la notion d'identité, toujours délicate à manier ; j'y reviendrai pourtant tout au long de cette dernière partie, jusqu'à évoquer la question de l'identité humaine. Je m'interroge et vous fais part de cette interrogation, dans une sorte de dernier exercice pharmacologique, autour de la question du désir et du manque cette fois. J'ai tant évoqué l'importance du désir pour tenter de nous donner envie d'engager cette grande transformation ! Ce désir d'être s'appuie sur le manque, le manque à être. L'être-en-dette, le désir en vain... J'ai montré dans le chapitre 3 avec L. de Miranda<sup>47</sup>, comment ce désir a été dévoyé de l'être vers l'avoir pour tenter de combler ce manque dans la consommation, la culture de masse et toutes sortes d'autres leurres déchiffrés par de nombreux observateurs attentifs de notre monde<sup>48</sup>, incluant la technologie et le récit du transhumanisme. C'est bien dans l'idée de produire un autre récit fondé sur le désir, le désir d'être qui garantit l'avenir, que je me suis engagé dans la troisième partie de cet ouvrage, sur la question du penser. Cela m'a amené à parler de la complexité, de l'incertitude, de l'ignorance, de l'incomplétude... De failles aussi, sur lesquelles nous appuyer pour penser la transformation<sup>49</sup>. L'idée n'est pas de combler ce manque mais d'y prendre appui sans cesse pour nous acquitter de nos dettes et tendre vers... La liberté, la sagesse, la reliance, comme autant d'asymptotes qu'il nous faut approcher. Sûrement en vain je l'ai dit, un peu comme C. Fleury qui nous dit qu'il n'y a pas de succès au bout du courage<sup>50</sup>. Mais c'est une incomplétude joyeuse pour peu que l'on veuille bien s'intéresser au processus, sans fin, qui y conduit. Le problème, et c'est ce qui m'interroge, c'est que je parle là de tout ce qui nous fait peur, à commencer d'ailleurs par la liberté. Tout ce que l'on évite justement de penser grâce à ces leurres... Or ces peurs sont très exactement celles qui nous ont mené au pire au siècle dernier.

Il faut lire l'ouvrage de D. Horvilleur intitulé « Réflexions sur la question antisémite » pour bien saisir toute l'importance de cette question<sup>51</sup>. Parce que la figure du Juif est très

---

<sup>47</sup> De Miranda, L. 2009. Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo Editions, 120 p.

<sup>48</sup> Depuis La Boétie jusqu'à O. Rey en passant par J. Beaudrillard ou G. Debord pour évoquer la consommation, le spectacle ou la technologie.

<sup>49</sup> Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

<sup>50</sup> Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p.

<sup>51</sup> Horvilleur, D. 2019. Réflexions sur la question antisémite. Grasset, 155 p.

exactement celle qui incarne, dans une histoire lumineusement décrite par cette auteure, ce manque : la faille identitaire, l'incomplétude, la béance, le manque... Le trou aussi et D. Horvilleur, à la suite de Freud un siècle auparavant, démontre les liens puissants entre l'antisémitisme et la misogynie au cours de cette histoire. L'homophobie également... Comment ne pas faire de parallèle entre l'affaiblissement actuel des gauches déjà évoqué<sup>52</sup>, qui ont délaissé la question sociale pour se concentrer sur les questions sociétales liées aux minorités, y compris sexuelles, la (re)montée du féminisme et la libération de la parole à la suite du mouvement « Me too » et l'actuelle résurgence de tous ces ismes, homophobie et antisémitisme compris ? Peut-être cette lecture est-elle trop simpliste mais il faut être plus que vigilant sur cette question : comme le dit D. Horvilleur, toute personne qui désire s'appuyer sur le manque n'est pas nécessairement d'obédience juive ; mais toute personne qui le refuse contient en elle, les ferments de l'antisémitisme parce qu'il projette sur le Juif, sa propre peur du manque. Lisons encore cette phrase pour que vous compreniez bien le sens de mon interrogation : « L'antisémite à travers les âges est toujours un intégriste de l'intégrité. Il croit que le juif crée la porosité des membranes et des mondes, qu'il menace les frontières territoriales, ou celles d'une identité nationale ou familiale, en créant de l'hybride et du mélange »<sup>51</sup>. Nous revoici plongés en plein chapitre 8 ! Et si du coup, vanter l'incomplétude, le non-savoir, l'hybridation, ne faisait que raviver ces réactions plutôt peureuses que poreuses aux interfaces, si importantes à mes yeux ? De la même façon : et si l'idée que « tout n'a pas encore été dit » qui est à la base du judaïsme et qui implique justement que tout reste à faire, malgré l'incertitude et même si l'on ne sait pas où cela nous mène, justement nous menait plus vite encore vers ce pire que l'on essaie justement d'éviter ?

Nous voilà mal partis alors ? Je ne le crois pas. Il ne s'agit nullement de refermer le futur sous le couvercle de la certitude puisque l'incertitude croît en cet âge postnormal et ne cessera de croître avec le changement climatique. Il ne s'agit en aucun cas d'abandonner une autre asymptote, celle de l'accroît-sens que nous quêtions depuis un moment dans ces lignes, soit pour notre vieille et bonne croissance, puisque celle-ci ne reviendra pas et ne doit pas revenir, soit pour un sens qui nous aurait été donné, possiblement dès l'origine<sup>53</sup>. Pas plus qu'il ne s'agit nullement de renvoyer les féministes à leurs fourneaux au titre que leur mouvement pourrait susciter des secousses ismiques, ne s'agit-il non plus de délaissé cet autre récit que je vous

---

<sup>52</sup> Très présent dans plusieurs des articles de l'ouvrage collectif : Geiselberger, H. 2017. L'âge de la régression. Pourquoi nous vivons un tournant historique. Ouvrage collectif, Editions du Premier Parallèle, 317 p. Voir chapitre 2.

<sup>53</sup> Staune, J. 2017. Notre existence a-t-elle un sens ? Une enquête scientifique et philosophique. Editions Fayard/Pluriel, Paris, 531 p.

propose autour de ces retournements de l'idée de dette, au titre que nous avons peur de tout ce que ce récit implique, et que cette peur pourrait générer des monstres. Il importe de relire cette phrase de J.-P. Sartre citée par D. Horvilleur, qui a également écrit sur la question juive : « L'antisémite est un homme qui a peur. Non des juifs certes : de lui-même, de sa conscience, de sa liberté, de ses instincts, de ses responsabilités, de la solitude, du changement, de la société et du monde... ; de tout sauf des juifs »<sup>54</sup>. Liberté, responsabilité, changement... Ca doit aussi vous rappeler quelque chose !

Il est donc crucial de bâtir cet autre récit en ayant pleine conscience de ce risque pour redoubler d'attention à la suite de cet exercice pharmacologique lié à la question du manque et du désir... La seule façon me semble-t-il d'éviter le pire, c'est bien de prendre conscience du caractère asymptotique de l'accroît-sens, qui inclue intrinsèquement ces notions d'incertitude, d'incomplétude, de finitude aussi, et au final : de l'accepter. Mieux même que simplement l'accepter, comme une fatalité : il va s'agir de quitter volontairement ce siècle de la peur décrit par A. Camus en ayant en-vie de nous engager dans l'acquiescement de nos dettes et j'espère être parvenu à vous montrer que nous avons là, dans un retournement jubilatoire de cette idée de dette, une porte d'entrée incroyablement riche de sens, un sens à construire, sans cesse. Il nous faut accepter cet aspect vain du désir. Refuser de vouloir combler le manque à tout prix, puisque c'est à ce prix que le désir demeurera indestructible, comme l'avenir. Désirer en vain, tel est possiblement le prix à payer pour la paix et notre liberté. Je reviendrai un peu plus loin sur cette question antisémite lorsque nous parlerons de l'identité, de la différence, de la quête de monde « commun » et non « comme-un », ce qui nous fournira une occasion supplémentaire d'éviter ce pire-là.

Contre la pensée unique : reconnaître la nécessité d'une pluralité des approches et l'importance du conflit. Une troisième façon de refermer ce futur, serait d'imaginer une ligne unique. Même sinueuse, spiralante, discontinue, elle n'en serait pas moins dangereuse en tant qu'elle refléterait une forme de pensée unique, rapidement totalisante. Il n'y aura pas une solution. Il n'y aura pas une seule approche qui permettra d'en sortir ; par le haut je veux dire. Nous avons déjà vu qu'il y en aura plusieurs pour en sortir par le bas... (chapitre 2). L'idée de pluralisme est un des fondements de la liberté, de la démocratie et nous devons en incarner les

---

<sup>54</sup> Sartre, J.-P. *Réflexions sur la question juive*. Gallimard, Folio essais, p 57-58. Cité dans D. Horvilleur, ref « *Réflexions sur la question antisémite* », p 128.

grands principes au moment d'entreprendre cette nouvelle grande transformation. Il en va des pouvoirs comme des contre-pouvoirs<sup>55</sup>.

Dans son dernier ouvrage précieux, « L'âge productiviste », S. Audier décrit ainsi de nombreuses alternatives que l'écologie et notre entrée dans l'anthropocène ont pu générer, toujours dans un entre-deux très intéressant : entre nécessité et limites pour l'éco-libéralisme, entre lucidité et illusions anti-étatistes pour l'éco-anarchisme, entre Etat-nation et cosmopolitisme pour l'éco-républicanisme<sup>56</sup>. Il en décrit les échecs, comme ceux de l'éco-conservatisme ou de l'éco-socialisme qui peine à percer<sup>57</sup>, se déclarant en faveur de ce qu'il nomme un éco-républicanisme conflictuel, je vais en parler dans un instant parce que qui dit « pluralisme » dit « conflit ». E. O. Wright, lui, décrit plusieurs utopies réelles qui sont autant de formes qui pourraient permettre d'accroître le pouvoir d'agir social face à l'état et face au pouvoir économique<sup>58</sup>. Il décrit trois formes institutionnelles de la démocratie (directe, représentative, associative) qui permettraient de renouveler les différents modes de gouvernement ainsi que différentes façons de renforcer le pouvoir d'agir social au sein de l'économie : à travers l'économie sociale (et solidaire), le capitalisme social, l'économie de marché coopérativiste, le revenu de base... Je vous invite encore une fois à découvrir cet ouvrage très pédagogique qui offre un panorama complet de ces alternatives qui, et c'est là l'important pour cette section, ne sont en rien mutuellement exclusives. Bien au contraire, elles peuvent même se renforcer l'une l'autre et dans tous les cas, les synergies à mettre en place dépendent étroitement des possibilités de lutte pour la transformation, que celle-ci soit de rupture, interstitielle ou symbiotique (voir le chapitre 1).

J'ai employé, avec E.O. Wright, le mot « lutte » à dessein. Parce qu'il s'agit d'utopies réelles et non de ces utopies dénoncées par les conservateurs comme R. Scruton<sup>59</sup>, leur dimension viable et réalisable est un aspect fondamental de la transformation qu'elles requièrent, qui ne saurait faire l'impasse sur l'aspect crucial des enjeux de pouvoir que j'ai déjà évoqués, par exemple avec D. Pestre<sup>60</sup> ou H. Kempf<sup>61</sup>. Il me paraît illusoire d'imaginer que la grande transformation requise se déroule hors de tout conflit, parce que les intérêts des uns et

---

<sup>55</sup> Pestre, D. 2013. A contre-science. Editions du Seuil, collection « La couleur des idées », 251 p.

<sup>56</sup> Audier, S. 2019. L'âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques. La découverte, 967 p.

<sup>57</sup> Löwy, M. 2011. Ecosocialisme. L'alternative radicale à la catastrophe écologique capitaliste. Mille et une nuits, 234 p.

<sup>58</sup> Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

<sup>59</sup> Scruton, R. 2019. L'erreur et l'orgueil. Les penseurs de la gauche moderne. Editions L'artilleur, 504 p.

<sup>60</sup> Pestre, D. 2013. A contre-science. Editions du Seuil, collection « La couleur des idées », 251 p.

<sup>61</sup> Kempf, H. 2011. L'oligarchie ça suffit, vive la démocratie. Editions du seuil / points N°700, 182 p.

des autres sont tellement différents. Toute la question est de savoir comment faire passer l'intérêt général avant ces intérêts particuliers et surtout, comment institutionnaliser ces conflits afin qu'ils soient traités par le Politique *avant* qu'ils ne dégèrent en violence<sup>62</sup>. J'ai déjà évoqué avec N. Elias comme avec R. Gori, l'idée de traiter symboliquement cette violence plutôt sur les terrains de sport<sup>63</sup> ou dans la culture<sup>64</sup>. Sur un plan politique je l'ai dit, S. Audier en appelle à un éco-républicanisme *conflictuel*, pour dénoncer l'idée que « sous une rhétorique du bien commun et de l'intérêt général, [on couvre] des antagonismes et des formes de domination »<sup>65</sup>. La dette climatique, telle que j'en défends l'idée dans cet ouvrage (chapitre 5), représente un moyen d'adresser cette question de la domination du Nord global sur le Sud global et se faisant clim-éthique, du global sur le local également ; elle est un exemple typique des raisons qui font dire à S. Audier que « comme les enjeux écologiques relèvent aussi de questions d'inégalités, d'exploitation et de domination, nous souhaiterions préciser pour conclure que l'éco-républicanisme que nous défendons correspond bien à un républicanisme pluraliste et conflictuel »<sup>64</sup>.

Pluraliste et conflictuel... Nous sommes bien au cœur de la démocratie telle qu'elle est défendue par nombre d'auteurs, non comme une recherche systématique du consensus mais davantage comme un art de faire vivre les divergences dans le dialogue et le débat. Il me plaît de citer P. Ricoeur ici : « Par rapport à la notion de conflit, est démocratique un état qui ne se propose pas d'éliminer les conflits, mais d'inventer les processus leur permettant de s'exprimer et de rester négociables »<sup>66</sup>. Pour P. Ricoeur, « l'Etat de droit est l'état de la libre discussion » et c'est par rapport à cette libre discussion que se justifie la pluralité des partis. Je ne reviens pas ici sur l'apprentissage collectif de la complexité que permet l'instauration de tels espaces de libre discussion, j'en ai parlé avec M. Callon et D. Pestre concernant l'inter- et la trans-disciplinarité (chapitre 8). S. Roman en parle plus largement comme d'espaces publics dissensuels<sup>67</sup>. Ils nécessitent de la part de chacun ce pas de côté si essentiel, seul à-même de conjurer cette violence : c'était bien tout l'objet de notre partie III. A l'heure où les débats se font nombreux sur ce monopole de la violence légitime que détiendrait l'Etat<sup>68</sup> comme sur la

---

<sup>62</sup> Wieviorka, M. 2018. Face au mal. Le conflit sans la violence. Editions Textuel, collection « Conversations pour demain », 159 p.

<sup>63</sup> Elias, N. et Dunning, E. 1994. Sport et civilisation. La violence maîtrisée. Paris, Fayard, 393 p.

<sup>64</sup> Gori, R. 2017. Un monde sans esprit. La fabrique des terrorismes. Les Liens qui Libèrent, 233 p.

<sup>65</sup> Audier, S. 2019. L'âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques. La découverte, 967 p., p 813.

<sup>66</sup> Ricoeur, P. 1985. Ethique et politique. Dans : Autre temps, 1985/5, pp. 58-70, p 67.

<sup>67</sup> Roman, S. 2017. Nous, Machiavel et la démocratie. CNRS Editions, 337 p.

<sup>68</sup> Weber, M. 1963 (1919). Le savant et le politique. Editions 10/18 N° 134, 222 p.

soi-disant nécessité de la violence dans la radicalité<sup>69</sup>, il me paraît plus qu'urgent de rappeler cette nécessité d'accepter le pluralisme des points de vue et des approches, et le conflit ; là encore, davantage que simplement les accepter : encourager la création de tout espace permettant de faire vivre le dialogue contradictoire, le développement de cette pensée complexe qui nous permettra de retrouver l'accroît-sens. C'est en cela que j'ai présenté au chapitre 8, la construction de cadres-frontières permettant de favoriser l'inter- et la transdisciplinarité comme des résistances essentielles à ce manque de dialogue qui conduit très rapidement aux solutions les plus simplistes. Dans ce contexte, je montrerai d'ailleurs que *l'expérimentation* déjà approchée grâce à J. Dewey<sup>70</sup>, représente un moyen de faire vivre cette pluralité des approches, qui permettra de combiner le penser et l'agir à différentes échelles, objet de cette synthèse.

Comme le dit S. Audier à la toute fin de son ouvrage, il nous faut « politiser l'écologie... rendre visibles les antagonismes qui sous-tendent une crise sans équivalent, menaçant les conditions même de vie sur terre – telles sont aussi les conditions d'une véritable *res publica* écologique »<sup>71</sup>. Je parlerai pour ma part de démocratie socio-écologique, en tant qu'elle doit *combiner* les causes sociales/anthropologiques et écologiques et qu'elle pourra (devra ? je continue de taquiner cette question de la pluralité des approches) s'appuyer sur ces expérimentations socio-écologiques décrites au chapitre 8. Combiner... Revoilà la complexité.

Contre la tentation simplificatrice : combiner, plutôt qu'opposer. G. Azam, dans son bel ouvrage « Le temps du monde fini », parle de ses préférences pour la liberté plutôt que l'asservissement, la coopération plutôt que la compétition, l'attachement plutôt que l'arrachement, la propriété-usage plutôt que la propriété-appropriation<sup>72</sup>. Je pourrais rajouter, en reprenant à nouveau plusieurs éléments des neuf chapitres qui précèdent dont certains ont été qualifiés de retournements : la transformation plutôt que l'adaptation (chapitre 1), l'envie et le désir, plutôt que la peur et le catastrophisme (chapitre 3), la responsabilité plus que la culpabilité (chapitre 5) ; l'ouverture plutôt que la fermeture des frontières (chapitre 6), la décroissance plutôt que la croissance verte ou bleue, l'accroît-sens plutôt que la croissance tout court (chapitre 7) ; l'incertitude à la certitude, l'agir au subir, le récit plutôt que l'information et la donnée, l'hybridation des connaissances plutôt qu'avec la machine, la participation plus que la représentation (chapitre 8) ; la décélération plutôt que l'accélération, le temps concret

---

<sup>69</sup> Socialter 2019. Numéro spécial de la revue Socialter dédié à cette question : Etes-vous assez radical ?

<sup>70</sup> Dewey, J. 2018 (1916, 1968). Démocratie et éducation suivi de Expérience et éducation. Armand Colin, 516 p.

<sup>71</sup> Audier, S. 2019. L'âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques. La découverte, 967 p., derniers mots, p 820.

<sup>72</sup> Azam, G. 2010. Le temps du monde fini. Vers l'après-capitalisme. Les Liens qui Libèrent, 219 p.

plutôt que le temps abstrait, le temps long plutôt que la tyrannie du court terme, le temps tout simplement, plutôt que l'argent (chapitre 9). Je viens encore de parler de l'anticipation plutôt que la planification, de l'incertitude plutôt que la certitude...

Que des bonnes intentions peut-être, mais que d'oppositions surtout ! Bien sûr, à mes yeux, ce sont là de véritables préférences mais en même temps, il convient de reconnaître trois points qui seront essentiels pour ouvrir les quelques pistes de réflexion et d'action qui vont suivre, sans refermer donc : la complexité et la reconnaissance de la non dualité, en tant que ces oppositions sont souvent les deux faces d'une même pièce ; l'existence même de ces oppositions, en tant qu'elles reflètent souvent des visions du monde et des manières d'être au monde simplement différentes, différences dont on doit prendre le plus grand soin ; enfin, l'importance de s'appuyer sur ces différences, ces oppositions en tant que conflit qu'il convient d'institutionnaliser, plutôt que d'appuyer dessus en réduisant toute la complexité du monde, avec toutes les conséquences que nous avons envisagées au chapitre 2 et sur lesquelles il va bien falloir revenir.

### *Intégrer la non dualité*

Il nous faut tout d'abord reconnaître l'importance de la non-dualité. L'enfer et le soleil dans le creux de la main. Eros et Thanatos, le désir et la peur, l'amour et la haine... Les frontières sont parfois tellement ténues ! De fait, ces oppositions cachent souvent les deux faces d'une même pièce : le subir est indispensable avant l'agir, chez Dewey comme chez Ingold ; Kaya nous a montré qu'il nous faudra mixer décroissance et développements technologiques ; nous prônons l'interdisciplinarité pour mieux mélanger le récit qualitatif des sciences humaines avec les données quantitatives des sciences de la nature ; nous souhaitons stimuler la participation, à la recherche comme à la vie démocratique, mais nous aurons aussi toujours besoin de protocoles fiables et de la méthode scientifique comme de représentants de l'ensemble des intérêts et des différentes voix de la planète ; nous parlons de décélération mais nous avons grand besoin d'en accélérer le rythme ; nous voulons quitter la seule adaptation parce que le désert croit, mais nous devons aussi combiner transformation et adaptation parce que la température aura déjà trop monté ; nous pensons préférer le désir à la peur mais nous avons peur de désirer, tandis que le catastrophisme éclairé voudrait nous redonner envie de l'éviter. La catastrophe, annoncée comme pour mieux l'exorciser<sup>73</sup>. La non-dualité donc. Parce

---

<sup>73</sup> Attali, J. 2006. Une brève histoire de l'avenir. Fayard, 423 p. Voir aussi : Dupuy, J.-P. 2015. Petite métaphysique des tsunamis. Edition Points, collection « Points essais », 128 p.

que nous aurons besoin d'un peu ou de beaucoup des deux à la fois. Bon, d'accord, beaucoup de l'un mais un peu de l'autre quand même ! La non-dualité, non pour adoucir, se faire davantage politiquement correct, encore moins pour perdre en subversivité ni diminuer le potentiel transformatif de l'ensemble de ces éléments mis bout à bout, dont il me semble que nous avons grand besoin pour envisager un futur post-capitaliste. Non.

C'est d'abord pour incarner l'idée de complexité, de pensée complexe comme prérequis au penser tout court et à l'agir. C'est aussi parce que c'est souvent aux interfaces que « ça » se passe : le temps abstrait l'emporte aujourd'hui sur le temps concret, néanmoins, c'est bien à l'interface entre ces deux temps, le temps de la communauté et le temps du monde globalisé qu'il nous faut chercher, concrètement, le temps nécessaire décrit par J. Baschet<sup>74</sup>, celui du politique, celui de la transformation. Le temps nécessaire, le temps authentique. Il aura fallu nous gratter la dette, à l'échelle globale comme à celle du local ou de l'individu, et plus encore à l'interface entre ces échelles comme à l'interface entre le passé, le présent et le futur. Comme sur le divan, dans un premier temps, il aura fallu gratter là où ça fait mal ; avec tous les risques que cela comporte mais que je tente de limiter à travers les divers exercices de pharmacologie entrepris tout au long de cet ouvrage. Mais c'est aussi de là que peut surgir la lumière n'est-ce pas, ultime retournement que nous aimerions provoquer avant l'effondrement, sans passer par la case barbarie quoi... Je trouve donc important de revenir sur plusieurs autres oppositions, grands partages que nous avons rencontrés tout au long de cet ouvrage, qui sont fondamentaux : entre nature et culture, entre science et société, entre le sujet et l'objet, entre l'esprit et l'être...

Nature et culture. J'ai expliqué d'emblée (chapitre 2) pourquoi mon approche pourrait sembler quelque peu trop anthropocentrée, en grande partie à cause du délai, de l'ampleur de la tâche et de l'importance de réconcilier le sens et l'urgence : c'est à nous d'agir, déjà pour éviter la dictature, la guerre, la fin de l'homme ; la fin de la nature aussi, même si l'on sait qu'elle nous survivra toujours. Mais nous avons compris que ce monde commun que nous recherchons se doit d'englober le non humain ou le plus qu'humain, au sens de D. Abram<sup>75</sup> et non de l'homme augmenté. C'est tout le sens du contrat naturel proposé par M. Serres<sup>76</sup> pour compléter le contrat social de Rousseau, avec la paix au cœur. Je n'ai rien fait d'autre au fil de ces pages, que de tenter de relier les causes écologique et anthropologique<sup>77</sup>. Car c'est bien à travers

---

<sup>74</sup> Baschet, J. 2018. Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles ». Paris, 316 p.

<sup>75</sup> Abram, D. 2013. Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens. Editions La Découverte, 348 p.

<sup>76</sup> Serres, M. 2018 (1990). Le contrat naturel. Editions Le Pommier, Paris, 233 p. Nouvelle édition de l'ouvrage paru en 1990 aux éditions François Bourin.

<sup>77</sup> Sève, L. 2014. Lutte des classes, fonte des glaces. « Manière de voir », N°137, « penser est un sport de

l'atmosphère et l'irrésistible ascension des teneurs en CO<sub>2</sub>, père des petits Arturo Ui de demain<sup>78</sup>, que Gaïa se rappelle à nous aujourd'hui. Entre autres. Notre entrée dans l'anthropocène nous oblige et nous avons vu que cette obligation est dirigée tant vers le Sud, vers les populations les plus vulnérables – y compris au Nord - que vers les générations futures et en-vert la nature elle-même. Toutes les récentes découvertes, par exemple en histoire de l'homme comme dans l'évolution des espèces, nous indiquent qu'il n'y a plus lieu de continuer à opposer nature et culture : « dans une perspective post-naturaliste, la distinction entre histoire naturelle et histoire humaine s'efface... les bases mêmes d'une dissociation entre humanité et nature s'effondrent, invitant à construire une approche historique qui les englobe conjointement, afin de saisir leurs interactions – et non une simple relation univoque – dans le jeu de leurs historicités entremêlées »<sup>79</sup>. C'est ce que fait l'histoire environnementale aujourd'hui, en plein essor ; c'est ce à quoi s'attache par exemple, sur une période peut-être plus récente, le réseau des zones ateliers du CNRS qui étudie les socio-écosystèmes et leurs trajectoires (chapitre 8). Nous aurons à nous souvenir de cette commune destinée au moment d'atterrir.

Science et société. C'est dans ce même chapitre 8 que j'ai invité, comme d'autres avant moi<sup>80</sup>, à reconsidérer les relations entre science et société. Je suis allé jusqu'à proposer une troisième mission pour l'université, qui serait de contribuer davantage à la vie de la cité : en faire une unis-vers-cité, en quelque sorte. Là encore, il s'agit de sortir d'une opposition entre positivisme et relativisme, entre d'un côté une science qui représenterait l'unique savoir légitime, l'unique façon d'approcher la vérité presque - qui serait elle aussi unique - et d'un autre côté, une vision de la science qui ne constituerait qu'un discours parmi d'autres, notamment parce que ces discours sont situés et qu'ils dépendent, du coup, entièrement des conditions de leur production. Mais pourquoi diable, une telle opposition, une telle réduction des différents points de vue ? Bien sûr que la science a développé des approches, des méthodes, des outils, qui lui permettent d'essayer d'objectiver au maximum ses objets d'étude et heureusement : comment faire la différence sinon, entre un évolutionniste et un créationiste ? Entre un climatologue et un climato-sceptique ? Mais bien sûr que les savoirs sont *aussi* situés et nous avons vu avec les phénoménologues, de Husserl à Merleau-Ponty, que « nous sommes du monde » ; que la distinction entre l'objet et le sujet tend à s'effacer et que notre objectivité

---

combat », pp 50-53.

<sup>78</sup> Brecht, B. 2012 (1941). La résistible ascension d'Arturo Ui. L'Arche, 149 p.

<sup>79</sup> Baschet, J. 2018. Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles ». Paris, 316 p., pp 253-254.

<sup>80</sup> Chapitre 8, de M. Callon à I. Stengers, de B. Latour à D. Pestre

s'en trouve nécessairement affectée. Les approches développées aujourd'hui par T. Ingold et B. Latour dont je vais parler dans un instant, me paraissent d'ailleurs très empruntées de phénoménologie même si je trouve peu de référence à ce courant chez ces auteurs, du moins me semble-t-il. Toute la difficulté, dès lors, réside dans la capacité à adopter ce que J. Baschet appelle « la logique du double point de vue »<sup>81</sup>, ce que D. Pestre nomme « le devoir de schizophrénie »<sup>82</sup> ou ce que T. Ingold décrit comme démarche privilégiée de l'anthropologue, l'observation participante<sup>83</sup> : il faut apprendre à être à la fois « dedans et dehors », il faut « combiner l'engagement de la participation avec le détachement propre à l'observation », il faut encore « assumer le caractère situé de tout savoir tout en faisant effort pour l'arracher, au moins en partie, à la détermination des conditions de son énonciation ». Au final comme le dit J. Baschet, « c'est à un dépassement de la relation sujet/objet, constitutive de la science moderne, qu'il faut s'efforcer d'œuvrer »<sup>80</sup>.

Sujet et Objet. Nous l'avons vu, Tim Ingold en appelle beaucoup à John Dewey pour parler de l'éducation comme d'une attention<sup>83</sup>. Eduquer, c'est se transformer. L'éducation ne peut se faire qu'indirectement, par l'intermédiaire de l'environnement et ce dernier ne constitue pas seulement « ce qui entoure l'individu, ni la somme de toutes les conditions aux alentours. Ce qui forme un environnement, c'est la façon dont ces conditions se transforment au fil du temps en un mode d'activité *conjointe*... Les choses qui influencent un homme forment son véritable environnement ». Tout est dans l'attention du coup, d'abord dans notre capacité à nous rendre disponibles aux choses et aux gens, au monde qui nous entoure ; ensuite dans le temps que nous leur laissons pour venir à la présence, sans les y forcer. Nous avons vu qu'il y avait derrière ces idées un *devoir de réponse* et un lien très fort avec la dette mutuelle envers l'autre<sup>83</sup>.

Ce qui importe à ce stade, c'est de reconnaître que même pour le scientifique, et T. Ingold prend l'exemple de l'astronome qui correspond avec les étoiles, il va s'agir de dépasser la relation entre l'objet et le sujet. L'un et l'autre évoluent en s'influençant mutuellement. Le scientifique est aussi du monde, même si on le prend souvent pour un extraterrestre ou qu'on le perçoit comme un peu perché. C'est ainsi que B. Latour, depuis son étude de l'activité scientifique<sup>84</sup> jusqu'au développement, avec M. Callon, de la théorie de l'acteur-réseau<sup>85</sup>,

---

<sup>81</sup> Baschet, J. 2018. Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles ». Paris, 316 p.

<sup>82</sup> Pestre, D. 2013. A contre-science. Editions du Seuil, collection « La couleur des idées », 251 p.

<sup>83</sup> Ingold, T. 2018. L'anthropologie comme éducation. Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

<sup>84</sup> Latour, B. et Woolgar, S. 2006 (1979). La vie de laboratoire. La production des faits scientifiques. La Découverte, 308 p.

<sup>85</sup> Callon, M. 1986. Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint Jacques et des marins-pêcheurs dans la Baie de Saint-Brieuc. L'Année sociologique (1940/1948-), Troisième série, Vol.

remplace le dualisme de la connaissance par un réseau d'acteurs, humains et non humains. Il n'y a plus d'un côté les chercheurs qui tentent de comprendre leur objet d'étude et de l'autre, cet objet qui attend d'être découvert ou compris. Il y a, à la place, un réseau d'entités que B. Latour nomme des acteurs, qui sont pour ainsi dire tous mis à égalité et qui n'ont d'existence que dans leurs *relations*. Tous ces acteurs, humains et non humains – et dans le non humain, organismes ou artefacts – « parlent » et au-delà de la *correspondance* entre l'objet et le sujet chère à T. Ingold, B. Latour parle de *transformation-traduction*<sup>86</sup> : le scientifique invente des dispositifs destinés à « faire parler les non-humains » et ces dispositifs de traduction génèrent une transformation à la fois de l'objet d'étude et du chercheur qui l'étudie. Nous sommes là, très proches de ce que nous avons vu avec P. Nicolas-Le Strat lorsqu'il évoque le rôle du sociologue qui s'implique dans le travail du commun et construit des dispositifs pour faire parler les différents types d'acteurs<sup>87</sup>, tous humains pour le coup (chapitre 8). Rappelons-nous, pour vérifier que nous suivons bien toujours notre fil rouge, que ces deux auteurs, P. Nicolas-Le Strat comme T. Ingold, invoquent l'idée de dette pour exprimer que nous sommes redevables, on le comprend peut-être mieux à présent, à la fois aux gens et aux choses, pour notre existence et notre formation.

Esprit et Être. C'est que dans les deux cas, il s'agit d'apprendre « avec », plutôt que « sur ». C'est ce qui fait que T. Ingold parle de sa discipline, l'anthropologie, comme d'une véritable éducation. Il en est sûrement de même pour plein de disciplines puisque nous venons de voir avec B. Latour et M. Callon que tous les objets d'étude parlent, se transforment et nous transforment. Mais l'anthropologie n'est pas une discipline comme les autres et ce n'est sûrement pas un hasard si T. Ingold comme B. Latour, qui développent des approches qui confinent à la philosophie voire même à la métaphysique, sont (à la base) des anthropologues. Et c'est précisément, contrairement aux apparences, ce qui va nous amener petit à petit vers des propositions tout ce qu'il y a plus de concret, parce qu'elles nécessitent de reconnaître la diversité, la pluralité des mondes, qui seule pourra nous éviter de passer par la case barbarie. J'ai écrit « contrairement aux apparences » parce que c'est ce que je trouve génial dans les approches de gens comme Edgar Morin ou B. Latour : ils parlent de complexité<sup>88</sup> et d'irrédutions<sup>89</sup> et nous allons même parler de métaphysique ; ça pourrait sembler à des années-

---

36, pp. 169-208.

<sup>86</sup> Latour, B. 2012. Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes. La Découverte, 504 p.

<sup>87</sup> Nicolas-Le Strat, P. 2016. Le travail du commun. Editions du Commun, Saint Germain sur Ile, 303 p.

<sup>88</sup> Morin, E. 2005. Introduction à la pensée complexe. Editions du Seuil / Points essais N°534, 158 p. Voir aussi Morin, E. 1977-2004. La méthode en six tomes.

<sup>89</sup> Latour, B. 2012. Pasteur : guerre et paix des microbes. Suivi de : Irrédutions. La Découverte, 350 p.

lumière de l'objectif de cette partie de la synthèse qui est de revenir vers le global et vers l'action. Et bien pas du tout ! C'est d'ailleurs toute l'idée de marier le penser et l'agir bien entendu, ce que J.-L. Nancy appelait le « penser clair »<sup>90</sup>. Et tant E. Morin<sup>91</sup> que B. Latour<sup>92</sup> appliquent aujourd'hui leur pensée dans le champ de l'écologie globale, puisqu'encore une fois, l'anthropocène nous y oblige et qu'il constitue une chance unique de reprendre en main le cours de notre histoire (chapitre 3 et notre chance climatique).

Je disais donc, avant cette aparté importante, que l'anthropologie n'était pas une connaissance comme les autres. J'ai trouvé très éclairant l'article de P. Maniglier relatif au tournant métaphysique pris par B. Latour, anthropologue donc, qui décrit les spécificités de l'anthropologie et ce qui en aura fait un véritable cheval de Troie de la métaphysique dans les sciences humaines<sup>93</sup>. L'anthropologie « ne suppose pas un cadre théorique prédéfini, avec des hypothèses à tester... Elle se caractérise comme une manière de faire de la différence culturelle – et donc de l'incompréhension où nous sommes d'abord des raisons et des usages de l'autre – l'instrument d'un savoir... L'anthropologie devrait soutenir qu'il existe une pluralité de natures... ». Un multi-naturalisme où il n'y aurait pas « d'un côté, une « nature » unique, à laquelle seules les sciences (occidentales) auraient accès, et de l'autre une pluralité de « cultures », faites de « représentations », de « symboles » ou de « constructions sociales » »<sup>94</sup>. Du coup, il n'y aurait plus non plus « d'un côté l'esprit (ou la culture ou le langage) et de l'autre l'être (ou la réalité ou le monde), mais plusieurs *manières d'être* ». Si l'on prend comme définition de l'ontologie – et c'est là que je veux en venir pour aborder la section suivante – des manières de déterminer quelque chose comme *étant*, alors comme l'exprime P. Maniglier dans cet article décrivant le fond de la pensée de B. Latour exprimée dans son enquête sur les modes d'existence, l'ontologie devient le discours de l'anthropologie, par essence comparative, parce que la notion d'être « apparaît comme le comparant le plus puissant... celui qui nous oblige au déplacement et au dépaysement le plus grand ». Revoici le fameux déplacement, le pas de côté dont j'ai vanté tous les mérites en l'illustrant par l'inter- et la transdisciplinarité dans le domaine de la recherche (chapitre 8). Ce déplacement qui nécessite le dialogue, la confiance, l'attention, je n'y reviens pas. Pour B. Latour, il s'agit surtout, nous l'avons vu, de *traduction-*

---

<sup>90</sup> Nancy, J.-L. 2016. *Que faire ?* Editions Galilée, Paris, 122 p.

<sup>91</sup> Morin, E. 2011. *La voie. Pour l'avenir de l'humanité*. Fayard, 320 p.

<sup>92</sup> Latour, B. 2017. *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*. Editions La Découverte, Paris, 156 p. Voir aussi : Latour, B. 2015. *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*. La Découverte, 400 p.

<sup>93</sup> Maniglier, P. 2012. Un tournant métaphysique ? *Revue « Critique »*, N°786 dédié à : B. Latour ou la pluralité des mondes. Article consacré à l'ouvrage « Enquête sur les modes d'existence – une anthropologie des modernes », pp. 916-932.

<sup>94</sup> Viveiros de Castro, E. 2009. *Métaphysiques cannibales*. PUF, collection « MétaphysiqueS », 216 p.

*transformation*. Il s'agit de diplomatie ; il s'agit de « négocier la rencontre et la confusion des ontologies ». Et je ne peux m'empêcher de citer cette très belle phrase du même article car elle illustre parfaitement ce vers quoi j'essaie de tendre au fil de ces pages, en parlant depuis le début de transformation à différentes échelles : « La métaphysique est donc de part en part anthropologique, si l'on veut bien définir l'anthropologie comme ce savoir qui ne s'appuie que sur l'expérience des différences les mieux assises pour produire, non pas un savoir sur quelque chose, mais une *redescription de nous-même* à la lumière de l'altérité »<sup>95</sup>. Déplacement, négociation, transformation... Nous y voici ! Entre métaphysique et concret...

C'est que si la métaphysique est anthropologique et que l'anthropologie est éducation<sup>96</sup>, alors par transitivité, la métaphysique est éducation. Et comme s'éduquer, c'est se transformer, alors la transformation passe par la métaphysique, CQFD ! Comme base fondamentale pour combiner l'agir et le penser, de l'intime au global, il va s'agir de reconnaître l'existence de différentes manières, non pas seulement de voir le monde et de l'aborder, de l'étudier, mais d'*être* au monde. Simplement être. L'être-en-dette, qui n'est jamais bien loin... Fondamental pour moi, au moment de tenter de réconcilier le global et le local : l'éloge du pas de côté. Vers l'autre, vers soi aussi, probablement.

#### *Reconnaître la diversité : pour une approche ontologique*

Il s'agit donc de reconnaître toute l'importance du pluralisme. Du multi-naturalisme. De la diversité, qu'elle soit biologique ou culturelle. De la différence quoi ! Rien de plus concret encore une fois, parce que l'on voit bien ces derniers temps que la marche du monde va à rebours de ces idées, que l'on est entré en régression<sup>97</sup>. La nouvelle vague de populismes dont nous avons parlé au chapitre 2 et que j'ai rapprochée de ce « quelque chose [qui] est en train d'arriver »<sup>98</sup> décrit par R. Gori en est l'illustration parfaite.

J'ai longtemps cru, depuis que j'ai commencé à réfléchir à ces lignes il y a une douzaine d'années, que la question climatique - plus encore que celle de la finitude de nos ressources - constituerait un tel rempart à la poursuite de cette croissance infinie dans un monde fini qu'elle nous obligerait collectivement à réagir, à changer de voie. C'est juste mathématique. Et puis

---

<sup>95</sup> Maniglier, P. 2012. Un tournant métaphysique ? Revue « Critique », N°786 dédié à : B. Latour ou la pluralité des mondes. Article consacré à l'ouvrage « Enquête sur les modes d'existence – une anthropologie des modernes », pp. 916-932.

<sup>96</sup> Ingold, T. 2018. L'anthropologie comme éducation. Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

<sup>97</sup> Voir chapitres 1 et 3, voir aussi : Geiselberger, H. 2017. L'âge de la régression. Pourquoi nous vivons un tournant historique. Ouvrage collectif, Editons du Premier Parallèle, 317 p.

<sup>98</sup> Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p.

Copenhague 2009, Paris 2015 et ses faux-semblants... J'en ai parlé déjà, comme j'ai décrit au deuxième chapitre cette année 2001 qui a changé ma trajectoire de recherche tant il me semblait clair que le lien allait devenir de plus en plus fort entre changement climatique et intensification de nombreuses formes de violence, en réaction aux inégalités que le changement climatique ne manquerait pas de renforcer de par le monde. Aujourd'hui, nous n'y sommes pas encore mais le climat change politiquement plus vite encore que climatiquement : il ne s'agit plus « seulement » d'extrémistes qui frappent aveuglément pour dire leur haine de l'autre (religieuse, raciale, idéologique...), il s'agit du peuple lui-même, contre la démocratie<sup>99</sup> et le XX<sup>ème</sup> siècle nous a appris ce qu'il pouvait en advenir. L'urgence est grande, plus grande encore qu'au début de mon écriture, non seulement parce que le délai continue de s'amenuiser, mais aussi et peut-être surtout, parce que nous ne faisons rien pour l'utiliser en rouvrant le futur, en proposant une alternative à la fois désirable et réaliste – une utopie réelle en somme<sup>100</sup>. A la peur de cette contraction démocratique<sup>101</sup> décrite par B. Villalba qui exprimait le fait que nos enfants et petits-enfants allaient voir leur liberté de trajectoire face au changement climatique se réduire comme peau de chagrin, s'ajoute cette angoisse que l'histoire se répète, là, maintenant. Ce sera le cas si nous nous contentons de nous adapter au lieu de nous transformer, parce qu'avec la seule adaptation, nous l'avons vu avec H. Arendt comme avec R. Gori (chapitre 3), « c'est l'automatisation des conduites et la destruction du sens de l'existence singulière et commune à partir de laquelle naissent les phénomènes totalitaires »<sup>102</sup>.

L'automatisation des conduites... J'ai souvent évoqué tout au long de ces pages, avec R. Gori et A. Supiot notamment, la rationalité technique et la gouvernance par les nombres, la machine à laquelle nous déléguons de plus en plus la décision, y compris dans des domaines que l'on pensait pourtant intouchables. La destruction du sens de l'existence, singulière et commune... Point besoin de trop y revenir, c'est bien l'accroît-sens que nous recherchons dans ces pages, tant à l'échelle individuelle en vue d'une vie bonne que collective avec cette perspective de monde commun, pour lutter contre cet *incontrôlable évanouissement du sens*<sup>103</sup>. Pour que la dette devenue clim-éthique puisse jouer son rôle de reliance entre le passé et le futur, entre l'agir et le penser, entre les différentes échelles qui vont de l'intime au global, nous

---

<sup>99</sup> Mounk, Y. 2018. Le peuple contre la démocratie. Editions de l'Observatoire, Paris, 514 p.

<sup>100</sup> Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

<sup>101</sup> Villalba, B. 2010. L'écologie politique face au délai et à la contraction démocratique. *Ecologie et politique* 2010/2 (N° 40), pp 95-113.

<sup>102</sup> Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p., p 39.

<sup>103</sup> Sève, L. 2014. Lutte des classes, fonte des glaces. « Manière de voir », N°137, « penser est un sport de combat », pp 50-53.

avons vu qu'il nous fallait anticiper, tout en acceptant de ne pas savoir où l'on va réellement ; qu'il nous fallait également reconnaître l'existence d'une pluralité d'approches parce qu'il n'y aura pas une unique solution, parce que nous devons expérimenter aux quatre coins de la planète en tenant compte des contextes locaux, qu'ils soient politiques, culturels ou climatiques. Cette reconnaissance de dette nous a montré qu'il nous fallait sortir de moult oppositions pour plutôt travailler nos complémentarités, peut-être dans une forme élargie de cette « politique assumée de l'ignorance » décrite par D. Pestre<sup>104</sup>. Tout ceci nécessite que le global permette au local de se déployer en toute liberté, en toute capacité d'agir je dirais ; que l'on restaure la confiance entre le citoyen et le politique, confiance qui s'érode partout sur la planète impliquant que l'on repense la façon même de faire du politique, que l'on repense la question du pouvoir aussi. C'est ce pluralisme qu'il nous faut apprendre à faire coexister, de l'individu lui-même pluriel nous allons le voir, à ce « monde constitué de plusieurs mondes »<sup>105</sup>. Parce que c'est bien seulement dans l'expression partagée de ces différentes perspectives, par le biais du politique, que nous aurons la moindre chance de nous en sortir en évitant la violence<sup>106</sup>.

Ces différentes perspectives concernent essentiellement nos façons d'être au monde, aussi bien dans notre rapport à la nature, à l'autre et à soi, que dans nos rapports au temps ou à la technique. J'aimerais montrer tout l'intérêt de cette approche ontologique sur notre chemin d'un accroît-sens singulier et pluriel, en l'illustrant à travers les convergences que je vois entre l'approche presque métaphysique occidentale décrite en fin de section précédente, et les approches sud-américaines décrites par J. Baschet ou A. Escobar, qui font la part belle aux interactions entre le monde de la recherche et celui des mouvements sociaux.

Du pluralisme aux études pluriverselles. Revenons donc à nouveau au sein du champ de la recherche pour illustrer cette nécessité de la pluralité et commencer à revenir au global. J'ai du mal à en sortir n'est-ce pas, de cette tour d'ivoire ; la faute à Bruno probablement. Latour, je veux dire. Latour d'ivoire, j'explique hein... Assez cocasse puisque ce même Bruno Latour nous suggère d'en sortir justement, pour ivoire plus clair. En réalité, nous en sommes sortis au chapitre 8 en évoquant toute l'importance du savoir, des savoirs et de leur hybridation. En proposant cette idée d'unis-vers-cité pour accompagner le passage de la croissance à l'accroît-sens. J'aimerais en appeler ici à l'idée d'« écologie des savoirs », évoquée par J. Baschet qui

---

<sup>104</sup> Pestre, D. 2013. A contre-science. Editions du Seuil, collection « La couleur des idées », 251 p.

<sup>105</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

<sup>106</sup> Wieviorka, M. 2018. Face au mal. Le conflit sans la violence. Editions Textuel, collection « Conversations pour demain », 159 p.

cite B. de Sousa Santos<sup>107</sup>, évoquant l'idée de « pluralisme épistémologique qui, tout en reconnaissant la particularité de la science et son efficacité dans certains domaines, récuse sa prétention au monopole de la vérité et sa volonté de disqualifier les savoirs vernaculaires ». Nous avons vu avec P. Nicolas-Le Strat dans son travail du commun (chapitre 8), s'appuyant sur J. Rancière, que l'idée n'est pas de parler d'une égalité des intelligences ni d'attribuer une valeur égale à tous les types de savoirs, mais d'invoquer une égalité des contributions<sup>108</sup> et la nécessité d'un dialogue « qui ne disqualifie pas d'entrée de jeu tout ce qui ne s'ajuste pas au canon épistémologique de la science moderne ». Il est temps d'aller plus loin à présent, en convoquant l'idée d'*études pluriverselles* proposées par A. Escobar<sup>109</sup> dans son très bel ouvrage intitulé « Sentir-penser avec la terre », qui me paraissent fournir un cadre épistémologique idéal pour relier dans le penser et l'agir, le local et le global. Il me faut présenter ce cadre conceptuel avant de pouvoir explorer comment la dette clim-éthique pourrait permettre de le rapprocher de celui de la soutenabilité ou de la résilience au Nord (chapitre 8), pour faire cause commune dans ce qui constituera notre dixième retournement.

C'est très intéressant : Arturo Escobar, comme Jérôme Baschet, s'appuie énormément sur l'expérience zapatiste pour démontrer l'aspect extraordinairement innovant des idées développées dans ce type de mouvement d'émancipation. Je vais y revenir parce que c'est un point très important, que de tordre le coup à cette idée, très répandue chez les partisans de la mondialisation débridée, qu'un retour au local devrait nécessairement s'accompagner d'un retour à la tradition pure, au repli sur soi, à la fermeture. Un peu comme l'idée de décroissance chez nous, qui serait assimilée par les tenants du productivisme à un véritable retour à la caverne ou à la bougie... Encore et toujours ces réductions, ridiculement dangereuses. On peut en effet s'appuyer sur l'attachement pour mieux s'ouvrir sur le monde, mais autrement que dans une globalisation sauvagement débridée ; j'en reparlerai bien sûr, parce que cela s'inscrit forcément dans l'idée de lutter contre ces populismes qui voudraient justement s'appuyer sur ce retour au local, au national, mais pour en vanter les pires dimensions. Pour l'heure, je tiens à tenter de rassembler en quelques lignes, cette idée d'études pluriverselles qu'A. Escobar déplie dans son ouvrage particulièrement riche, je trouve.

---

<sup>107</sup> De Sousa Santos, B. 2009. Une epistemologia del sur. Cité par : Baschet, J. 2018. Défaire la tyrannie du présent. Temporalités émergentes et futurs inédits. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles ». Paris, 316 p.

<sup>108</sup> Nicolas-Le Strat, P. 2016. Le travail du commun. Editions du Commun, Saint Germain sur Ille, 303 p.  
Rancière, J. 2012. La méthode de l'égalité. Bayard Culture, 348 p.

<sup>109</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

Escobar part donc de cette prémisse qu'il existe de nombreuses configurations du savoir, « au-delà des connaissances consacrées par les institutions universitaires ». Les travaux inter-épistémiques qui sont conduits, parfois dans l'accompagnement même de luttes et de revendications « de mondes qui s'obstinent à exister malgré la déferlante unimondiste caractéristique de la mondialisation néolibérale », ont pour objectif « de problématiser les ontologies *dualistes* modernes et de s'ouvrir aux ontologies *relationnelles* qui caractérisent la Terre et les mondes des peuples liés à un lieu et à un territoire »<sup>110</sup>. Rappelons que l'ontologie est prise au sens d'une description des différentes manières d'*être* au monde, différents groupes sociaux nourrissant des présupposés quant aux entités existant *réellement* dans le monde<sup>111</sup>. On retrouve ici bien sûr, tout ce dont je viens de parler en convoquant B. Latour et T. Ingold sur la fin de plusieurs grands partages : entre nature et culture, entre science et société, entre sujet et objet... La dimension relationnelle déjà très forte chez B. Latour avec l'acteur-réseau, devient essentielle ici. Comme le scientifique qui se transforme en même temps que son objet d'étude, la relation à l'autre et au monde entraîne *une redescription de nous-mêmes*<sup>112</sup> : c'est ce qui fait que l'anthropologie est considérée comme une éducation par T. Ingold<sup>113</sup> ; que les aliénations vis-à-vis des choses, des autres et du monde, entraînent une aliénation vis-à-vis de soi chez H. Rosa<sup>114</sup> ; que nous ne sommes par conséquent pas libres si l'on oublie cette relation à l'autre - l'individu étant ingouvernable s'il doit rechercher *seul* une finalité à ses actes et à son existence<sup>115</sup> - et au monde – en tant qu'extériorité limitée<sup>116</sup> comme en tant que miroir permettant de mieux nous comprendre<sup>117</sup>. Ainsi, l'on doit pouvoir dire que la modernité s'est progressivement détachée de ces ontologies relationnelles en générant tous les dualismes que nous avons évoqués, et nous avons vu que c'était très « endettant ». Il s'agit bien ici de la dimension ontologique de cette dette, rencontrée chez T. Ingold, véritable combinaison de nos dettes mutuelle, primordiale et envers la pensée. S'acquitter de cette dette ontologique, c'est justement vouloir quitter ces différents dualismes pour tendre vers l'accroît-sens.

---

<sup>110</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p., pp 34-35.

<sup>111</sup> Escobar, A. 2018. Ibid, p 74.

<sup>112</sup> Latour, B. 2012 (1984). Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes. La Découverte, 512 p.

<sup>113</sup> Ingold, T. 2018. L'anthropologie comme éducation. Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

<sup>114</sup> Rosa, H. 2012/2014. Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive. Editions La découverte / Poche N°406, 149 p.

<sup>115</sup> Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p. Voir aussi cette sortie du fatalisme du leurre de la consommation par l'intermédiaire de notre besoin de l'autre : De Miranda, L. 2009. Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo Editions, 120 p.

<sup>116</sup> Azam, G. Osons rester humains. Les impasses de la toute-puissance. Edition Les Liens qui Libèrent, 219 p.

<sup>117</sup> Snell, B. 1946. La découverte de l'esprit. La genèse de la pensée européenne chez les grecs. Cité dans O. Rey, 2018. Leurre et malheur du transhumanisme. Editions Desclée de Brouwer, Paris, 192 p, p 142.

Mais notre dette est aussi climatique, entre le Nord et le Sud notamment et c'est là que le lien avec les études pluriverselles va pouvoir prendre tout son sens. Car pour nous acquitter de ces différents types de dette, envers nous-même et la pensée, envers l'autre (mon voisin, comme la nature et les générations futures) et envers le Sud, les Suds où ces ontologies relationnelles demeurent les plus vivaces, il va s'agir de ne plus continuer à *opposer* ces différentes manières d'exister, comme on a trop longtemps voulu le faire entre la modernité occidentale et le reste du monde. Surtout, il va s'agir de ne plus *imposer* au reste du monde notre ontologie moderne, faite d'une nature abordée avec la raison universelle et de plusieurs cultures souvent dénigrées. Bien au contraire, il va d'abord s'agir « de s'intéresser à la manière dont la relationalité et la communalité resurgissent en milieu urbain et dans les espaces davantage marqués par la modernité, y compris dans les groupes où le régime culturel de l'individu et du marché a pénétré au plus profond des imaginaires et des pratiques »<sup>118</sup>. Et davantage que de s'y intéresser, il va aussi falloir le stimuler. Bien sûr, j'ai déjà évoqué (chapitres 1, 7, 9) l'ensemble de ces mouvements de résistance dans notre monde moderne, qui tentent de relier le social et l'environnemental entre mouvements écologistes, éducation populaire et économie sociale et solidaire. J'ai parlé des différentes approches critiques du capitalisme et de la modernité dans le monde universitaire, à partir de l'écologie politique par exemple mais pas seulement. J'ai convoqué (chapitre 8) les sciences de la soutenabilité qui, en insistant sur l'importance de l'interdisciplinarité et de la sortie des scientifiques de leur tour d'ivoire, incitent à reconfigurer le processus de recherche en le rendant davantage lié au politique et aux questions sociétales. A. Escobar parle d'ailleurs de la soutenabilité forte comme d'une « convergence des approches » entre « les mouvements et les théories »<sup>119</sup>.

A ce stade de la synthèse, tandis que je cherche à me faire plus concret et que je continue de parler de transdisciplinarité et d'ontologie, my goodness, il me paraît important d'insister sur la complémentarité entre la pratique et la théorie. Vous connaissez l'adage : « en théorie, il n'y a pas de différence entre la pratique et la théorie. Mais en pratique... ». A. Escobar le dit autrement en faisant référence à un proverbe qui m'aura servi à illustrer mon fil rouge entre l'action et le penser, proverbe de la pensée traditionnelle Nasa en Amérique du sud, en y ajoutant l'idée de communalité : « Le mot sans l'action est vide. L'action sans le mot est aveugle. Le mot et l'action, hors de l'esprit de communauté, sont la mort »<sup>120</sup>. Après avoir

---

<sup>118</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p., pp 76-77.

<sup>119</sup> Escobar, A. 2018. Ibid, p 83.

<sup>120</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p., p 65.

retourné les échelles du penser et de l’agir dans les parties II et III de cet ouvrage, j’essaie à présent de lier le penser et l’agir aux interstices entre ces différentes échelles. La tâche n’est pas simple parce qu’il s’agit de parler de collectif ou de communauté sans tomber dans le communautarisme et dans tous les travers du local comme repli sur soi. Nous avons vu par ailleurs que le travail entre ces échelles spatiales nécessitait de penser la question temporelle et en particulier, celle du temps nécessaire à l’interstice entre les temps abstraits et concrets (chapitre 9). Et que c’est extrêmement difficile aussi. Au-delà de la seule accélération à combattre, nous avons parlé de la pluralité des rythmes à respecter<sup>121</sup>, à combiner pour trouver les différentes « modalités coopératives d’agencement de cette polyrythmie »<sup>122</sup>. La résonance chère à H. Rosa ne peut selon moi être entendue comme un remède à cette accélération<sup>123</sup> ; elle se rapproche davantage de cette relationalité dont parle A. Escobar<sup>124</sup>, du triple lien des tisserands<sup>125</sup> dont la restauration est justement contrariée par cette vision *unimondiste* de la modernité et pour en rester sur cette dimension du temps, par les diktats temporels de la mondialisation-moins, sous la forme de l’accélération et/ou de rythmes qui sont *imposés* par l’échelle globale sur l’échelle locale.

L’avantage des approches des sciences de la soutenabilité ou de la résilience, c’est de sortir de cette opposition entre un penser qui serait l’apanage de la seule université et un agir qui ne serait porté que par les mouvements sociaux. La pensée peut aussi venir de ces mouvements et l’engagement peut aussi venir des universitaires. Cette dernière question est d’ailleurs très importante parce que de nombreux chercheurs pensent qu’il n’est pas dans leur rôle de ... jouer ce rôle. C’est que la recherche universitaire part de la prémisse d’une mise à distance critique, dans une perspective d’objectivation de son objet d’étude tandis que pour les mouvements, « la production de savoirs passe par l’engagement intense en situation et vis-à-vis de la collectivité »<sup>126</sup>. La question de l’engagement des chercheurs et/ou des intellectuels est fascinante, en particulier dès lors qu’elle interroge la relation entre le savoir et le pouvoir<sup>127</sup>.

---

<sup>121</sup> Michon, P. 2012. Une rythmologie politique. Dans : Où est passé le temps ? Ouvrage collectif sous la direction de J. Birnbaum. Gallimard / Folio essais N°568, pp. 133-147.

<sup>122</sup> Nicolas-Le Strat, P. 2016. Le travail du commun. Editions du Commun, Saint Germain sur Ille, 303 p.

<sup>123</sup> Rosa, H. 2018. Remède à l’accélération. Impressions d’un voyage en Chine et autres textes sur la résonance. Philosophie magazine Editeur, Paris, 93 p. Voir chapitre 9.

<sup>124</sup> Escobar, A. 2018. Ibid.

<sup>125</sup> Bidar, A. 2016. Les tisserands. Réparer ensemble le tissu déchiré du monde. Les Liens qui Libèrent, 188 p.

<sup>126</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l’occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

<sup>127</sup> Chapitre 8, voir pour une histoire de l’engagement des intellectuels : Noirielle, G. 2010. Dire la vérité au pouvoir. Les intellectuels en question. Agone, Marseille, 308 p. Voir aussi : Durand, J.-M. 2019. Homo Intellectus. Enquête (hexagonale) sur une espèce en voie de réinvention. La Découverte, 267 p.

Aujourd'hui, l'université est de plus en plus soumise aux lois du marché<sup>128</sup> avec de fortes implications sur son rôle initial d'émancipation<sup>129</sup>. A. Escobar en parle même comme d'un « espace-clé de la reproduction des conceptions standard du développement »<sup>130</sup>. Les sciences de la soutenabilité, en tant que subversion, doivent donc permettre de revenir à cette mission originelle de l'université comme je l'ai décrit au chapitre 8, en proposant de faire du rôle de l'université dans la vie de la cité, une mission davantage institutionnalisée. Le travail conjoint des deux approches doit permettre de contribuer à la fin de ces grands partages : entre science et société bien sûr mais aussi entre objet et sujet, nous avons vu qu'il nous faut être à la fois dedans et dehors ; entre esprit et être également, nous avons vu qu'il y avait plutôt différentes manières d'être. Pour parvenir à cette convergence des approches toutefois, l'effort à réaliser est considérable et certains pensent qu'il ne faut d'ailleurs plus compter sur la science dans la recherche de formes non-oppressives de société parce que « la science ne peut même pas entrer en dialogue avec d'autres formes de connaissance, étant donné qu'elle s'octroie le monopole de la connaissance, de la compassion et de l'éthique »<sup>131</sup>. A Escobar pense donc que pour y parvenir, la science doit être passée au crible de la critique de l'ontologie politique.

Etudes pluriverselles et design ontologique. L'ontologie politique désigne à la fois les processus par lesquels se créent les entités qui constituent un monde particulier – processus qui impliquent bien souvent des négociations dans les domaines du pouvoir – et le champ d'études qui analyse ces constructions de mondes et ces négociations, tant au sein de l'un de ces mondes qu'entre ces mondes<sup>132</sup>. En tant que champ d'études, l'ontologie politique est donc pour A. Escobar une approche qui vient s'ajouter aux différents champs disciplinaires qui proposent une approche critique du capitalisme et de la modernité (études culturelles, géographie critique, écologie politique...), voire même du développement durable, en tant qu'il ne constitue en rien une alternative au développement et ne serait que de peu d'utilité dans une perspective post-capitaliste, post-extractiviste, post-naturaliste. Je modulerais ce dernier point, toujours avec cette idée de pluralisme des approches en tête et en recherche d'une méthode douce – doucement radicale ou radicalement douce - pour cette fameuse grande transformation : le développement durable est un véritable oxymore mais il possède tout de même plusieurs avantages dont celui d'avoir déjà fédéré de nombreuses initiatives de transition et d'être très

---

<sup>128</sup> Supiot, A. 2019. Le travail n'est pas une marchandise. Contenu et sens du travail au XXI<sup>ème</sup> siècle. Leçon de clôture, Editions du Collège de France, 66 p.

<sup>129</sup> Chomsky, N. 2010. Réflexions sur l'université. Editions Raisons d'Agir. 169 p.

<sup>130</sup> Escobar, A. 2018. Ibid, p 149.

<sup>131</sup> Escobar, A. 2018. Ibid, p 137.

<sup>132</sup> Escobar, A. 2018. Ibid, pp 115-116n s'appuyant sur M. Blaser.

présent sur l'échiquier politique international<sup>133</sup>. Il nous faudra « simplement » nous appuyer sur ces avantages à l'échelle globale, tout en en proposant une autre signification qui d'une part, s'appuie davantage sur l'idée de transformation vers la soutenabilité plutôt que de développement durable à proprement parler et d'autre part, incite à construire *d'autres mondes-de-vie durables*<sup>134</sup> plutôt qu'un simple changement de mode de vie comme nous avons pu en parler dans le chapitre 7.

Vu sous cet angle, l'ontologie politique constitue un « projet politique, écologique et une façon de faire monde » qu'A. Escobar décrit en détail dans son chapitre 4. Ce qui m'importe ici, c'est de montrer en quoi l'ontologie politique et plus encore, la pratique politique ontologique va nous aider à proposer une perspective commune de transformation, qui va s'appuyer sur les différences plutôt que d'appuyer dessus pour mieux les opposer, tendance lourde à l'œuvre aujourd'hui. L'objectif, nous n'avons de cesse d'en parler au fil de ces pages, c'est de bâtir ce monde commun qui nous fait défaut. Ce monde commun, nous l'avons vu et nous allons en reparler tant c'est fondamental, ne saurait être « comme-un » sans conduire à la globalisation-moins décrite par B. Latour<sup>135</sup>, faite de domination, de dualismes, d'oppositions et d'aliénations : il s'agit au contraire d'un monde contenant de nombreux mondes, ce qu'A. Escobar nomme le *plurivers*, qui est un terme emprunté à W. James<sup>136</sup> et que l'on retrouve également chez des auteurs comme B. Latour et T. Ingold.

Dans la dernière section de cet ouvrage, je vais m'attacher à montrer comment notre dette devenue clim-éthique permettra de faciliter le rapprochement entre d'un côté les études pluriverselles et ce design ontologique d'A. Escobar et de l'autre, les sciences de la soutenabilité décrites au chapitre 8 ; il s'agira pour moi d'illustrer dans le domaine de la recherche – mais une recherche participative, impliquante, mobilisatrice comme on l'a vu au chapitre 8 – ce qui pourrait être étendu aux champs de l'économique et du politique, au social finalement, pour passer de l'atterrissage (local) à l'amerrissage (global). Il me faut en passer par quelques dernières prémices pour montrer que l'on peut et encore une fois, que l'on doit s'appuyer sur la différence plutôt que tenter de la gommer dans l'illusion d'une totalité bientôt... totalisante.

---

<sup>133</sup> Pestre, D. 2013. A contre-science. Editions du Seuil, collection « La couleur des idées », 251 p.

<sup>134</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

<sup>135</sup> Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

<sup>136</sup> James W. 1987 (1909). A Pluralistic Universe. Dans : William James, Writings 1902-1910, B. Kuklick ed., New York: The Library of America.

## *S'appuyer sur la différence : de l'attachement au transvers*

Dernières prémices à cette reconnaissance de dette : j'aimerais montrer que s'appuyer sur la différence, sur la diversité des individus comme des mondes du plurivers, pour penser la relation d'enrichissement mutuel au sein de et entre chacun de ces mondes, implique de regarder en face des notions dont il devient difficile de parler aujourd'hui, je veux parler des questions d'attachement et d'identité. On peut être attaché à une terre, à des valeurs, à une culture, sans verser dans le repli sur soi ; on peut parler d'identité sans opérer cet insidieux glissement du culturel au biologique. L'attachement comme l'identité peuvent être très fortement ouverts et inclusifs.

L'importance de l'attachement, un attachement ouvert sur le monde. Il pourrait paraître surprenant de parler d'attachement alors que l'on discute de la montée des populismes et des extrémismes, avec tous les risques de repli sur soi qui pourraient découler des régionalismes, nationalismes, séparatismes et tous les ismes qui s'en suivent. Mais il faut reconnaître que les résistances nationales demeurent très fortes, comme illustré par exemple dans le domaine de la culture où des musées de l'Europe sortent de terre, sans toutefois parvenir à se détacher des terreaux nationaux<sup>137</sup>. C'est probablement le cas dans de nombreux autres domaines, tout comme au sein même des nations où les particularismes régionaux demeurent souvent très vivaces ; il faut pouvoir en tenir compte et mieux, s'appuyer sur cette diversité au moment de penser le suprarégional ou le supranational. Y. Mounk d'ailleurs, décrit joliment sa trajectoire de pensée pour en finir avec la guerre et la destruction, la haine raciale et l'intolérance religieuse, depuis son idée initiale qu'on devrait pouvoir se dispenser de tout sentiment d'appartenance jusqu'à ses observations, rien qu'en Europe, d'habitants bien plus attachés à leur culture nationale qu'à l'idée d'appartenance à l'Union<sup>138</sup>.

Au risque de perdre mon fil, je tiens à rapporter une anecdote que je trouve assez remarquable. J'ai évoqué l'ouvrage de P. Sands en parlant de cette montée des populismes<sup>139</sup>. Cet auteur, qui a enquêté sur Lemkin et Lauterparcht qui sont les pères fondateurs en droit international, des notions de génocide et de crime contre l'humanité, avait constaté que tous deux étaient originaires de la région de Lemberg, qui s'est aussi appelée Lviv ou Lvov selon que cette bourgade a été russe, polonaise ou ukrainienne au cours de son histoire. Bien. La grande histoire se croise avec la « petite » histoire dans cet ouvrage car P. Sands a aussi enquêté

---

<sup>137</sup> Mazé, C. 2014. La fabrique de l'identité européenne. Belin, 300 p.

<sup>138</sup> Mounk, Y. 2018. Le peuple contre la démocratie. Editions de l'Observatoire, Paris, 514 p., pp 280-282.

<sup>139</sup> Sands, P. 2017. Retour à Lemberg. Albin Michel, 539 p.

sur son grand père, Léon, qui est également originaire de cette commune, qui a survécu à l'holocauste mais qui a vu une grande partie de sa famille disparaître dans les camps. Troublantes coïncidences autour de Lemberg. Et qu'apprenons-nous concernant Y. Mounk qui nous explique en quoi son histoire personnelle pouvait l'avoir « prédisposé à nourrir des espérances aussi utopiques », en parlant de l'idée d'abandonner ce besoin d'appartenance ? Tout simplement que son grand père est aussi né près de Lviv et qu'il s'appelait... Léon ! Si P. Sands et Y Mounk ne sont pas frères ou le même auteur, j'aimerais savoir s'ils ont connaissance de cette non moins troublante coïncidence ! Mais il me faut reprendre mon fil et ce fil d'ailleurs peut être repris avec ce terme d'utopie. Car ce qui est utopique pour moi, mais une utopie bien réelle voire nécessaire, ce n'est pas tant l'idée d'une disparition du national que du nationalisme dans ses formes les plus délétères. Un peu comme le présent par rapport au présentisme, c'est toujours pareil, c'est l'isme qui nous gêne et nous gênera pour naviguer quand il nous faudra amerrir. Mais pour l'heure, il nous faut encore atterrir. Atterrir si possible dans un endroit auquel on est attaché et G. Azam parle fort bien de cette nécessité de l'attachement plutôt que de l'arrachement<sup>140</sup>.

C'est en Europe que B. Latour aimerait se poser et son plaidoyer en faveur de l'Europe telle qu'il la décrit est très touchant je trouve<sup>141</sup>. Il en parle en tant qu'europeen, berceau de la modernité qui en prend pour son grade dans ces pages que vous venez de lire, mais dont il dit justement, qu'elle oblige. Il parle à juste titre de cette *responsabilité* de l'Europe en tant qu'elle est grandement responsable de l'ensemble des maux dont nous avons parlé dans cet ouvrage, responsabilité petit à petit transférée à d'autres acteurs de ce que J. Attali a nommé le centre en opposition à la périphérie<sup>142</sup>, le Nord quoi, pour faire (trop) simple. Responsabilités dans la colonisation, dans la mondialisation débridée, dans les dévastations écologiques... Responsabilité, dette... Nous y revoilà... L'Europe doit jouer un rôle très important dans la grande transformation tant attendue, en guise d'acquittement de ses dettes, mais l'on voit bien dans le cimetière méditerranéen et les récentes interdictions d'accoster formulées vis-à-vis de l'Aquarius, qu'elle est justement à des années-lumière de s'en acquitter, en dépit des beaux discours (chapitre 6, migrations). J'y reviendrai mais pour l'heure, j'aimerais rester sur cette question, non de l'accostage mais de l'atterrissage en attendant l'amerrissage, puisque B. Latour nous y invite en finissant son ouvrage ainsi : « Voilà, j'ai fini. Maintenant, si ça vous dit, c'est

---

<sup>140</sup> Azam, G. 2010. Le temps du monde fini. Vers l'après-capitalisme. Les Liens qui Libèrent, 219 p.

<sup>141</sup> Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

<sup>142</sup> Attali, J. 2006. Une brève histoire de l'avenir. Fayard, 423 p.

à vous de vous présenter, qu'on sache un peu où vous souhaitez atterrir et avec qui vous acceptez de cohabiter »<sup>143</sup>.

Où je souhaite atterrir ? Je serais tenté de répondre « Partout ! » et je m'explique. Je suis Breton et j'aimerais profiter de ce « statut » pour dire quelque mot de ces questions d'attachement et d'identité, cruciales à ce stade, dans cette période fort dangereuse où la question ethnique semble resurgir avec la tentation populiste, en particulier de droite et d'extrême droite<sup>144</sup>. Je suis né à Tours et je suis Breton. On s'est beaucoup moqué de moi à ce sujet, gentiment, quand j'habitais la région parisienne dans la première moitié de ma vie, avant justement de décider d'atterrir en Bretagne ; parce que je me disais Breton et qu'en plus, je supportais le Football Club de Nantes (FCN). Certes, mes parents et mon frère étaient nés à Nantes ; certes, je passais une grande partie de mes vacances en Bretagne d'où mes grands-parents étaient originaires ; il n'empêche, j'habitais la banlieue parisienne et j'étais né à Tours... Cette question d'appartenance m'a du coup toujours interrogé : pourquoi cet attachement si fort, au FCN comme aux côtes finistériennes, et surtout, qu'en faire ? Ce n'est bien évidemment pas la question du sang qui coule dans mes veines, n'en déplaise à certains. Il s'agit plutôt d'abord de transmission, d'attachement, d'« héritage » familial transmis par mes grands-parents et parents qui m'emmenaient voir virevolter les canaris à Marcel Saupin, pêcher des coques sur toutes les plages de Bretagne et danser dans tant de festou noz. Il s'agit aussi d'adéquation entre cet héritage et des valeurs qui sont les miennes, sachant qu'il y a probablement un lien fort entre les deux...

Si je veux parler du collectif, par exemple, je peux écrire des pages sur le jeu à la nantaise – je ne vais pas le faire, rassurez-vous... - les spécialistes sauront de quoi je parle et les autres auront peut-être la curiosité d'aller sur internet, voire même de lire le livre de J. Etienne sur le meilleur joueur de foot ayant jamais existé, Henri Michel, qui nous a quitté il y a peu<sup>145</sup> ; si je veux parler avec autant d'objectivité d'éducation et du sentiment d'appartenance, je peux aussi évoquer la philosophie qui était celle de ce club jusqu'au début des années 80 avec un vrai centre de formation, des entraîneurs qui étaient des éducateurs, presque des maîtres qui faisaient école (J. Arribas, J.-C. Suaudeau...) et une vraie signification derrière l'idée de porter un maillot et les couleurs de son club, de sa ville. Et pour en revenir plus sérieusement sur l'image des deux faces d'une même pièce, si je veux parler des dangers associés à la fermeture, au repli sur

---

<sup>143</sup> Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

<sup>144</sup> Badie, B. et Vidal, D. 2018. Le retour des populismes. Editions La Découverte, 252 p.

<sup>145</sup> Etienne, J. 1978. Michel. Football, quand tu nous tiens. Editions Alta, 124 p.

soi, alors je peux tout aussi bien évoquer les difficultés d'« exportation » des joueurs nantais dès lors qu'ils ont dû commencer à quitter le nid ou d'intégration de joueurs extérieurs dans un groupe déjà bien soudé. Je pourrais également illustrer les ravages liés à l'entrée dans le deuxième âge du capitalisme, avec l'arrivée des financiers dans le monde du foot au milieu des années 80, qui a sonné le glas du centre d'entraînement de la Jonelière et de ce club qui n'a jamais su, ou peut-être jamais voulu, s'y adapter. Étonnant non, quand on repense à H. Arendt qui nous incite à refuser cette adaptation justement... L'arrivée des financiers donc, qui a complètement détruit ce sentiment d'appartenance, qui a fait des joueurs de véritables marchandises, du foot un spectacle et de moi... un déserteur des stades. L'accélération y est aussi pour quelque chose : l'arrivée du TGV a entraîné la suppression des trains de nuit entre Nantes et Paris et pour moi, fils de cheminots qui ne payait pas le train, la fin de la possibilité d'être au stade le samedi soir à Nantes et le dimanche matin, sur les terrains de banlieue avec mes copains parisiens... Jamais je n'aurais pensé, à l'époque, ne plus connaître le nom d'un seul des joueurs de mon club favori comme c'est le cas aujourd'hui. Tristesse.

L'attachement donc. Je *ressens* ce qui est arrivé au FCN sous l'empire de l'argent comme le symbole – O combien moins dramatique bien évidemment - de ce qui est arrivé et continue d'arriver à tous ces peuples qui tentent encore de résister à la déferlante unimondiste sous le règne du présentisme, dans ce deuxième âge du capitalisme. L'uniformisation, l'avancée du front de marchandisation qui touche jusqu'à l'humain, jusqu'au sens même. Il en est de même lorsque je dis que je me sens et ressens breton, et que je repense à ces histoires que me racontait mon grand-père, ce sabot que les écoliers devaient porter autour du coup en faisant le tour de la cour de récréation parce qu'ils avaient parlé breton<sup>146</sup>. Cette culture que l'on a voulu éteindre par peur de sécession, en commençant par la langue. Mais cette culture qui résiste, ce n'est pas un hasard si Asterix habitait non loin... Qui résiste avec sa langue qui tente de survivre au passage des générations, à travers les écoles Diwan. Qui résiste grâce à la vivacité de sa musique par exemple, qui continue de faire danser petits et grands, tous ensemble, dans des Plinn, des Gavottes ou des Fisel endiablés. Et c'est là qu'il est incroyablement important de bien faire la part des choses. Il y a pour certains la tentation de l'ethnicisation, de la séparation, qui a généré des relations dangereuses de milieux bretonnants avec certains courants de l'extrême droite au milieu du siècle dernier, qui a conduit les indépendantistes du FLB à poser des bombes dans les

---

<sup>146</sup> Hélias, P.-J. 1975. Le cheval d'orgueil. Mémoires d'un breton du pays bigouden. Editions Plon, collection « Terre humaine », 563 p.

années 70, ou qui tente encore aujourd'hui d'opposer l'identité bretonne avec l'identité française voire avec l'identité et l'idée même de l'Europe.

Je me sens et ressens à l'opposé de cette vision fermée et dangereuse de l'identité. Il n'est par exemple plus besoin de vanter les mérites du bilinguisme, qui est à favoriser dès le plus jeune âge, comme l'inter- et la transdisciplinarité plus tard, lorsque ces bambins auront un peu grandi (chapitre 8). Il n'est qu'à s'intéresser également à la richesse, la diversité et l'ouverture sur le monde, de la musique - que dis-je ! des musiques – bretonnes, pour se convaincre que l'on peut s'appuyer justement sur la tradition pour s'ouvrir au reste du monde. Alan Stivell traduit très bien ce sentiment dans sa chanson « rentrer en Bretagne » : « Nombre de contrées j'ai connues sur notre terre, sur la terre ; j'ai appris à aimer l'univers, haïr les frontières. Est-ce une raison pour avoir honte si dans mon cœur, l'émotion monte, quand mon pied frappe le sol familial, en terre d'Armorique ? ». L'attachement. Le voyage aussi, pour rencontrer l'autre et pour mieux revenir, enrichi et enrichir. Enrichir sa musique notamment. Stivell fut pionnier dans les années 70, à raviver la culture folk, celtique, dans un mélange de tradition (album « Renaissance de la harpe celtique ») comme de « modernité » en introduisant la guitare électrique de Dan ar Braz par exemple (chanson « An dro nevez »). Et tous ceux qui ont suivi jusqu'à aujourd'hui, ils sont si nombreux, n'ont eu de cesse de chanter cette ouverture et de l'incarner en mixant la musique traditionnelle avec de nombreuses musiques du monde, du Maghreb, d'Afrique de l'Ouest ou de l'est européen. Il en est de même avec les thématiques abordées dans ces chansons. Denez Prigent, par exemple, est parti des gwerz bretonnes avec leurs thèmes traditionnellement durs (le labeur, la guerre, la mort...) pour aborder, d'abord *a cappella* puis en mixant au sens propre du terme avec des musiques modernes, des thèmes tout aussi durs comme le génocide au Rwanda ou le virus Ebola. Et quand Claude Besson chante son île de Sein ou son village de Kerouze, c'est pour mieux parler de l'exode rural, de la montée des eaux ou du remembrement. A ce dernier sujet, à nouveau, l'importance de la différence : « Regarde, ouvre les yeux, la lande a rendu sa coiffe de dentelle. Comment peut-on s'émerveiller, à regarder une terre universelle ? » (C. Besson, chanson « Kerouze »).

Un monde commun, pas comme-un : l'identité en questions. Je pense donc fondamental de rappeler que l'on peut parler d'attachement sans tomber dans le repli sur soi et tout en imaginant comment, non pas seulement *accepter de cohabiter* avec d'autres, mais *avoir envie de collaborer* avec cet autre, cet autre réellement autre, différent et qui pense autrement. Eloge du pas de côté. Comme le dit I. Stengers, il va s'agir davantage d'honorer les divergences<sup>147</sup>

---

<sup>147</sup> Stengers, I. 2013. Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient. Editions La Découverte/Poche

que de juste respecter les différences. C'est ici qu'il nous faut rappeler, encore et encore, que c'est dans la différence, dans la construction d'un monde commun avec cet autre, différent, que l'individu peut trouver un véritable sens à son existence, autre que dans la nature biologique<sup>148</sup>. Ce monde commun est à rechercher au sein de chacun de ces mondes décrits par A. Escobar, comme dans l'inter-relation entre ces mondes. Je vais rester dans l'intra-monde pour cette section consacrée à l'atterrissage avant d'attaquer l'inter-monde pour ce qui relèvera de l'amerrissage.

Ce monde commun ne saurait avant toutes choses, être confondu avec le monde « comme-un », celui de l'uniformisation, celui décrit par B. Latour sous la forme du global-moins. Celui que nous avons entrevu au chapitre 9, avec la disparition du spatial et du temporel du fait de l'accélération ; celui qui fait que l'on se sent partout, quand on voyage, à la fois un peu chez soi mais aussi beaucoup nulle part. Pire, celui que nous avons entrevu avec R. Gori et A. Appadurai, lors du glissement de l'économique au culturel, puis au biologique : l'idée de pureté, d'une autre forme d'authenticité complètement fantasmée et porteuse des pires dangers. Nous avons parlé d'ontologie relationnelle avec A. Escobar ; pour qu'il y ait relation, il faut être (au moins) deux et si possible, deux différents. Deux singuliers. Deux divers. S'appuyer sur cette différence, cette diversité, pour que un plus un fasse trois et non pas un. Un peu comme en amour... Trois, c'est le post-capitalisme, le monde commun. Trois, c'est la vie bonne. Et ce monde commun, cette vie bonne que nous recherchons depuis le début de ces pages, loin de s'affranchir de cette notion d'appartenance, d'attachement, doivent au contraire s'y appuyer pour que nous ayons enfin où atterrir. Ce qui importe, c'est d'explorer dans quelle mesure il est possible de parler de diversité et de complémentarités, de coexistence et de collaborations entre ces divers, à partir de cet attachement.

Pour l'heure, un plus un font encore un et ce un, c'est le capitalisme ; non seulement parce qu'il atomise les individus mais surtout parce qu'il vise à s'étendre – et s'est étendu - partout sur la planète : un seul système, un monde « comme-un ». C'est un vrai fantasme que cette idée de totalité, que cette vision tellement étroite de l'universel. Albert Jacquard nous dit bien que « Nous sommes tous multiples, ce qui nous lie, c'est l'Universel »<sup>149</sup>. Oui, mais cet universel-là n'a rien à voir avec celui de cette totalité totalisante, cette terre universelle dénoncée par C. Besson lorsqu'il nous dit que la lande a rendu sa coiffé de dentelle. C'est ici que la question

---

N°395, Paris, 142 p.

<sup>148</sup> Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p.

<sup>149</sup> Jacquard, A. 2014. Réinventons l'humanité. Dialogue avec H. Amblard, Editions Sang de la Terre, Paris, 152 p., p 79.

antisémite resurgit comme au début de cette quatrième partie à propos de l'incomplétude et du manque : « Tout au long de l'histoire, les juifs ont été perçus comme ceux qui empêchaient de faire « tout », de faire totalité, parce que quelque chose dans leurs rites, dans leur corps ou dans leur croyance se posait en retrait, en coupure, en refus de faire corps avec la totalité »<sup>150</sup>. Le capitalisme, finalement, ne fait rien d'autre que poursuivre sous une autre forme, le rêve d'universalité ou d'accomplissement, de tout ou pour tous comme le dit D. Horvilleur, à la suite de l'empire romain, du christianisme, de l'islam ou de la philosophie des lumières. Mais immanquablement, lui comme ces différents projets, empires ou religions, pourrait finir par « butter à un moment de leur histoire sur le « nom juif », tel que Milner le définit, comme le nom de l'impossible totalité »<sup>151</sup>. C'est à nouveau excessivement important : en luttant contre le capitalisme et sa volonté expansionniste et totalisante, pour un monde commun et non comme-un, nous anticipons également l'antisémitisme qui pourrait – et qui commence à - l'accompagner. Il faut donc en revenir à cette idée d'universel et de multiplicité pour mieux les définir, ce qui va forcément nous amener à continuer de discuter de cette épineuse question de l'identité.

Parfois, toujours probablement, plusieurs mondes tiennent dans une seule personne, avec tellement de contradictions. Je ne suis pas en train de parler de notre microbionte, vous l'aurez compris. Assumer cette multiplicité et tenter de réduire ces contradictions pour réellement vivre sa vie, une vie authentique dans un temps authentique, c'est peut-être une des définitions de la liberté et de ce que l'on a pu entrevoir dans l'idée de mener une « vie bonne » ; et l'on a vu que cela devra inclure l'autre pour donner un sens à sa vie mais je vais rester un instant sur cette échelle individuelle, premier maillon de ce local. Restons sur la question sensible de l'identité, à tout hasard, puisque dévoyée comme elle l'est actuellement dans ce moment populiste, elle est porteuse de tous les dangers. Écoutons J.-L. Jossic, l'un des chanteurs des Tri Yann - et pour ce qui relève de la multiplicité des identités individuelles, qui fut également conseiller municipal de Nantes – qui nous dit ce très beau texte de M. Lebesque intitulé « La découverte ou l'ignorance »<sup>152</sup> : « Le breton est-il ma langue maternelle ? Non, je suis né à Nantes où on n'le parle pas. Suis-je même breton ? Vraiment, je le crois mais de pure race ? Qu'en sais-je et qu'importe... A cette heure, des enfants naissent en Bretagne. Seront-ils bretons ? Nul ne le sait. A chacun, l'âge venu, la découverte, ou l'ignorance ». Il est intéressant d'écouter tout ce

---

<sup>150</sup> Horvilleur, D. 2019. Réflexions sur la question antisémite. Grasset, 155 p., p 125.

<sup>151</sup> Horvilleur, D. 2019. Ibid, p 126.

<sup>152</sup> Lebesque, M. 2001 (1970). Comment peut-on être breton ? Essai sur la démocratie française. Editions du Seuil, coll. « L'Histoire immédiate », 256 p.

qui s’y dit derrière les « ... ». On y parle d’être différent. On y parle d’une double appartenance, à vivre en conscience : à la Bretagne et à la France. Je voudrais y rajouter aujourd’hui, à l’Europe et au monde, au plurivers quoi ! C’est en cela que je disais que je souhaitais atterrir partout. Ca ne veut pas dire partout, ça veut dire à la fois. Voilà, la multiplicité de nos identités, décrite par K. Appiah, n’est pas seulement liée à la nationalité, la race, la religion, la classe sociale ou la culture<sup>153</sup>, elle est aussi intimement liée au sentiment d’appartenance à un lieu, à un territoire et ce sentiment peut lui-même être multiple : je me sens et ressens à la fois breton, français, européen et terrien, appartenant à - et tentant d’œuvrer pour - ce monde commun, à différentes échelles.

Derrière ces questions d’attachement et d’identité, je parle donc simplement de ce sentiment d’appartenance qui pourrait servir de base à la participation, par exemple à la vie démocratique, à travers l’idée bien sûr de citoyenneté. Cette notion d’identité étant tellement sensible, peut-être devrais-je plutôt évoquer l’idée d’appartenance à une communauté politique. Forcément diverse, oeuvrant nous allons le voir, sur un « territoire de vie ». Diverse parce que composée d’une foule d’individus divers et qui sont eux-mêmes multiples. Certains, la plupart, sont là depuis longtemps, ils sont attachés à ce territoire, à sa culture ; d’autres ne sont là que depuis peu, d’autres vont arriver encore, d’ailleurs, de partout. Ils vont s’en enrichir, l’enrichir, contribuer non à sa disparition mais à son ouverture. J’ai essayé de l’illustrer simplement à travers la musique bretonne mais j’aurais pu prendre moult exemples dans tous les domaines, depuis la recherche jusqu’au politique où la Bretagne est un véritable champ d’expérimentation, très riche et varié<sup>154</sup>. D’ailleurs, quand je disais que d’autres allaient arriver de partout ; pardon, quand je disais que d’autres allaient arriver d’ailleurs, c’est particulièrement vrai en Bretagne dont le climat est souvent dénigré mais qui pourrait s’avérer bien clément d’ici le milieu du siècle, quand les canicules seront venues, là-bas, plus au Sud... Je parle de tous les Suds. Il me semble crucial que les solidarités que cette région entend développer de manière participative à travers l’expérience en cours de la Breizh COP<sup>155</sup>, qui inclue la cohésion territoriale entre la terre et la mer, le milieu urbain et le milieu rural, anticipe dès aujourd’hui cette question cruciale de la migration qui ne manquera pas de s’amplifier dans les décennies à venir (chapitre 6).

---

<sup>153</sup> Appiah, K.A. 2018. The lies that bind. Rethinking identity. Profile Books, Ltd, 272 p.

<sup>154</sup> Pasquier, R., 2012. Le pouvoir régional. Mobilisations, décentralisation et gouvernance en France. Paris, Presses de Sciences Po, 270 p.

<sup>155</sup> Exemple d’initiative participative pour définir un projet de territoire, porté par la Région, incluant la société civile, le monde économique et et s’appuyant sur un conseil scientifique interdisciplinaire. Voir : <https://www.breizhcop.bzh>. Et pour ne point faire preuve de trop de chauvinisme, voir aussi l’initiative AcclimaTerra en Nouvelle-Aquitaine : <http://www.acclimaterra.fr/>

Aller dans ce sens de l'attachement *et* de l'ouverture, c'est donc lutter de toutes nos forces à la fois contre l'uniformisation du comme-un et contre ces fermetures ismiques, liées à cette folie de la pureté et au refus du mélange. Souvenons-nous de ce qui ne manque pas de survenir dès lors que la peur du mélange ressurgit : l'antisémitisme, en tant que le juif, nous l'avons vu, « menacerait l'intégrité nationale ou familiale en créant de l'hybride et du mélange »<sup>156</sup>. C'est par ailleurs complètement fou, comme cette idée de pureté semble tenace alors qu'elle est une vraie illusion au regard de l'histoire humaine faite de tant de migrations, de mélanges, de croisements. J'ai beaucoup parlé des risques gigantesques liés à l'actuelle montée des populismes, dont beaucoup s'appuient à nouveau sur cette identité biologique et sur les risques que l'immigration ferait encourir aux populations indigènes, pour faire passer leurs idées, arriver au pouvoir et petit à petit, faire disparaître tant de libertés. Y. Mounk démontre pourtant, chiffres à l'appui, que ce n'est pas forcément dans des villes (Etats-Unis) ou dans des pays (Europe de l'est) à fort taux d'immigration que les populistes font les meilleurs scores aux élections ou que le sentiment d'invasion par l'étranger est le plus élevé dans la population : c'est pour beaucoup lié d'un côté à la question du premier contact – la peur de l'autre donc, que l'on ne connaît pas encore – et d'un autre côté, à la crainte d'un futur fantasmé – le risque de disparition d'une population homogène, qui sortirait de l'histoire – davantage qu'à une frustration fondée sur du vécu<sup>157</sup>. L'auteur évoque même la montée d'une *mélancolie existentielle* liée à ces peurs.

Du plurivers au transvers ? Anticiper. Reconnaître la pluralité des approches. Intégrer la non-dualité. Reconnaître la diversité. S'appuyer sur la différence... Ces prémices d'une reconnaissance de dettes viennent s'ajouter aux idées de complexité, d'incomplétude et de tout ce que nous avons entrevu dans la partie III dédiée au Penser (le) local, comme conséquences en matière de recherche et d'éducation (chapitre 8), de temps et de gouvernement (chapitre 9). Il nous reste à voir comment cette idée de multiplicité pourrait nous permettre, à travers la notion de dette ontologique, de penser l'atterrissage en chacun de ces différents mondes du plurivers. Puis à explorer, grâce à la combinaison de cette dette ontologique avec la dette climatique devenue clim-éthique, comment nous pourrions imaginer amerrir ; relier le local au global, passer du plurivers à ce que j'appellerais bien le transvers, en favorisant cette fameuse reliance qui nous manque tant pour retrouver l'accroît-sens. Le transvers, en quelque sorte, c'est le plurivers augmenté d'une inter-relation entre ces mondes qui composent le monde, *et* qui

---

<sup>156</sup> Horvilleur, D. 2019. Réflexions sur la question antisémite. Grasset, 155 p.

<sup>157</sup> Mounk, Y. 2018. Le peuple contre la démocratie. Editions de l'Observatoire, Paris, 514 p.

tienne compte du côté obscur lié à la question du pouvoir. Je vais simplement lancer quelques pistes en vue de l'amerrissage qui s'avèrera davantage, je l'espère, un décollage pour ce transvers... d'autres écritures, d'autres débats.

## **De l'atterrissage à l'amerrissage**

### *A la recherche du sens perdu*

Depuis le début de ces pages, nous sommes en quête de sens et d'accroît-sens. De vie bonne et de monde commun. C'est là que se cache l'universel pour moi, dans cette quête de sens à notre existence, en tant qu'espèce comme en tant qu'individu. Elle est particulièrement cruciale en ces temps trop océaniques – pas assez océaniques, nous le verrons - où la survie de notre espèce implique de nous engager sur la voie d'une nouvelle grande transformation, socio-écologique. Me fenêtre d'opportunité pour nous y engager est climatique, ma porte d'entrée est celle de la dette. J'ai décrit tout le sens, en début de synthèse, qu'il y avait à relier la dette climatique - à l'échelle du global - avec notre dette ontologique - à l'échelle du local et de l'intime - pour en faire cette dette clim-éthique : la reliance. Que dis-je ! Les relies, entre global et local mais aussi, entre le passé, le présent et le futur, entre le penser et l'agir, entre le sens et l'urgence. Nous y sommes à présent. L'universel est dans ces relies. Nous en avons déjà un peu parlé avec M. Agier au chapitre 6 à propos de la migration et des nécessaires solidarités à mettre en place : « L'universel n'est pas dans le sacré... il est dans les lois relationnelles qui permettent de vaincre l'épreuve réciproque de l'hospitalité »<sup>158</sup>. Le pas de côté. Le lien, toujours le lien. La dette jamais bien loin. J'ai évoqué ce relationnel avec B. Latour, T. Ingold, nous y reviendrons bientôt avec A. Escobar. Pour déborder le cadre de la migration, je pourrais remplacer le mot d'hospitalité par - ou l'étendre à - celui de fraternité. C'est peut-être ce qui nous manque le plus aujourd'hui, cette fraternité avec l'autre, humain et non humain probablement. L'écoute, le dialogue... Le pas de côté, l'attention, la réponse.

Or, nous manque encore un véritable projet collectif pour faire vivre le relationnel et cette fraternité qui doit l'accompagner, du local au global ou plus exactement, à l'interface entre ces échelles, seule à-même de nous permettre d'affronter simultanément les défis du changement climatique et du creusement des inégalités, de tout ce qui fait qu'il semble que nous n'appartenions plus tous à une commune humanité<sup>159</sup>. Il en va des droits humains, partout sur

---

<sup>158</sup> Agier, M. 2018. *L'étranger qui vient*. Repenser l'hospitalité. Editions du Seuil, 145 p.

<sup>159</sup> Rosanvallon, P. 2011. *La société des égaux*. Editions du Seuil, collection « Les livres du nouveau monde ». 421 p.

la planète ; de la liberté et de la paix. L'idée de justice climatique, induite par la question de la dette en lien étroit avec les droits humains (chapitre 5), implique de repenser en profondeur notre système, qu'il s'agisse des rapports Nord-Sud (chapitre 6), de notre propre mode de développement (chapitres 7-9) et des liens entre les deux, que nous abordons dans cette dernière partie. Le projet collectif dont nous avons besoin aujourd'hui, pour donner un sens à la vie de chacun, une utilité à tous dans cette perspective de bâtir un monde réellement commun, implique de sortir du capitalisme, je n'y reviens pas. C'est ce projet collectif, alliant les causes environnementales sociales et anthropologiques, qu'il nous faut mettre en branle pour lutter contre toutes les dérives actuelles qui nous entraînent sur le sentier de la division. Certes, nous sommes tous différents mais nous devons nous appuyer sur ces différences plutôt que les gommer. Nous devons nous additionner pour multiplier nos chances, même si cela ressemble par trop à un discours publicitaire... Nous avons vu que c'est dans l'altérité que nous pouvons nous redécrire nous-même<sup>160</sup>. Ce projet collectif doit nous fournir cette « protension intergénérationnelle positive » chère à B. Stiegler<sup>161</sup> permettant de stimuler au même titre que les belles idées de liberté et d'égalité, celle de la fraternité. Fraternité pour atterrir en local et amerrir au global sur l'océan de l'intelligence collective.

#### *Atterrissage : territoire et foule sentimentale*

L'importance du territoire comme projet de vie. Il nous faut donc rechercher ce qui nous rassemble, ce qui nous relie. Utiliser le délai qui nous est encore imparti, pour stimuler l'accroît-sens et rouvrir le futur. Le rendre désirable. Il nous faut donc quelque chose qui nous attire ; un attracteur quoi, un « terrestre » qui remplacerait ce local-moins, symbole du repli sur soi chez B. Latour<sup>162</sup>. A la question « Que faire ? », J.-L. Nancy répondait « Penser clair »<sup>163</sup> et nous avons commencé par cela avec H. Arendt<sup>164</sup> puis en en faisant l'objet principal de notre troisième partie, appliquée à ce local. Bruno Latour, lui, répond « D'abord décrire ». Faisant référence aux cahiers de doléances demandés par Louis XVI juste avant la révolution, en pleine situation de crise, B. Latour suggère qu'un tel exercice est aujourd'hui requis pour que toute politique, tout programme, puisse être considéré comme réellement honnête. Nous y sommes

---

<sup>160</sup> Maniglier, P. 2012. Un tournant métaphysique ? Revue « Critique », N°786 dédié à : B. Latour ou la pluralité des mondes. Article consacré à l'ouvrage « Enquête sur les modes d'existence – une anthropologie des modernes », pp. 916-932.

<sup>161</sup> Stiegler, Bernard. 2016. Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou ? Edition Les Liens qui Libèrent, Babel N°1521, 467 p.

<sup>162</sup> Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

<sup>163</sup> Nancy, J.-L. 2016. Que faire ? Editions Galilée, Paris, 122 p.

<sup>164</sup> « Penser ce que nous faisons » avec : Arendt, H. 1983 (1961). Condition de l'homme moderne. Calmann-Lévy / Pocket N°24, 404 p

d'ailleurs revenus début 2019 au moment du Grand Débat ! Il y a deux siècles, à travers une géo-graphie critique, en quelques mois, « ...un peuple que l'on disait sans capacité a été capable de se représenter les conflits de territoire qu'il appelait à réformer... C'est faute de *territoire* que le peuple, comme on dit, finit par manquer »<sup>165</sup>. On retrouve ici l'idée d'enquête qui peut et doit être menée par tout le monde, enquête nommée adaptation par J. Dewey<sup>166</sup>, comme première étape vers la transformation (Chapitre 8). Le roi ne se doutait peut-être pas que c'est la prise de la Bastille qui en découlerait peu après. Je l'ai dit, il nous faut accepter de ne pas savoir toujours où l'on va, juste espérer et tout mettre en œuvre pour que ça se passe démocratiquement et pacifiquement.

Si nous cherchons les voies, multiples, d'une révolution douce pour qualifier autrement la sortie du capitalisme et cette grande transformation socio-écologique qui nous anime depuis le début de ces pages, alors il nous faut considérer comme nécessaire cette étape de description, tout en allant au-delà de la seule adaptation pour penser la transformation du territoire. Ce qui implique, au-delà de la seule description de ce territoire, de décrire également ... la liste de nos envies. De nos valeurs communes, de nos désirs. De nos différences aussi, des façons dont nous souhaitons en parler, dont nous souhaitons décider de nos trajectoires collectives, de nos modes d'existence. Nous retrouvons ici l'entreprise de B. Latour d'élargir ce travail d'enquête à ces questions<sup>167</sup>. Car c'est bien ce territoire qui peut nous rassembler par-delà nos différences. Et c'est bien l'idée de transformation de ce territoire, en tant qu'intra-monde à détacher des diktats du global - mais nous le verrons, en lien étroit avec lui car *in fine* et pour l'heure, le territoire ultime, c'est bien la surface de la planète toute entière - qui peut nous permettre de nous détourner des solutions simplistes actuellement en marche pour rechercher tous ensemble des solutions en vue de ce monde commun et de cette vie bonne. En s'appuyant sur nos différences, nos richesses mais aussi nos incompétences – je dirais plutôt incomplètes - individuelles.

D'ailleurs, A. Escobar parle ainsi du territoire, toujours en s'appuyant sur les travaux de groupes d'Amérique du Sud qui le conçoivent comme un espace de vie à partir d'une politique de la différence<sup>168</sup>. Ce qui me paraît essentiel dans la conception très forte de la notion de territoire développée par ces communautés – dont nous avons beaucoup à apprendre il me semble, ici au Nord – c'est qu'elle s'appuie sur des principes qui vont bien au-delà du seul sol ;

---

<sup>165</sup> Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p., p 123.

<sup>166</sup> Dewey, J. 2018 (1916,1968). Démocratie et éducation suivi de Expérience et éducation. Armand Colin, 516 p

<sup>167</sup> Latour, B. 2012 (1984). Enquête sur les modes d'existence. Une anthropologie des modernes. La Découverte, 512 p.

<sup>168</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

ce sol dont nous avons vanté tous les mérites au chapitre 6, mais ce sol qui se dérobe et cette dérobade, nous l'avons vu, qui pose problème<sup>169</sup> en même temps qu'elle nous oblige à redoubler d'attention avec toutes les conséquences jubilatoires qui en découlent en termes de recherche douce et d'éducation faible<sup>170</sup>. Nous nous ferons bientôt « Fun-en-bulles ». Je vous laisse découvrir en détail ces principes chez A. Escobar<sup>171</sup> mais il me paraît important de les mentionner ici pour la raison qui suivra : « l'affirmation et la réaffirmation de l'être (le droit d'être, quel que l'on soit), le droit à un espace pour être (droit au territoire), le droit à l'exercice de l'être (autonomie, organisation et participation), le droit à notre propre vision du futur, et la question de l'identité ». Le territoire devient ainsi le support d'un véritable projet de vie, le fameux *Buen Vivir* fondé sur la soutenabilité des habitats (pour l'humain et le plus qu'humain), l'autosuffisance et le bien-être, l'organisation et la solidarité, la connaissance et la multi-activité. Ainsi, « le territoire n'est plus une entité inerte « réellement existante », et ce, indépendamment des relations qui la constituent... Il est à la fois matériel et symbolique, épistémique et biophysique. Il est avant tout un processus d'appropriation socioculturelle de la nature et des écosystèmes » et A. Escobar de parler de mondes-de-vie durables et d'ontologies relationnelles.

Il me paraît assez fascinant de voir combien cette vision forte de la notion de territoire et cette idée d'ontologie relationnelle, qui proviennent de la rencontre entre de nombreux acteurs tellement différents en Amérique du Sud (les communautés, l'état, le monde universitaire et intellectuel, les ONG...) résonnent avec les réflexions philosophiques et métaphysiques de penseurs occidentaux de la relation, j'ai évoqué T. Ingold et B. Latour mais avant eux, M. Heidegger ou G. Deleuze qui ont pensé la question de l'être ou celle de la multiplicité, de la diversité. Chez Deleuze, le terme de *physis* renvoie non pas à la nature mais à la différence. Chez Heidegger, il ne renvoie pas à la nature matérielle (la mer, les montagnes, les oiseaux...) mais à la nature comme naissance ; du coup, la terre est « ce qui héberge les étants, non comme sol mais comme venue au monde »<sup>172</sup>. Nous voilà bien proches de l'idée de Pachamama, la terre-mère, la terre nourricière, celle qui nourrit le corps mais l'esprit également, de « l'être-à-la-terre ».

---

<sup>169</sup> Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

<sup>170</sup> Ingold, T. 2018. L'anthropologie comme éducation. Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

<sup>171</sup> Escobar, A. 2018. Ibid, pp 102-104.

<sup>172</sup> Vuillot, A. 2001. Heidegger et la terre. L'assise et le séjour. L'Harmattan, Paris, 204 p. Cité dans : De Miranda, L. 2009. Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo Editions, 120 p., p 75.

L'importance du désir : où atterrir ? Dans la foule sentimentale ! Quel intérêt y a-t-il me direz-vous, à revenir ainsi au penser, à la philosophie, à ce stade où l'on aimerait se faire davantage concret ? D'abord, pour montrer la troublante concordance de concepts qui peuvent provenir de la théorie la plus métaphysique, développée dans la pensée occidentale, comme de la pratique la plus ancrée, en l'occurrence dans les territoires de l'Amérique du Sud. Ensuite pour rappeler notre petite démonstration liant l'éducation à la métaphysique, comme point de passage obligé dans notre perspective transformatrice (chapitre 8). Enfin, parce que cette transformation implique une sortie du capitalisme (chapitres 7-9, synthèse) or justement, par définition, le capitalisme s'oppose à cette vision relationnelle entre les êtres comme entre les êtres et le monde qui les entoure, qui les contient, qui leur donne (re)naissance lorsqu'ils en prennent conscience. Il me faut donc en dire un mot, concrètement, parce qu'il s'agit de désir et de dette, de notre deuxième retournement donc, qui est de faire de cette idée de dette, une condition de notre liberté plutôt qu'une servitude.

Comme l'exprime L. de Miranda, « Le capitalisme, comme son nom l'indique, pose comme réalité première le nombre, c'est-à-dire non la somme comme union mais comme séparation d'unités opératoires et interchangeableables »<sup>173</sup>. Bonjour à Edgar Morin, C. Fleury ou Roland Gori au passage, je n'y reviens pas. Et de poursuivre : « Il favorise l'homogénéité, dénombrable, comptabilisable et dénaturé, étouffe, les liens qui tissent les êtres ». Et je resalue au passage Alain Supiot, Geneviève Azam ou Abdenour Bidar, je n'y reviens pas non plus. Pour cet auteur, le capitalisme a détourné les voies du désir, de l'être vers l'avoir. Sortir du capitalisme et plus encore, donner ENVIE de sortir du capitalisme qui est peut-être l'objet principal de ces pages, implique donc de changer d'auxiliaire, de revenir à l'être. Il nous faut tout d'abord reconn-ître qu'on s'est fait avoir dans l'avoir. Vous connaissez la chanson, l'avoir dans nos armoires... Je reviendrai dans un instant sur la foule sentimentale. Nous avons parlé de Lacan, du désir vain, de la jouissance jamais satisfaite (chapitre 3). Du fait que le capitalisme s'appuie sur nos peurs, nos manques, en nous faisant croire que l'on pourrait les combler dans toute sorte d'addictions, y compris la « simple » consommation. Cette consommation est en réalité une « consommation de soi », presque une « consommation »<sup>173</sup>. Reprenons quelques formulations intéressantes en lien avec ce que l'auteur appelle le paradoxe de l'achat, vu du point de vue Lacanien pour le moment : « On n'achète pas un objet mais ce que l'on tente de racheter, c'est sa liberté, médusée, ravie, par le discours de la marchandise. Mais au final, on ne parvient à racheter que sa capacité de désirer à nouveau » et l'on comprend que ce processus

---

<sup>173</sup> De Miranda, L. 2009. Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo, 120 p.

semble sans fin, ce qui permet au capitalisme de continuer de s'étendre bien au-delà de nos seuls véritables besoins, qu'il transforme en (fausses) envies. Au final, c'est l'objet qui finit par consommer le sujet, conduisant à l'inévitable perte de sens qui s'en suit. L'angoisse. « A chaque « achat-plaisir », je récupère mon plus-de-jouir (et mon angoisse avec). On comprend mieux maintenant ce qu'est ce plus-de-jouir : c'est l'angoisse liée au fait que je ne rémunère pas le temps que mon âme passe sur terre avec l'amour, la joie, la générosité, la créativité politique et la gratuité qu'elle mériterait ». Ca vous rappelle quelque chose ? Heidegger et l'être-en-dette, la vie inauthentique que nous menons, dans ce temps inauthentique qui est celui du système en place. Il semble si difficile d'en sortir, et L. de Miranda évoque d'ailleurs une espèce de « fatalisme du leurre »<sup>174</sup>. Cette idée de leurre est essentielle pour nous qui cherchons un moyen de nous acquitter de nos dettes pour recouvrer notre liberté : quand j'exprime que nous nous sommes fait avoir par l'avoir, c'est pour affirmer que nous nous trompons de créateurs lorsque nous pensons rembourser notre dette : la marchandise est un trompe l'œil, elle nous détourne de nos vrais créateurs qui sont, nous l'avons vu, la pensée, l'autre, le monde. Mais associée au leurre dans l'expression à l'instant évoquée, il y a aussi l'idée de fatalisme et de fait, nous avons tant de mal à en sortir, puisqu'il ne semble pas y avoir d'alternative... Mais vous l'avez compris à présent, ce n'est pas vrai ! A. Souchon l'a bien compris, qui oppose à l'avoir dans nos armoires, l'idée de foule sentimentale.

C'est là que les notions de projet collectif et de territoire, dans son sens le plus fort tel que proposé par A. Escobar prend tout son sens : nous ne sommes pas seuls ! Nous l'avons déjà senti avec R. Gori et H. Arendt, évoquant la nécessité de la présence d'autrui pour construire ce monde commun, comme élément clé entre liberté et politique<sup>175</sup>. Pour L. de Miranda, qui s'appuie quelque part sur un Lacan au-delà de Lacan – qui sur la fin de sa vie ira jusqu'à dire que l'inconscient, c'est le social, voire le politique – mais aussi ensuite, sur Heidegger et Marx, « c'est bien dans le lien incompressible entre humains que réside une sortie du fatalisme ». Il s'agit même de « repenser l'utopie collective comme désir, non pas seulement d'avenir mais d'un présent autre »<sup>176</sup>. Et de plus en plus intéressant pour faire du lien entre toutes ces influences, L de Miranda évoque lui aussi, l'existence d'*un lieu* qui serait tout pour l'humain et que le capitalisme cherche à éradiquer en stimulant l'individualisme forcené de nos sociétés

---

<sup>174</sup> De Miranda, L. 2009. Ibid, p 68.

<sup>175</sup> Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p.

<sup>176</sup> De Miranda, L. 2009. Peut-on jouir du capitalisme ? Lacan avec Heidegger et Marx. Max Milo Editions, 120 p., p 70.

occidentales : ce lieu, c'est « la communauté sensuelle et potentiellement créatrice d'existences multiples »<sup>177</sup>.

Voici une autre réponse à B. Latour qui cherche où atterrir, au-delà et sûrement moins terre-à-terre que le territoire : dans la foule sentimentale ! Le lien (dé)coule tout seul dès lors, avec la notion forte de territoire chez Escobar, comme projet de vie collectif ; avec l'idée d'être-à-la-terre chez Heidegger, comme (re)naissance. Pour L. de Miranda, le manque dont parle Lacan n'est en réalité que le manque individuel de la relation communautaire et amoureuse. Le langage n'est plus un souci au sens où il nous empêcherait d'exprimer vraiment les choses comme chez Lacan, mais parce qu'il véhicule le seul esprit de transaction et non plus le don relationnel. Ce n'est plus que le langage nous embête, c'est qu'il nous endette en privilégiant l'avoir sur l'être ! Du coup, c'est l'inconscient qui prend seul en charge la relation et bien au-delà du seul fantasme sexuel qui symbolise le relationnel, comme le dit G. Deleuze, se cache un inconscient encore plus primordial, « l'inconscient de notre être en réseau, en rhizome »<sup>178</sup>.

Il nous a donc fallu reconn-ître qu'on s'est fait avoir par l'avoir. Il nous faut maintenant « simplement » re-co-naître. Naître à soi, naître au réseau, naître à la terre. Naître en dette quoi, naître en triple dette, et passer sa vie à s'en à-quitter pour mieux restaurer le triple lien décrit par A. Bidar<sup>179</sup> : à soi, à l'autre, au monde. Voilà le programme pour recouvrer notre liberté, la redistribuer aussi, en même temps que le temps, le pouvoir... C'est un programme que j'ai volontiers qualifié de jubilatoire et j'espère que l'on commence à mieux sentir ce joyeux potentiel qui se cache derrière tous ces retournements et notamment, celui que l'on se fait de l'idée de dette. Car cette re-co-naissance de dette est en réalité, une quête du désir, de l'autre et de liberté. Nous comprenons que l'acquiescement de notre dette ontologique, véritable combinaison de nos dettes mutuelle et primordiale, comme envers la pensée, qui nous a occupé toute la partie III, passe par cette quête de l'autre, d'un autre différent mais qui ne nous fait plus peur. Quête de fraternité donc. D'amour aussi. Il me plaît d'ailleurs de re(ré)citer A. Escobar avant d'en venir à l'inter-mondes : « Nous n'avons qu'un monde, celui que nous créons avec l'autre, et seul l'amour nous permet de créer un monde en commun avec lui »<sup>180</sup>. Ce monde, bien sûr, c'est le plurivers. Un monde qui contient plusieurs mondes dont il nous va nous falloir

---

<sup>177</sup> De Miranda, L. 2009. Ibid, p 69.

<sup>178</sup> De Miranda, L. 2009. Ibid, p 92, avec G. Deleuze.

<sup>179</sup> Bidar, A. 2016. Les tisserands. Réparer ensemble le tissu déchiré du monde. Les Liens qui Libèrent, 188 p.

<sup>180</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p., p 135.

imaginer *comment* ils pourraient interagir dans un esprit de collaboration plutôt que de compétition. Pour en faire un transvers. Auparavant...

Retours sur terre (1) : l'amour, toujours. Je vous entends déjà : peace and love... Si l'on poursuit notre raisonnement, il faudrait d'ailleurs plutôt lire « love for peace » mais ça fait presque aussi benêt pour parler comme H. Kempf. Nous l'avons vu avec M. Foessel, il faudrait pratiquement s'excuser de parler d'amour dans ce type d'essai<sup>181</sup>. Ce n'est pas le cas pourtant et il me plait ici de convoquer à nouveau M. Serres, lequel à la première loi qui stipule d'aimer son prochain, y ajoute pour soutenir son idée de contrat naturel, une deuxième loi qui engage à aimer le monde. Pour lui, « impossible de séparer ces deux lois sous peine de haine » et quelques lignes plus loin : « Il n'y a de réel que l'amour et de loi que de lui »<sup>182</sup>. Je retrouve ici une tension supplémentaire, entre objectivité et subjectivité, qui se rapproche de celle rencontrée au moment de discuter de la neutralité de la science (chapitres 8 et 9) ou d'épaissir la justice dans le libéralisme politique (chapitre 5) : il s'agit de tenir compte du sensible, de l'émotionnel, mais sans que celui-ci ne dérive vers le remplacement de valeurs ou d'exigences nécessaires à la vie collective par des valeurs qui peuvent en apparence vouloir tendre vers le bien mais qui, parce qu'elles dépendent par trop de considérations individuelles, rendraient impossibles toute idée de justice, d'équité. Nous l'avons vu avec cette tension propre à l'idée de justice transitionnelle (chapitre 5) « qui semble condamnée à choisir entre une perspective essentialiste, de teneur antimoderne et une approche procédurale perçue comme insensible, froide, et potentiellement totalitaire »<sup>183</sup>.

Nous revoici au cœur de la complexité et de la non-dualité et il nous faut en reparler sans cesse parce qu'il me semble que c'est dans cette incapacité que nous avons à gérer cette complexité, avec des curseurs qui oscillent sans cesse d'un extrême à l'autre, que nous ne parvenons pas à nous entendre. Alors bien sûr, cela semble rallonger mon écriture et je suis moi-même en permanence pris dans cette tension : tandis que je souhaite aller vers du concret, vers cette dernière section qui va adresser la question du « *tout ça, c'est bien joli, mais comment on fait ?* », il y a cette petite voix, presque subtile, qui me freine. Cela peut sembler par trop « philosophique » mais il me semble que c'est tout l'inverse : pour penser clair ce que nous faisons, il nous faut nous appuyer sur la philosophie qui, comme le dit K. Andrieu, « ne peut

---

<sup>181</sup> Foessel, M. 2008. La privation de l'intime. Editions du Seuil, 158 p.

<sup>182</sup> Serres, M. 2018 (1990). Le contrat naturel. Editions Le Pommier, Paris, 233 p. Nouvelle édition de l'ouvrage paru en 1990 aux éditions François Bourin. pp 107-108.

<sup>183</sup> Andrieu, K. 2012. La justice transitionnelle. Editions Gallimard, Folios essais N°571, 661 p., p 598.

décidément pas rester ancrée dans la neutralité et dans l'abstraction »<sup>184</sup>. Elle doit entrer dans le monde comme le monde doit entrer dans la philosophie, ce qui demeurerait encore trop rare voici trente ans comme le soulignait M. Serres: « Pour combien peu de philosophies, le collectif vit-il dans le monde global ? »<sup>185</sup>. C'est encore le cas aujourd'hui, même si l'anthropocène nous y pousse de plus en plus<sup>186</sup>. Le monde entre peu à peu en philosophie comme il revient dans de nombreuses disciplines des sciences humaines et sociales, à travers notamment l'essor des humanités environnementales ou écologiques<sup>187</sup>. Il entre en politique<sup>188</sup> et j'y reviendrai très vite parce que nous aurons grand besoin de lui : dans le droit également, depuis ce contrat naturel proposé par M. Serres jusqu'à l'idée d'écocide proposée par P. Higgins<sup>189</sup> et popularisée en France par V. Cabanes<sup>190</sup>.

Je parlais d'amour un peu plus haut. Il peut se faire philosophe lui-aussi<sup>191</sup>. Il semble essentiel à A. Escobar pour créer ce monde commun avec l'autre, avec toutes les notions que l'on imagine attachées à cette idée d'amour et je ne vais pas me lancer dans de nombreuses pages pour en décrire les différentes définitions et visions ; je souhaite juste illustrer à nouveau cette idée de non-dualité, c'est trop important. On dit que seul l'amour a le pouvoir de pardonner et H. Arendt a décrit toute l'importance du pardon, si l'on doit accepter l'imprévisibilité et l'irréversibilité qui sont le prix à payer de notre liberté, si l'on veut pouvoir avancer ensemble dans l'action<sup>192</sup>. Mais l'amour, dans sa phase passionnelle, détruit l'entre deux qu'il nous faut pourtant maintenir si l'on veut construire un monde commun sur la base de l'altérité (1+1 = 3). De sorte qu'H. Arendt en vient jusqu'à dire que l'amour est « non seulement apolitique mais même antipolitique – la plus puissante, peut-être, des forces antipolitiques »<sup>193</sup> - lui préférant l'idée de *respect* pour traiter de l'irréversibilité de nos actes et du pardon non plus dans la sphère personnelle mais dans le « vaste domaine des affaires humaines ». Bien sûr, l'amour dont parle A. Escobar ressemble davantage à celui prôné par V. Hugo, non au sens de la passion pour une

---

<sup>184</sup> Andrieu, K. 2012. La justice transitionnelle. Editions Gallimard, Folios essais N°571, 661 p., p 51.

<sup>185</sup> Serres, M. 2018 (1990). Le contrat naturel. Editions Le Pommier, Paris, 233 p. Nouvelle édition de l'ouvrage paru en 1990 aux éditions François Bourin. p 100.

<sup>186</sup> Federeau, A. 2017. Pour une philosophie de l'Anthropocène. Presses Universitaires de France, Paris, 430 p.

<sup>187</sup> Bird Rose, D. 2019. Vers des humanités écologiques. Wild Project, 78 p.

<sup>188</sup> Latour, B. 1999, 2004. Politiques de la nature. Comment faire entrer les sciences en démocratie. Editions La découverte/Poche N°166, Paris, 306 p.

<sup>189</sup> Higgins, P. 2015. Eradicating ecocide. Laws and governance to prevent the destruction of our planet. Shephard-Walwyn (Publishers) Ltd, 224 p.

<sup>190</sup> Cabanes, V. 2016. Un nouveau droit pour la terre. Pour en finir avec l'écocide. Editions du Seuil, Collection « Anthropocène », Paris, 364 p.

<sup>191</sup> Misrahi, R. 2014. La joie d'amour. Autrement, 256 p.

<sup>192</sup> Arendt, H. 1983 (1961). Condition de l'homme moderne. Calmann-Lévy / Pocket N°24, 404 p.

<sup>193</sup> Arendt, H. 1983 (1961), Ibid, p 309.

femme comme le rappelle C. Fleury mais au sens de l'*agapè*, de ce qui fait le ferment de la communauté des hommes<sup>194</sup>. Je me permets de rappeler ici, cette phrase de V. Hugo avec laquelle nous avons ouvert cette dernière partie, parce qu'il le dit trop bien : « Il faut s'aimer, s'aimer, s'aimer ! Les heureux doivent avoir pour malheur, les malheureux ; l'égoïsme social est un commencement de sépulcre. Voulons-nous vivre, mêlons nos cœurs, et soyons l'immense genre humain. Marchons en avant, remorquons en arrière. Aidons, protégeons, secourons, avouons la faute publique et réparons-la. C'est du droit de tous les faibles que se compose le devoir de tous les forts »<sup>195</sup>. Avouons la faute publique et réparons-la... Nous y sommes n'est-ce pas, et l'amour en fait partie : l'amour est dans le prêt ! Petit rappel du prêt-en-bulles que nous allons pouvoir commencer à éclater maintenant que notre dette se fait clim-éthique et que l'on se rapproche de l'amerrissage.

Retour sur terre (2) : le plus qu'humain. Après la tension amoureuse, l'attention à l'autre mais qui se fait plus qu'humain cette fois et je ne parle pas d'hybridation avec la machine. L'idée d'atterrir dans la foule sentimentale n'est pas de nier l'importance de la nature, telle qu'on a pu en parler dans le chapitre 2 en évoquant la possibilité de sa fin, en parlant de ce grand partage entre nature et culture, cette nature dont il a fallu s'arracher. De fait, c'est en quittant la terre que nous avons réalisé que nous étions entrés dans l'anthropocène. Mais comme le dit joliment D. Abram, « Tôt ou tard, la civilisation technique devra accepter l'appel de la gravitation et se réinstaller sur terre... si nous ne retrouvons pas bientôt notre environnement sensuel, si nous ne nous réapproprions pas notre solidarité avec les autres sensibilités qui habitent et qui constituent cet environnement, le coût de notre « commune humanité » pourrait être notre commune extinction »<sup>196</sup>. En recherchant un sol, nous avons simplement trouvé *aussi* une foule sentimentale, qui symbolise l'idée de projet collectif - sur les territoires nous allons y revenir - comme possible sortie du fatalisme capitalistique ambiant : Florian n'est plus seul et notre dette se faisant clim-éthique pourrait fournir cette « protension intergénérationnelle positive » - cette expression de B. Stiegler me fait sourire et que je conserve -, permettre de retrouver ce désir d'avenir et d'abandonner *animal laborans*. Mais ce désir collectif ne doit en rien nous faire oublier ce rappel de la gravitation.

---

<sup>194</sup> Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p., p 78.

<sup>195</sup> Hugo, V. 2002. Le droit et la loi et autres textes citoyens. 10-18, édité par J.-C. Zylberstein, 436 p. Cité par : C. Fleury, 2010. Ibid, p 77.

<sup>196</sup> Abram, D. 2013. Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens. Editions La Découverte, 348 p., pp 344-346.

Ce rappel, c'est étonnant, se fait notamment par l'intermédiaire des teneurs en CO<sub>2</sub> dans l'atmosphère. Je dis que c'est étonnant en repensant au mythe cité par H. Arendt lorsqu'elle évoque la question de l'amour comme d'une force antipolitique. Elle exprime le fait que ce qui ramène sur terre les amants que l'amour a détachés du monde, c'est l'enfant ; et ce mythe dont elle n'a pu retrouver l'origine exprime que l'air est le fruit de l'amour entre une gigantesque déesse, le ciel, et le Dieu terre. L'espace aérien du monde naît et s'insère entre la terre et le ciel. Et pour D. Abram, c'est bien l'oubli de l'air qui représente l'expression la plus profonde de notre détachement, de notre « oubli massif de l'appartenance intrinsèque des humains au monde plus qu'humain », de notre aliénation vis-à-vis du monde sensuel dont nous nous sommes par trop coupés<sup>197</sup>. Citons à nouveau M. Serres ici, qui convoque Ulysse et les sirènes pour nous rappeler que les choses du monde ont aussi un langage pour se rappeler à nous : « La voix des éléments passe par la gorge de ces femmes étranges qui chantent dans les détroits de la fascination »<sup>198</sup>. Il me semble donc que cet équilibre tant recherché peut se trouver en évoquant cette notion forte de territoire compris comme projet de vie avec A. Escobar ou celle de nature, de terre, comme naissance ou comme différence avec M. Heidegger et G. Deleuze. Il ne s'agit pas de revenir à cet anthropocentrisme volontiers admis (chapitre 1 et début de synthèse) mais de montrer la complémentarité entre ces différentes façons de « voir » le monde, « d'être » au monde, qui est contenue dans l'idée de « sentir-penser » d'ailleurs, qui fait le titre de l'essai d'A. Escobar.

C'est donc sur ces « territoires de différences »<sup>199</sup> que l'on peut imaginer déployer ce projet collectif. Développer une pratique politique ontologique en conjuguant les efforts des mouvements sociaux avec ceux de l'univers-cité. L'idée est bien d'y traiter à la fois des affaires (justes) humaines et des relations entre ces humains et leur environnement, puisqu'on ne saurait plus désormais les aborder l'un sans l'autre (chapitre 1). Mon entrée pour ce faire est de combiner la question du changement climatique avec celle des inégalités. Et à nouveau, l'équilibre... Il ne faut pas oublier la nature en atterrissant dans la foule sentimentale mais il ne faut pas oublier l'homme dans cette reconnection à la nature. Pour beaucoup, la résolution de nos problèmes anthropocéniques passe par cette reconnexion mais celle-ci, ou la simple prise en compte des limites de notre planète, se fait arrogante quand nous misons tout sur la

---

<sup>197</sup> Abram, D. 2013. Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens. Editions La Découverte, 348 p., p 330. Voir aussi le chapitre 2.

<sup>198</sup> Serres, M. 2018 (1990). Le contrat naturel. Editions Le Pommier, Paris, 233 p. Nouvelle édition de l'ouvrage paru en 1990 aux éditions François Bourin, p 93.

<sup>199</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

technologie ou que nous proposons de fausses solutions qui impactent profondément de nombreuses communautés (esquisse de synthèse). C'est le cas dans les pays du sud nous l'avons vu<sup>200</sup> et A. Escobar rappelle à juste titre que pour ces communautés d'Amérique du Sud qui étaient à l'avant-garde de la réappropriation sociale et épistémique de la nature, « il n'y a pas de conservation sans contrôle du territoire et que toute stratégie de conservation doit s'élaborer à partir des connaissances et des pratiques culturelles des communautés »<sup>201</sup> : biodiversité = territoire + culture.

C'est bien sûr le cas dans nos pays également : pas d'appropriation par la population d'une « politique de la nature » si elle ne s'accompagne pas d'une réelle prise en compte des dimensions sociales et en particulier des questions de justice et d'équité, ce qu'a reflété largement la mobilisation des gilets jaunes. Il est insupportable d'entendre le politique aujourd'hui, nous expliquer sans cesse qu'il faudrait mieux... expliquer. Il ne s'agit pas seulement d'expliquer, les gens ne sont pas bêtes. Il s'agit de transformer dans cette perspective de soutenabilité et celle-ci implique une dimension très forte de justice sociale pour que le projet soit vivable par et pour tous. Ce qui bloque le plus souvent, au-delà de toutes les difficultés à l'échelle individuelle dont nous avons abondamment parlé (chapitres 1 et 3), c'est cette impression que les inégalités continuent de se creuser à l'échelle collective : nous allons y revenir dans l'inter-mondes, mais chez nous déjà, au Nord, loin de considérer notre chance climatique et d'en profiter pour transformer le système avec comme objectif de réduire ces inégalités, les solutions qui sont proposées, non seulement sont largement insuffisantes pour réduire nos émissions de CO<sub>2</sub> mais en plus, creusent davantage encore ces inégalités. Pourtant, il n'y aura jamais de réparation sans réduction de ces inégalités<sup>202</sup>. Pas de paix durable sans justice sociale...<sup>203</sup> C'est tout l'objet de l'idée de dette climatique à l'échelle Nord-Sud (Partie II) mais c'est également - et ce le sera de plus en plus - le cas dans les pays occidentaux : les derniers travaux du GIEC ont bien montré que le changement climatique allait toucher de plein fouet les populations les plus défavorisées voire les plus démunies, *y compris dans les pays développés* (GIEC, 2014, chapitre 1). Je reparlerai forcément de justice sociale en lien avec la question des responsabilités et des capacités, chez nous, au Nord.

---

<sup>200</sup> Ragueneau, O. 2009c. La Pachamama est de retour : Cochabamba, octobre 2009, le premier tribunal international pour la justice climatique. Pachamama, Revue Internationale d'Écopolitique, 1 : 5.

<sup>201</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p., p 100.

<sup>202</sup> Escobar, A. 2018. Ibid, p 92.

<sup>203</sup> . Supiot, avec A. Fouillée : Supiot, A. 2019. La force d'une idée. Suivi de « L'idée de justice sociale », d'A. Fouillée. Les Liens qui Libèrent, 112 p.

Il va donc s'agir de combiner nos trois dettes, à l'échelle locale, autour d'une multitude de projets de territoire qui nous permette de transcender nos différences pour contrecarrer, un peu partout, la tendance lourde actuelle à l'individualisme et au sectarisme. Ces premiers retours sur terre nous montrent que nous ne saurons le faire en oubliant l'importance du plus qu'humain, le lien étroit, *in fine*, entre diversité et biodiversité. Le territoire est à la fois ce sol qui nous fait défaut, la terre, mais aussi le socle de ce projet commun, qui unit au-delà des différences d'identités de genre, de race, de nationalité, de culture ou de religion. S'appuyer sur nos différences plutôt qu'appuyer dessus. Se décrire ou se redécrire, dans l'altérité, plutôt que simplement décrire... Etonnant comme une révolution peut passer par la réintroduction d'une particule ! C'est pour(vu) qu'elle soit douce. Encore faut-il pour cela que chaque local soit en mesure de se déployer... Ce sera toute l'idée du prochain « retour sur terre » qui va suivre, après l'amerrissage ; moins romantique que celui lié à l'amour ou à la nécessaire reconnexion à la nature : il s'agira de rentrer dans le « dur », dans le côté obscur évoqué par D. Pestre qui nous ramène à la réalité des jeux de pouvoir que la co-construction ou la participation décrites dans le chapitre 8 ne sauraient masquer<sup>204</sup>. Parce que c'est encore l'amour du pouvoir qui l'emporte sur le pouvoir de l'amour...

#### *Amerissage : en pistes pour revenir au global*

Nous avons besoin d'un autre récit et ce que nous avons découvert au fil de ces pages, du moins me semble-t-il, c'est que nous pouvons, nous devons tous contribuer à le bâtir et à le mettre en oeuvre. Nous ne savons pas comment faire pour l'heure, force est de le constater. Nous tâtonnons et... nous abandonnons devant la difficulté de la tâche. Les risques sont gigantesques aujourd'hui, chacun le pressent, en termes de destruction de tous nos habitats, pour les humains et non-humains, comme en terme de destruction des espèces, la nôtre comprise. Ce que j'ai essayé d'entreprendre dans cet ouvrage, c'est d'abord de montrer que nous *devons* réagir, éthiquement parlant et l'idée de dette à différentes échelles est là pour nous le démontrer ; j'ai en quelque sorte, ajouté une composante de devoir à celles du vouloir et du pouvoir qui caractérisent la transformation telle que décrite par E.O. Wright, qui doit être à la fois désirable et viable, réalisable<sup>205</sup>. Il faut donc ensuite *donner envie* et c'est tout le côté jubilatoire des retournements auxquels nous avons procédé ensemble, à commencer par celui du devoir, qui contiennent une part inouïe, je le crois, de joie, d'enthousiasme, pour réactiver

---

<sup>204</sup> Pestre, D. 2013. A contre-science. Editions du Seuil, collection « La couleur des idées », 251 p.

<sup>205</sup> Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

cette fameuse protension positive intergénérationnelle qui nous fait tant défaut aujourd'hui<sup>206</sup>. Il faut également que nous *puissions* le faire, en collaborant et sans que cette envie ne soit empêchée. J'ai parlé des multiples freins au chapitre 3 et je vais y revenir en cette fin de synthèse pour explorer en quoi nos retournements et les pistes proposées peuvent nous aider à les surmonter.

C'est qu'il ne suffit pas de vouloir pour pouvoir. Quoique... Comme le dit C. Fleury qui en a pourtant bien conscience : justement, « il suffit. Et le territoire immense de la volonté s'ouvre, tel un abîme. Et l'enjeu est clair. Le courage, ce sera déjà vouloir. Décider de vouloir. Simplement cela »<sup>207</sup>. Et C. Fleury de s'appuyer sur V. Jankélévitch pour mieux nous ramener à l'amour : « Le vouloir, comme l'amour, commence par lui-même : initiative prévenante, il commence par lui-même et revient à lui-même ; il aboutît à son propre commencement »<sup>208</sup>. Ce sera tout l'objet de cette dernière section que d'esquisser quelques pistes pour donner la capacité d'agir, le pouvoir d'agir même, à l'interface entre ces échelles du local et du global et qui continueront par conséquent d'impliquer fondamentalement cette question de l'intime et du désir. C'est précisément à cette interface entre ces échelles que pourra intervenir l'idée de dette climatique devenue clim-éthique, en combinant pouvoir d'agir social et reliance.

Pour stimuler cet accroît-sens, je vais commencer par nous faire tous entrer en recherche. C'est un peu mon domaine alors je vais continuer de m'en servir pour illustrer cette nécessaire imbrication des différentes échelles, que l'idée retournée de dette peut nous aider à faciliter. Mais la recherche, même globale comme je vais le suggérer et l'expliciter, aussi participative, impliquante et mobilisatrice soit-elle, ne saurait faire l'impasse sur les nombreux autres domaines de la vie en société ; je veux parler en particulier du Politique, du juridique, de l'économique... Ces derniers domaines requièrent, aujourd'hui plus que jamais, le développement de solidarités internationales. Dans un monde interconnecté, encore fondé sur l'idée de croissance et de compétition, impossible d'imaginer parler de taxe carbone et de dette climatique, de revenu de base ou de salaire à vie, sans les penser à cette échelle globale. Mais justement... Impossible de les penser à cette échelle globale non plus, tant que ce monde interconnecté demeure fondé sur la croissance et la compétition. Il ne s'agit pourtant pas d'un cercle vicieux : j'ai montré que nous acquitter de notre dette ontologique impliquait de quitter ce système capitaliste pour stimuler l'accroît-sens et de fait, la collaboration. La fraternité. Je

---

<sup>206</sup> Stiegler, Bernard. 2016. Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou ? Edition Les Liens qui Libèrent, Babel N°1521, 467 p.

<sup>207</sup> Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p., p 36.

<sup>208</sup> Jankélévitch, V. 1986. *Le je-ne-sais-quoi* et *le presque-rien*. Tome 3. La volonté de vouloir. Seuil, 96 p.

ne ferai qu'en rappeler la nécessité et ouvrir quelques pistes d'amerrissage, sur la base de la combinaison de la dette climatique avec cette dette ontologique. Encore une fois, l'idée n'est absolument pas de négliger l'agir local : nous avons pensé ce local dans la partie III et j'ai tenté de montrer dans cette dernière partie, combien l'atterrissage était fondamental entre l'agir et le penser, sur ces territoires de vie. Simplement, c'est toute l'idée de dette clim-éthique, c'était tout l'objet de cet ouvrage sur la transformation, le changement clim-éthique, que de penser la reliance qui nous manque entre toutes les initiatives, les expérimentations alternatives qui sont menées un peu partout sur la planète en vue d'accroître le pouvoir d'agir social, en connexion de plus en plus étroite avec la nature, le plus qu'humain ; il s'agit bien de réconcilier le sens et l'urgence en changeant d'échelle, tant spatiale que temporelle. L'intelligence collective requise pour ce faire implique que nous relient les différents continents ; la recherche s'y est mise depuis longtemps, du moins dans ce qu'elle a de meilleur. Il est temps de le penser pour le droit, le politique, l'économique... La tâche est immense, je n'ai pas la prétention de venir avec des solutions clé en main, loin s'en faut et heureusement ! C'est bien pourquoi je ne ferai qu'esquisser quelques pistes pour cet amerrissage.

Recherche globale pour le changement : 10<sup>ème</sup> retournement. Pour y parvenir, nous devons d'abord tous entrer en recherche. Plutôt que de tâtonner, tentons d'expérimenter. L'expérimentation, telle qu'entendue (chapitre 8) avec J. Dewey au sens du passage de l'adaptation, celle qui conduit au désert, à la transformation, notre véritable quête socio-écologique. Cette recherche doit être globale, pour accompagner cette nouvelle grande transformation<sup>209</sup>. Notons qu'il s'agit ici d'un nouveau retournement, le dixième, ce passage d'une recherche pour l'essentiel académique, une science donc, dédiée à l'étude du changement global et de ses multiples conséquences (« research for global change »), à une recherche globale pour le changement (Global research for change). J'aimerais ici décrire ce que j'entends par « globale ».

Elle est d'abord globale au sens où elle entend, au sein du monde scientifique, académique, interfacer de nombreuses disciplines et en particulier, les deux grands champs que sont les sciences de la nature et celles de l'homme et de la société. C'est toute l'idée de pensée complexe développée par E. Morin que nous avons proposé d'appliquer à la question de cette transformation vers la soutenabilité (chapitre 8). Elle entend également combiner ces travaux avec ceux des sciences de l'ingénieur pour hybrider recherche fondamentale et recherche

---

<sup>209</sup> Polanyi, K. 1944. La grande transformation. Aux origine politiques et économiques de notre temps. Gallimard (2009), 476 p.

appliquée, innovation technologique et innovation sociale parce que nous l'avons vu (chapitre 7), Kaya et Gaia obligent : la technologie seule ne nous sauvera pas.

Cette recherche est globale également parce que la science seule ne nous sauvera pas non plus. D'interdisciplinaire, la recherche se fait de plus en plus transdisciplinaire au sens où elle encourage ou plutôt, tente d'encourager, la sortie des scientifiques de leur tour d'ivoire pour hybrider les connaissances scientifiques avec les savoirs de pratiques, d'expérience, traditionnels, autochtones en un mot, tous les savoirs qui sont distribués dans tous les pans de la société civile. Tout le monde ne se fait pas chercheur scientifique, mais chacun peut contribuer à cette recherche transformative, à égalité de contribution<sup>210</sup>. Cette recherche peut se fonder, comme l'éducation, sur l'expérience et J. Dewey a démontré que chacun pouvait – voire avait le devoir de – mener l'enquête : « La pratique des enquêtes sociales n'est autre que le repérage par le public lui-même de ses intérêts »<sup>211</sup>. Le chercheur, avec d'autres, invente des dispositifs permettant le travail du commun, inter- et transdisciplinaire<sup>212</sup>. J'en ai parlé en montrant comment l'appliquer à cette question de la soutenabilité des socio-écosystèmes (chapitre 8) ; vous lirez avec grand intérêt l'ouvrage de F. Taddei qui illustre ce type d'approche appliqué à l'hybridation entre la biologie, les nouvelles technologies de l'information et de la communication et les sciences de l'éducation<sup>213</sup>, à travers la création d'un centre de recherches interdisciplinaires<sup>214</sup> destiné à explorer de nouvelles manières d'apprendre, d'enseigner et de faire de la recherche.

Fondamentalement, cette recherche transdisciplinaire, comme éducation au sens d'un accompagnement sur la voie de cette grande transformation, est également globale au sens spatial du terme, parce qu'elle implique, pour réconcilier le sens et l'urgence, de faire interagir les échelles que nous n'avons de cesse de combiner dans ces pages, du plus intime aux bords du global en passant par ce que l'on a appelé le local qui peut être ma rue ou mon quartier, ma ville ou ma campagne, ma région ou mon pays. C'est précisément à cet endroit que doit intervenir le couplage de la dette climatique et de la dette ontologique : devenue clim-éthique, elle doit nous permettre de passer de l'atterrissage à l'amerrissage. Mais parce que nous pouvons le faire, parce que nous le devons et que nous le voulons, il me semble que cela pourrait déjà passer par un certain nombre d'expérimentations, précisément à cette échelle globale. De

---

<sup>210</sup> Rancière, J. 2012. La méthode de l'égalité. Bayard Culture, 348 p.

<sup>211</sup> Zask, J. 2018. L'expérience comme méthode démocratique. Préface à la nouvelle édition (2018) de : Dewey, J. 1916. Démocratie et éducation. Armand Colin, pp. 29-40.

<sup>212</sup> Nicolas-Le Strat, P. 2016. Le travail du commun. Editions du Commun, Saint Germain sur Ille, 303 p.

<sup>213</sup> Taddei, F. 2018. Apprendre au XXI<sup>ème</sup> siècle. Calmann Lévy, 389 p ?

<sup>214</sup> Voir le site du CRI : <https://www.cri-paris.org/fr> - voir chapitre 8.

nombreuses initiatives existent un peu partout sur la planète, à l'interface entre l'écologique et le social, dans cette perspective de soutenabilité ; elles commencent même à foisonner, mais nous avons vu qu'elles n'étaient encore pas assez nombreuses pour transformer le système, et qu'elles manquaient par trop de reliance. Le sens de l'urgence nous commande de changer d'échelle et il y a plusieurs façons de relier ces initiatives en en faisant de véritables expérimentations. Que le droit et le Politique devraient accompagner, en acceptant également de constituer une partie du théâtre de ces expérimentations. Je vais en illustrer l'idée avec ce qui se fait au sein du réseau des zones ateliers en France, à petite échelle donc mais sous la forme d'un réseau qui permet de combiner une capacité d'agir certaine au sein de chaque zone atelier et une coordination qui donne un sens plus général aux expérimentations locales. Il s'agirait en quelque sorte, de combiner les sciences de la soutenabilité découvertes dans le chapitre 8, avec les approches de design ontologique décrites par A. Escobar dans les pays du sud et en particulier en Amérique latine<sup>215</sup>.

Nous avons vu au chapitre 8 comme avec cet auteur surtout dans cette dernière partie, tous les avantages qu'il pouvait y avoir à combiner les recherches universitaires avec les travaux issus des mouvements sociaux, tant d'un point de vue théorique que pratique sur ce qu'il appelle des territoires de vie. L'idée de ces expérimentations socio-écologiques que nous commençons d'entreprendre au sein du réseau des Zones Ateliers du CNRS<sup>216</sup> va dans le même sens. Ces expérimentations entre chercheurs et acteurs du territoire sont transverses aux différentes zones ateliers qui s'y impliquent, dans une optique soit de comparaison, de montée en généralité, voire même de test d'hypothèse le long de gradients qui peuvent être climatiques, anthropiques voire même épistémologiques : quel est par exemple l'impact de l'histoire de chaque ZA, des habitudes de travail en inter- et en transdisciplinarité entre différents chercheurs et entre les chercheurs et les acteurs sur ces territoires, sur le caractère performatif d'une expérimentation ? Est-ce que la participation des citoyens, des professionnels de la terre ou de la mer, mieux même, des professionnels de la terre et de la mer, à une expérimentation destinée à transformer les pratiques pour davantage de soutenabilité, environnementale comme sociale, est-ce que cette participation donc, a le pouvoir d'impacter le processus de décision, tant au niveau des

---

<sup>215</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

<sup>216</sup> Voir le chapitre 8. Voir aussi : Bretagnolle et al., 2019. Bretagnolle, V., M. Benoit, M. Bonnefond, V. Breton, J. M. Church, S. Gaba, D. Gilbert, F. Gillet, S. Glatron, C. Guerbois, N. Lamouroux, M. Lebouvier, C. Mazé, J.-M. Mouchel, A. Ouin, O. Pays, C. Piscart, O. Ragueneau, S. Servain, T. Spiegelberger, and H. Fritz. 2019. Action-orientated research and framework: insights from the French long-term social-ecological research network. *Ecology and Society* 24(3):10. <https://doi.org/10.5751/ES-10989-240310>

pratiques de ces professionnels que des politiques publiques à mettre en place pour tendre vers cette soutenabilité ? Quel impact des processus participatifs sur le droit, l'évolution du droit en matière environnementale notamment ? Je vais revenir dans la section suivante sur cette question de la participation et du fameux « côté obscur » lié à la question du pouvoir. Simplement à ce stade, je pense donc à ces expérimentations socio-écologiques et je m'interroge : pourrait-on imaginer une telle approche à plus grande échelle et pourquoi pas à l'échelle globale ? Peut-on développer une recherche globale qui consisterait à relier, de plein de façons différentes, les expérimentations qui seraient menées - et qui seraient libres d'être menées (c'est là toute la difficulté...) – en chaque point du globe, co-construites sur chacun de ces « territoires de vie » par l'ensemble des parties-prenantes ? En s'appuyant sur la différence, les divergences ; sur la diversité, humaine et plus qu'humaine.

Cela peut sembler un peu utopique... Mais nous menons bien des expérimentations grande nature depuis plusieurs décennies, avec le climat (chapitre 4) ou avec l'économie (chapitres 1,3, 7...). Elles ne marchent pas et nous conduisent à la catastrophe, force est de le constater. Il ne me paraît pas plus fou ni plus déraisonnable de faire feu de tout bois en proposant des pistes alternatives, par exemple à travers de telles expérimentations qui permettraient de penser et de tester ce passage de l'adaptation à la transformation. Encore une fois, pour ce qui relève de combiner le sens et l'urgence, toute la difficulté me paraît se situer dans la combinaison entre le développement d'un pouvoir d'agir social aux différentes échelles du local et la possible (nécessaire ?) émergence d'une gouvernance mondiale qui pourrait prendre de multiples formes pour assurer une certaine cohérence à cette joyeuse multiplicité d'expériences locales ; une cohérence certaine même, pour ce qui relève de l'accroît-sens, aidé en cela par nos multiples retournements et cette dette devenue clim-éthique.

Entre auto-gestion et gouvernance mondiale : qui déciderait ? Derrière l'idée de dette clim-éthique se cache en effet une double nécessité, synonyme de chance inouïe : il faut à la fois nous en acquitter à l'échelle globale tout en fournissant à chaque « local », du plus intime à l'échelle d'une nation, les capacités de se déployer *librement* pour tendre vers cette perspective de vie bonne ou authentique pour chacun, et de monde commun pour tous. L'accroît-sens. La reliance. La liberté... Tendre vers, pour bien exprimer qu'il s'agit d'un processus, celui de cette grande transformation socio-écologique dont je tente dans ces pages de dessiner de possibles contours. Tendre vers, également pour rappeler toute l'importance du

désir, cette puissance de soulèvement dont par G. Didi-Huberman<sup>217</sup> ; l'aspect vain du désir dont je comprends petit à petit, en écrivant ces lignes, que loin d'être mortifère, à l'exact opposé de la jouissance-toute que le système en place s'emploie à stimuler à travers la consommation ou la technologie, il garantit la prise d'appui sur tous nos manques et permet de rouvrir sans cesse ce futur qui nous fait tant défaut.

Une fois qu'on a dit ça, me direz-vous, sommes-nous plus avancés qu'à l'issue du dernier toast porté pour la paix entre les peuples dans chaque datcha ? J'ai l'impression que oui tout de même... Nous avons commencé à rechercher des solutions à cette échelle planétaire en pensant global (Partie II), en proposant d'inverser entre le Nord et le Sud, débiteurs et créditeurs ; en proposant de repenser les transferts technologiques, le système alimentaire mondial, l'accueil des migrants à-venir et déjà là. Nouveaux droits (d'émission, de migrer), nouveaux devoirs (d'hospitalité, de redistribution), pour restaurer la confiance entre les deux hémisphères. Penser (le) local dans la partie III nous a amené à la nécessité de quitter le système en place sans pour autant parler de fin du monde, en repensant la recherche, l'éducation, le travail. Le contenu du temps libéré par la diminution du temps de travail et/ou le contenu du travail lui-même, tant dans sa définition que dans ses objectifs et son mode d'organisation pour tenir compte des limites de la planète comme pour retrouver l'esprit de Philadelphie. Dans cette dernière partie, après avoir entrevu l'intérêt de combiner nos différentes dettes pour relier le passé le présent et l'avenir, le local et le global, le sens et l'urgence, après avoir discuté un certain nombre de prémices en vue d'une re-connaît-sens de cette dette devenue clim-éthique, nous avons commencé à atterrir sur ces territoires de vie chers à A. Escobar. Plus important encore en vue de combiner le local et le global, nous avons commencé à amerrir sur cet océan de l'intelligence collective que j'avais évoqué dès le prêt-en-bulles. Nous sommes entrés en recherche globale. J'ai beaucoup parlé dans cette synthèse, de complexité et de non-dualité. De la différence, aussi, du respect de la différence, du besoin de s'appuyer sur les différences. Honorer les divergences nous dit I. Stengers<sup>218</sup>. Cela nous a conduit à décrire le plurivers et la proposition d'études pluriverselles développées par A. Escobar. Il importe d'y revenir à ce stade pour en combiner l'idée avec cette proposition de recherche globale pour le changement.

---

<sup>217</sup> Didi-Huberman, G. 2018. Désirer désobéir. Ce qui nous soulève, I. Les Editions de Minuit, collection « Paradoxe », 672 p.

<sup>218</sup> Stengers, I. 2013. Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient. Editions La Découverte/Poche N°395, Paris, 142 p.

A. Escobar démontre combien il est urgent de sortir de cette « occupation monontologique de la planète »<sup>219</sup> et de nous transporter vers « un monde pouvant contenir de nombreux mondes », ces nombreux mondes tentant de résister, d'exister tout simplement, après des siècles d'invasions qui ont pris la forme de... réelles invasions tout d'abord, puis de l'esclavage et de la colonisation hier, de la dette et de la mondialisation aujourd'hui. Il propose « d'appeler « design pluriversel », cette activité essentielle aux transitions, visant à créer le contexte technologique, social et écologique adapté aux développement de multiples formes de connaissances et de mondes, humains comme non-humains, et ce dans une dynamique d'enrichissement mutuel »<sup>220</sup>. Cela résonne très fort avec les lignes qui précèdent bien sûr. Pour lui, il s'agit d'une véritable praxys critique novatrice et il propose de combiner les études de transition, dont les discours prennent de multiples formes au nord (anthropocène, villes en transition, soutenabilité etc...) comme au sud (*Buen Vivir*, post-extractivisme, relationalité et plurivers), avec les études pluriverselles et le design ontologique. La question du design est fondamentale pour construire de multiples voies vers ces transitions. L'emploi du mot « design », au sens de conception, est réellement important, il renvoie aux questions fondamentales que l'on a fini par oublier au fil du développement, sur le sens de la vie, de l'individu, du commun.

Il me semble que les grands empires, les grandes religions, le capitalisme aujourd'hui, tous ont toujours cherché à s'étendre dans une vision de domination totale voire totalisante. Le plurivers va précisément à l'encontre de la recherche de cette totalité ce qui n'obère en rien, bien au contraire, l'idée de monde commun. Il n'est juste pas comme-un. Il nous force à repenser ce que c'est qu'être humain, en étroite interaction avec notre environnement, en remplaçant la question de la diversité, culturelle et biologique, au cœur de la réflexion et de l'action. La grande transformation socio-écologique proposée dans ces pages, qui pourrait s'appuyer sur cette dette devenue clim-éthique, va très exactement dans ce sens et pourrait nous en donner les moyens. Mais c'est qui, « nous » ?

Nous, c'est le peuple bien sûr. Les peuples : « Seule voie de la pérennisation démocratique : le courage, la foi civique. Pas le messie mais le peuple. Le peuple pour seule providence »<sup>221</sup>. Vraiment je le crois, les peuples sont prêts à cette grande transformation, mais les Etats-Nations et leurs partenaires en sont à des années-lumière. Je repense à ce film de

---

<sup>219</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p., p 164.

<sup>220</sup> Escobar, A. 2018. Ibid, p 164.

<sup>221</sup> Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p., p 183.

science-fiction, « Premier contact », dans lequel des espèces de gentilles pieuvres viennent nous démontrer toute l'importance de nous mettre tous ensemble pour régler un problème global, qui ne peut de fait être traité qu'à cette échelle, bien que nécessitant ensuite les efforts de chaque local et de chacun. Je reparlerai de pieuvre pour évoquer au final, la question cruciale du pouvoir. Agir global... C'est toute la question de la collaboration entre acteurs aux intérêts – à première vue – divergents. Tout est dans le « à première vue » là aussi, et cette vision compétitive est de court-terme car tout le monde finira par être perdant tant que l'on ne comprendra pas que la lutte contre le changement climatique est de l'intérêt de tous et nécessite d'entrer en collaboration. Comment faire donc ? C'est bien cette question que nous « traînons » depuis le début n'est-ce pas... Elle peut encore être illustrée dans cette conversation entre M. Serres et l'ancien secrétaire général des Nations Unies, Monsieur Boutros Boutros-Ghali. A la question posée par M. Serres de savoir pourquoi l'organisation des nations du monde ne s'occupait pas de problèmes aussi urgents que l'air, l'eau, la mer et les vivants, la réponse était limpide : « J'évoque parfois cette question devant des membres de l'institution ; mais chaque représentant des états se défend d'y penser, disant : je ne suis pas là pour l'air ou la mer mais pour défendre les intérêts de mon gouvernement »<sup>222</sup>.

L'intérêt de mon gouvernement... Ou des gouvernants peut-être, ce qui n'est pas la même chose n'est-ce pas. Quand on me demande pour qui j'écris ces lignes, je réponds souvent que c'est pour tout le monde. Chacun. J'ai essayé de faire en sorte que chacun puisse le lire, même si j'ai bien conscience que c'est à la fois long et... complexe. Mais pas compliqué, du moins je l'espère. Toujours est-il que je me dis en écrivant ces dernières lignes, que ce texte s'adresse peut-être avant tout à ces gouvernants. Ou à ceux que les peuples de tous les pays voudront et je l'espère, pourront élire bientôt. Démocratiquement. Des gouvernants qui devront avoir compris cette nécessité de collaborer. Tout le reste, pffff...

Doit-on attendre que les peuples élisent des gens qui désirent tous aller dans le même sens, quand ils en sont aujourd'hui à ce tournant populiste parce que la tâche semble trop complexe, irréalisable ? Mais le délai, la contraction démocratique... L'ONU doit-elle évoluer vers une instance de gouvernance mondiale, avec l'édiction de règles contraignantes, qui s'imposeraient aux Etats ? Ou doit-elle poursuivre ce travail fondamental de poser des cadres, comme elle le fait pour le climat ou plus récemment pour les migrations, à travers le Pacte de Marrakech, favorisant le dialogue entre toutes les parties mais respectant cette non-ingérence

---

<sup>222</sup> Serres, M. 2018 (1990). Le contrat naturel. Editions Le Pommier, Paris, 233 p. Nouvelle éditions de l'ouvrage paru en 1990 aux éditions François Bourin, p 12.

qui est la règle, et négligeant l'aspect contraignant de ces accords qui, on le sent bien, ne seraient jamais signés s'ils étaient contraignants... Faudrait-il une sorte de conseil de sages, de Jedi, qui feraient autorité ? Qui seraient-ils ? Comment seraient-ils élus ? Feraient-ils partie d'une espèce de conseil destiné à éclairer un gouvernement mondial ou un système davantage organisé autour de coopérations décentralisées, d'accords bi- ou multi-latéraux ? Non plus seulement des accords d'échanges concernant le commerce, mais des échanges qui pourraient s'inscrire, par exemple, dans le cadre de cette recherche globale pour le changement que j'ai évoquée précédemment, avec des circulations humaines renforcées pour des partages d'expériences, des enrichissements mutuels, des comparaisons. Cela sous-entendrait que l'on soit entré dans cette grande phase de collaboration et surtout, qu'on laisserait à chacun, à chaque collectif, à chaque local, la possibilité, la capacité d'agir, de se déployer, dans cette perspective commune...

Mais Qui déciderait de tout cela ? Est-il possible d'imaginer seulement ce que pourrait être une telle gouvernance mondiale ?

Est-il envisageable, est-il même seulement sain d'envisager en finir avec l'idée de souveraineté des états ? Drôle de question au moment où les anglais nous quittent, en ce moment populiste - bientôt nationaliste - où l'idée d'Europe bat de l'aile... Je parle d'établir des accords contraignants donc, collectivement, qui puissent s'imposer à l'ensemble des états. L'impossibilité à quiconque de se présenter à une élection présidentielle dans son pays, si son programme ne permet pas de se placer dans le cadre de cet accord. Nous avons déjà su mettre de telles règles en place, par exemple en Europe, même si certaines peuvent être contestables et sont contestées pour leur rigidité, leurs implications sociales quand elles mènent à des politiques d'austérité qui commencent à ressembler aux politiques d'ajustement structurel dans les pays du sud<sup>223</sup>. Nous ne partons pas de rien là non plus. Le cadre Onusien existe, qui vient de voter il y a trois ans, la mise en œuvre des objectifs du développement durable. Je sais, l'ONU... Le développement durable... Nous en avons parlé au chapitre 7. Mais nous avons également vu que malgré tous leurs défauts, comme l'Europe, ces instruments ont l'avantage d'exister, d'avoir édicté un certain nombre de règles, de principes, qui soit ne sont pas appliqués, soit ont été dévoyés de leurs objectifs premiers. Il ne s'agit donc pas de tout réinventer mais déjà, s'appuyer sur l'existant pour le faire évoluer. Nous l'avons vu avec B. Friot pour la question du travail et du salaire à vie : nous pouvons nous appuyer sur un déjà-

---

<sup>223</sup> Millet D. et Toussaint, E. 2018. Enchaînés par la dette. Dans l'ouvrage collectif : Badie, B. et Vidal, D. 2018. Qui gouverne le monde ? La Découverte / Poche N°494, 383 p.

là<sup>224</sup>. Bon, il s'agit plus que d'une évolution, il s'agit d'une nouvelle grande transformation, pour ne pas parler de révolution, même douce. Mais nous ne partons pas de zéro !

Des accords contraignants pour la paix donc, plutôt que désaccord contraignant à la guerre. La dette climatique comme déclic. Charge à chaque pays ensuite, en toute liberté, de déterminer les modalités de son acquittement. La perte de souveraineté ne me paraît pas si énorme : il s'agit simplement d'imposer aux Etats-Nation des limites qui ne sont ni plus ni moins que celles dictées par Gaia. J'exagère un peu, comme Naomi Klein pour ce qui concerne la sortie du capitalisme (chapitre 2), en écrivant « simplement » : combinant la puissance de Kaya avec l'impuissance de Gaia, nous avons vu qu'il nous faudra quitter la croissance pour chercher l'accroît-sens. Tendre vers... Vert-tendre. Pour éviter ces différentes fins évoquées dans le chapitre 2 et qui pourraient ressurgir d'ici peu... Mais beaucoup ne sont pas prêts à aller dans ce sens, qui se cachent derrière le fameux « on ». Qui ne se cachent plus tant que cela, à vrai dire, mais qui sont puissants. Ce n'est pas si « simple » donc, bien sûr. Qui pourrait en décider du coup ?

Une dictature verte ? Ou pas verte du tout d'ailleurs...

La technoscience et les experts, qui voudraient mettre du soufre dans l'atmosphère, du fer dans l'océan ?

La machine ?

Oui, qui déciderait de tout cela ?

Personne pour l'heure, c'est bien tout le problème. *Business as usual*. La guerre très bientôt, les scénarios de World 3, parce que quelque chose est en train d'arriver, on le sent bien<sup>225</sup>. La diminution de moitié de la population mondiale avant la fin du siècle, ce qui collerait assez bien, me direz-vous, avec notre besoin de diminuer de moitié nos émissions de CO<sub>2</sub> ; à condition que l'on émette chacun la même quantité de CO<sub>2</sub>, vous savez, ce nouveau droit de l'homme... Sinon, le plus efficace serait de commencer par nous au Nord parce qu'en l'état, diminuer de moitié la population africaine - ni même chinoise ou indienne - ne résoudra pas la question climatique... Bon, le cynisme ne mène guère plus loin que le catastrophisme.

Mais Qui alors ?

---

<sup>224</sup> Friot, B. 2014. Emanciper le travail. Entretiens avec P. Zech. Editions La Dispute, 151 p.

<sup>225</sup> Gori, R. 2015. L'individu ingouvernable. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1451, 348 p.

Pourrions-nous remplacer ce « Qui » par un « Nous » ?

Le peuple donc. Des peuples qui ensemble, décideraient de s'asseoir et de dire stop ? Un grand stop. On ne se relève que lorsque vous en aurez fini avec vos c... On ne vous élira que lorsque vous aurez signé ces accords que l'ONU a préparés depuis longtemps et que ce gouvernement mondial, ou ce conseil de Jedi ou que sais-je encore, aura décidé de rendre contraignants. N'ayez pas peur de la contrainte, n'ayez pas peur de ces dettes dont nous devons nous acquitter, elles sont désirables et nous nous appuyerons dessus pour retrouver désir et liberté, pour rouvrir le futur. Oui, nous le voulons alors laissez-nous agir. Du vouloir au pouvoir. Donnez-nous cette capacité d'agir, à quelque échelle que ce soit. Aidez-nous à organiser ces inter-actions inter-disciplinaires, inter-scalaires, inter-mondaines, au sein de ce plurivers, devenu transvers parce que nous avons besoin, non pas seulement d'un monde qui contienne plusieurs mondes mais d'une pluralité de mondes au sein desquels et entre lesquels nous pouvons expérimenter et échanger. Bâtir un monde commun, pas comme-un, résultat inéluctable du global-moins. Nous nous trompons mais... fini les cliquets, nous profitons de nos erreurs, des réussites de nos voisins, pour rectifier et reprendre notre route. Chacun notre route en fonction des conditions locales, mais tous ensemble pour réconcilier le sens et l'urgence.

Mais c'est qui, « Nous » ? Le peuple avons-nous dit. Après nous être interrogé sur le « On » devenu système (chapitre 3), voilà que la question se reporte sur le « nous ». Ce n'est pas rien, en matière de responsabilité. Nous voyons bien que nous, c'est vous, c'est moi. Le peuple est très divers, des livres entiers lui sont consacrés, on prend soin de bien le séparer de la foule ou de la masse. D'autant plus quand il s'agit des peuples et de l'échelle globale... En tous cas, ce n'est pas eux qui font le « on ». Rappelons-nous la servante écarlate, il faut qu'il y ait un « nous » avant qu'il y ait un « eux » (chapitre 3). Ce « Nous » pour l'heure perd sur toute la ligne, un peu comme le temps concret face au temps abstrait. « Je » est trop seul, même endetté mutuellement. « Nous » est trop isolé, pour pouvoir lutter. Pire, le « Je » et le « Nous » se sont dilués dans le « On » que nous incriminons trop facilement en nous affranchissant de nos responsabilités. Nous avons mal au « je-nous » comme le dit D.-R. Dufour<sup>226</sup>. Il nous faut revenir au « Nous », au « Je » même, puisque l'intime est de la partie. Drôle de « Je » qui se joue, de noeud qui se « Nous », qu'il nous faut dénouer pour pouvoir tisser le fil et renouer avec

---

<sup>226</sup> Dufour, D.-R. 2016. La situation désespérée du présent me remplit d'espoir. Face à trois délires politiques mortifères, l'hypothèse convivialiste. Editions Le Bord de l'Eau, 210 p.

le triple lien, à soi, à l'autre, au monde. Drôle de jeu qui se noue donc, de nœud qui se joue... de nous. Mais c'est qui donc, que ce « Nous » ? Pour que Nous puissions ?

« Nous » et le droit. J'ai parlé du peuple avec C. Fleury et j'aurais bien entendu pu convoquer tant d'auteurs depuis les grecs et l'invention de la démocratie. Le problème aujourd'hui, Y. Mounk le montre bien, c'est que le peuple est contre la démocratie<sup>227</sup>. Plus exactement, il s'en détourne petit à petit parce que la démocratie – ou plutôt même ce que nous en faisons - semble ne pas tenir ses promesses, ne pas être en mesure de résoudre ces problèmes majeurs de l'accroissement des inégalités et du changement climatique. Il cède au découragement et aux populistes, et la démocratie cède petit à petit de son terrain<sup>228</sup>. Les risques sont grands, gigantesques, je n'y reviens pas (Chapitre 2). L'idée, vous l'avez bien compris, c'est d'utiliser notre dette devenue clim-éthique pour retrouver l'envie et ce courage, autant moral que politique, qui nous fuit : « splendeur et misère du politique, splendeur et misère de l'éthique »<sup>229</sup>. La dette donc, pour exhaler la splendeur de l'un comme de l'autre plutôt que la misère de chacun d'entre eux lorsqu'ils se tournent le dos. La dette pour faire reliance, pour fournir cette vision globale dont nous manquons cruellement, comme les moyens de la transformation socio-écologique que son acquittement requiert.

Vous allez dire que je radote mais c'est parce que c'est là bien évidemment que « ça » coince. Parce que Trump, Monsanto... Poutine, Google... Retour au chapitre 3 et à l'ensemble des freins qui nous empêchent d'y aller. Comment faire alors ? Je serais tenté de répondre que seul le droit... « Nous » donc, bien sûr, parce que les solutions seront multiples sur tous ces territoires de vie et cette multiplicité est constitutive du plurivers. Mais parce que pour réconcilier le sens et l'urgence, les solutions ne pourront venir que d'en bas *et* d'en haut à la fois - mais que l'en haut n'est justement pas à la hauteur - je ne vois que le droit international pour aller dans ce sens, celui de l'accroît-sens. Pas que le droit bien sûr, j'y reviendrai : le droit pour accompagner un véritable projet politique dont « Nous » aurons retrouvé le courage, à toutes les échelles. Las ! Je pourrais ajouter tout de suite en écho à la formule de Cynthia Fleury : splendeur et misère du juridique.

Tant de droits si joliment écrits, si peu appliqués. Tant d'écart entre le droit et la loi. Il me semble pourtant que seul le droit, à toutes les échelles et entre ces échelles, serait en mesure de nous ramener dans... le droit chemin. Bon, il n'est pas de droit chemin qui soit réellement

---

<sup>227</sup> Mounk, Y. 2018. Le peuple contre la démocratie. Editions de l'Observatoire, Paris, 514 p.

<sup>228</sup> Foessel, M. 2019. Récidive, 1938. Presses Universitaires de France, Paris, 173 p.

<sup>229</sup> Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p.

désirable. Les chemins seront multiples et personne ne peut encore écrire l'histoire des lignes à venir<sup>230</sup>. « Il est un chemin, marcheur, qui se construit en marchant... ». Et A. Machado avait dû anticiper notre volonté d'amerrir : « marcheur, il n'y a pas de chemin, seulement des sillages sur la mer ». Vu la complexité de la tâche, vu qu'il me semble préférable d'aller vers l'anticipation plutôt que la planification, la multiplicité plutôt que l'uniformité, ce n'est donc pas pour revenir *in fine* sur un chemin qui serait unique et tout tracé ! Non, plutôt que le droit chemin, il faut que le droit chemine pour pouvoir accompagner cette nouvelle grande transformation, socio-écologique, globale, qui laisse toute sa place à cette multiplicité. Le droit de l'environnement évolue par exemple, en particulier à l'échelle internationale, et V. Cabanes raconte l'histoire de l'émergence d'un nouveau droit pour la terre<sup>231</sup>, dans la foulée de P. Higgins qui a défendu l'idée d'écocide<sup>232</sup>. Dans la lignée du contrat naturel proposé par M. Serres<sup>233</sup>, le droit des animaux évolue à grande vitesse et il est aujourd'hui des rivières ou des montagnes qui deviennent personnes morales et peuvent se trouver défendues devant des cours de justice<sup>234</sup>. Des cadres se mettent même en place actuellement concernant la gouvernance mondiale des océans ou la protection de la biodiversité marine au-delà des juridictions nationales. Le droit chemine donc, pour une reconnaissance fondamentale de notre nécessaire « retour sur terre », en complétant le contrat social Rousseauiste par un contrat naturel Serrien. Ce n'est pas rien en fait, car il en va de la paix comme de notre survie en tant qu'espèce. M. Serres l'exprimait ainsi il y a trente ans : « Nous devons décider de la paix entre nous pour sauvegarder le monde et la paix avec le monde afin de nous sauvegarder »<sup>235</sup>. Dans la préface à une récente réédition de cet ouvrage, il note qu'il trouve son écriture d'alors assez sereine ; il lui donnerait aujourd'hui une dimension nettement plus tragique pour mieux exprimer l'urgence de la situation<sup>236</sup>. Le droit évolue donc, pour mieux prendre en compte les droits de la nature, pas seulement dans une perspective utilitariste mais pour sa valeur intrinsèque, nous en avons discuté au chapitre 5. Mais si le droit existant était déjà simplement appliqué... A commencer par les droits humains qui sont bafoués un peu partout sur la planète quand ils devraient

---

<sup>230</sup> Ingold, T. 2011. Une brève histoire des lignes. Zones Sensibles, 256 p.

<sup>231</sup> Cabanes, V. 2016. Un nouveau droit pour la terre. Pour en finir avec l'écocide. Editions du Seuil, Collection « Anthropocène », Paris, 364 p.

<sup>232</sup> Higgins, P. 2015. Eradicating ecocide. Laws and governance to prevent the destruction of our planet. Shephard-Walwyn (Publishers) Ltd, 224 p.

<sup>233</sup> Serres, M. 2018 (1990). Le contrat naturel. Editions Le Pommier, Paris, 233 p. Nouvelle éditions de l'ouvrage paru en 1990 aux éditions François Bourin.

<sup>234</sup> Boyd, D.R. 2017. The rights of nature. A legal revolution that could save the world. ECW Press, Toronto, 272 p.

<sup>235</sup> Serres, M. 2018 (1990). Le contrat naturel. Editions Le Pommier, Paris, 233 p. Nouvelle éditions de l'ouvrage paru en 1990 aux éditions François Bourin, p 65.

<sup>236</sup> Serres, M. 2018 (1990). Ibid, p 19.

représenter les conditions premières, non négociables, pour assurer à chacun le droit à une vie bonne, digne. Comment l'idée de dette clim-éthique pourrait-elle nous aider à lutter contre cette misère du juridique ?

J'ai proposé que la justice transitionnelle<sup>237</sup> puisse servir de cadre pour accompagner cette grande transformation (chapitre 5). Il s'agit de la mettre en œuvre à l'échelle globale et avant la catastrophe. Face au délai et à la contraction démocratique, la dette climatique doit nous perm-être de nous glisser dans ce petit espace décrit par J.-P. Dupuy correspondant à notre liberté ; tant qu'il est encore temps. Concrètement, j'ai également proposé que si cette cour internationale de justice climatique n'existe pas, celle évoquée par C. Gollier<sup>238</sup> ou celle dont j'ai pu entrevoir les prémices en Bolivie voici plus de dix ans<sup>239</sup>, il nous fallait l'inventer. Ou la faire héberger au sein du TPI qui me paraît des plus compétents pour traiter de cette question qui relève clairement des droits humains, tous affectés par les impacts du changement climatique (chapitre 5). J'ai d'ailleurs proposé d'en rajouter un, étroitement lié à l'existence de notre tarte carbone, en tant qu'elle est une tarte et que quand il n'y en a plus, il n'y en a plus : celui d'émettre une égale quantité de CO<sub>2</sub> pour chacun, d'ici 2050. Une demie tonne par personne et par an. Pour être contraignant, c'est contraignant ! Mais en même temps, c'est cette contrainte - dont nous avons vu qu'elle devrait aussi prendre la forme d'un moratoire ou plutôt d'un pacte de non-utilisation des énergies fossiles au-delà de 200 Gt C – et cette contrainte seule qui pourra nous permettre de ne pas dépasser 2°C d'augmentation des températures, puis de revenir ensuite à 1,5°C. Nous n'avons pas le choix.

Mais pour tendre vers cet objectif en réalité pas si lointain, il nous faut établir des accords au sein de l'inter-mondes, qui soient eux-mêmes contraignants. A nouveau, il faut le dire : les peuples sont davantage prêts que leurs dirigeants à entendre cette contrainte libératrice. J'étais dans la rue à Copenhague en 2009 pendant la grande manifestation en marge de la COP 15 et c'était la principale revendication des participants : un accord contraignant pour prendre la relève du protocole de Kyoto. Un accord qui oblige. Et l'on a compris j'espère, à travers l'ensemble des retournements proposés dans cet ouvrage, que c'est de cette contrainte que peut naître la plus grande des libertés, pour chacun et pour tous : celle de tendre vers une vie bonne et ce monde devenant réellement commun. Ca paraît très simple et pourtant... Pourtant ils sont nombreux à refuser de s'y résoudre, au titre de la préservation d'une liberté qu'ils confondent,

---

<sup>237</sup> Andrieu, K. 2012. La justice transitionnelle. Editions Gallimard, Folios essais N°571, 661 p.

<sup>238</sup> Gollier, C. 2019. Le climat après la fin du mois. Editions PUF, Paris, 364 p.

<sup>239</sup> Ragueneau, O. 2009c. La Pachamama est de retour : Cochabamba, octobre 2009, le premier tribunal international pour la justice climatique. Pachamama, Revue Internationale d'Ecopolitique, 1 : 5.

j'en ai peur, avec le confort ou la puissance matérielle<sup>240</sup>, et dont ils refusent de voir qu'elle ne concerne qu'une faible partie de la population mondiale dès-lors que l'on définit la liberté comme la capacité à mener une vie digne et bonne, que l'on aura choisie<sup>241</sup>. Ca paraît simple et pourtant... Pourtant tout le monde se gargarise de l'accord de Paris conclu en 2015, dont les pays vont se retirer petit à petit à la suite de Donald lorsqu'ils verront que l'objectif de 1,5°C n'est pas réaliste et qu'il l'est encore moins dans le cadre actuel des relations internationales fondées sur la croissance et la compétition et d'une prise en compte largement insuffisante des liens entre l'écologique et le social, mettant les gens dans la rue et les faisant s'opposer bientôt. Diviser pour mieux régner... L'accord de Paris donc, qui n'est en rien contraignant, laissant chaque pays décider de son effort et ne mettant rien en place pour s'assurer que les objectifs seront effectivement atteints. Cela porte plein de jolis noms d'oiseaux...

Nous voilà dans le concret n'est-ce pas. Un pacte de non-utilisation. Un nouveau droit de l'homme qu'il faudra combiner à tous les autres pour y arriver. La justice transitionnelle comme cadre, une cour internationale de justice climatique pour le faire appliquer, notamment en définissant les responsabilités et les capacités des différents pays à s'acquitter de leur dette climatique. Des accords contraignants, qui obligent. Qui obligent, simplement pour que le ciel ne nous tombe pas sur la tête, vieille peur de par chez nous mais qui nous concerne tous... Une fois ce cadre juridique posé, au Politique de prendre la relève, sur chacun des territoires de vie tels que décrits par A. Escobar et dans l'inter-mondes du plurivers. Je reviendrai bientôt sur cet aspect essentiel des responsabilités et des capacités au sein-même de chaque pays voire de chaque territoire, en termes de justice environnementale.

Splendeur de l'éthique, splendeur du juridique ; splendeur du juridique, splendeur du politique... Le droit donc, pour faire le lien entre l'éthique et le politique.

Incroyable... Je lis ce petit ouvrage extraordinaire de C. Fleury, la fin du courage, juste avant de soumettre cet ouvrage ; et je vois que cette idée n'est pas nouvelle : « Le droit est très certainement le lieu pour Hugo, de la réconciliation entre l'éthique et le politique »<sup>242</sup>. L'orgueil en prend un coup, un autre après l'Orégon, mais quand même, c'est Victor Hugo ;-) En dehors de la blague, B. Latour nous dit en toute première page de son ouvrage « Où atterrir ? » que

---

<sup>240</sup> Gori, R. 2013. Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ? Les Liens qui Libèrent, Paris, 221 p. Voir chapitre 3.

<sup>241</sup> Canto-Sperber, M. 2019. La fin des libertés. Ou comment refonder le libéralisme. Editions Robert Laffont, 280 p.

<sup>242</sup> Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p, p 75.

nous avons lu assez de livres, pour exprimer qu'il est grand temps d'agir<sup>243</sup>. Il a raison d'un côté, nous devons trouver ce courage *séance tenante* comme le dit également V. Jankélévitch<sup>244</sup>. Mais j'ai bien peur qu'on les ai trop vite oubliés, ces livres ! Comme le droit.

Un droit contraignant, un Politique enfin revenu. Dans l'idée de combiner cette question du droit international liée à la dette climatique, avec celle de la capacité d'agir en local destinée à nous permettre de nous acquitter de notre dette ontologique, il faut donc à mes yeux édicter collectivement ces règles internationales pour « tous tirer dans le même sens » et ensuite, donner les *capacités d'agir* à chaque local, de l'état au plus intime ; laisser chaque local se déployer, dans toute sa diversité, et si possible en étroite interaction avec le local d'à côté, un peu différent, comme avec le local d'un peu plus loin, un peu plus différent. Et pour moi, encore une fois... à cette échelle du local, il n'y a que le droit qui permette de lutter contre le « côté obscur de la force » par lequel je vais terminer cet ouvrage en revenant sur les freins liés au pouvoir et *in fine*, sur la définition du pouvoir elle-même. Pour accompagner l'éthique et dans un cadre partagé, libérer ensuite toutes les créativité et toutes les co-constructions. C'est à cette échelle également, que le droit va à nouveau rencontrer le courage politique. Parce qu'il va falloir bien du courage pour affronter les questions, éminemment politiques, qui vont se poser pour tous ces « locaux » mais qui pourront trouver une infinité de solutions toutes plus créatives les unes que les autres, pourvu qu'on leur en laisse la possibilité. Quelle forme de décentralisation, d'autogestion, sur ces territoires de vie ? Quel degré de mixité entre la représentation et la participation à la vie démocratique ? Un chèque ou deux chèques ? L'incitation ou la coercition pour diminuer les émissions de CO<sub>2</sub> ? La taxe ou le quota ? Le quota, national ou individuel ? Et la taxe, quel taux et quelle assiette ? Et la dette... Oui, la dette, qui paye ?

Prenons par exemple l'option deux-chèques évoquée dans le chapitre 9 à travers la diminution du temps de travail et l'idée de revenu de base pour financer le temps libéré, entre l'intime et le social. J'ai émis l'idée qu'une partie de notre dette pourrait être utilisée pour financer ce deuxième chèque de façon à retrouver ce temps nous permettant enfin de penser ces grandes questions qui concernent notre avenir<sup>245</sup> mais la question se pose de savoir qui doit mettre la main à la poche. Au moment de remettre à plat la fiscalité pour mieux prendre en compte la question environnementale, comme pour mieux prendre en compte la question

---

<sup>243</sup> Latour, B. 2017. Où atterrir ? Comment s'orienter en politique. Editions La Découverte, Paris, 156 p.

<sup>244</sup> Jankélévitch, V. 1983. Le sérieux de l'intention. Traité des vertus I., Flammarion, « Champs », 128 p.

<sup>245</sup> Monod, T. 1997. Terre et ciel. Editions Actes Sud, Babel N°363, 318 p.

sociale lorsque l'on commence à tenir compte de l'environnement, pourrait-on imaginer développer un indice semblable au RCI présenté pour l'échelle internationale au chapitre 5, à l'échelle nationale cette fois-ci ? Un indice qui mélangerait responsabilités et capacités de chacun et chacune, de façon à éviter en amont ces vains débats entre fin du monde et fin du mois, puisque les deux sont liées, dans les faits. Je ne suis pas fiscaliste et l'on sent bien que cette question, comme toutes celles qui précèdent, devrait pouvoir faire l'objet de débats. Des juristes, des économistes, des fiscalistes, pourraient se mettre autour de la table et discuter avec les différents pans de la société civile pour élaborer différents systèmes permettant de concilier l'idée de responsabilité avec celle des capacités de chacun. Nous pourrions décider de tester différentes options, puisque nous avons mis les cliquets au rebus. Revoilà l'idée d'expérimentation chère à J. Dewey. Voilà un terrain pour cette idée de recherche globale pour le changement : la fiscalité. Cette recherche pourrait être nationale déjà, en testant différents systèmes dans nos différentes régions, pendant un laps de temps assez long pour en observer les effets sociaux et environnementaux, mais assez court pour ne pas générer d'inégalités territoriales et tendre vers un système qui nous semble à la fois efficace et équitable. Pourquoi ne pas organiser, par exemple, des conférences citoyennes sur ce sujet précisément, en plusieurs endroits, pour que soient décidées collectivement et en amont, des orientations à donner sur un territoire en cette présente matière fiscale, si importante pour concilier nos limites planétaires avec la question de la justice sociale ? Je ne veux pas développer plus avant de telles pistes, qui sont, encore une fois, à discuter collectivement, comme celles liées à la diminution du temps de travail et à l'instauration de ces revenus qui seraient découplés de l'unité de production<sup>246</sup> et qui peuvent prendre la forme du revenu de base dont je viens de parler avec cette option « deux chèques » ou du salaire à vie que je vais évoquer maintenant, dans la même « philosophie ». Des pistes, rien que des pistes, pour l'amerrissage sur l'océan de l'intelligence collective.

Nous pourrions effectivement vouloir aller plus loin encore, avec l'option « un-chèque » et l'idée de salaire à vie, financé par la cotisation-salaire proposée par B. Friot et le réseau Salariat<sup>247</sup>. Au-delà de la seule question de la redistribution, déjà si importante, telle qu'envisagée à l'instant à travers cette (r)évolution fiscale, socio-écologique elle-aussi, l'option « un-chèque » permettrait de repenser plus en profondeur la question de la production de la valeur, notamment sa pertinence eu égard aux limites de la planète et son adéquation avec les principes de la déclaration de Philadelphie<sup>248</sup>. J'ai montré au chapitre 9, tout l'intérêt de cette

---

<sup>246</sup> Borrits, B. 2018. Au-delà de la propriété. La Découverte, collection « L'horizon des possibles », Paris, 242 p.

<sup>247</sup> Friot, B. 2014. Emanciper le travail. Entretiens avec P. Zech. Editions La Dispute, 151 p.

<sup>248</sup> Supiot, A. 2010. L'esprit de Philadelphie. La justice sociale face au marché total. Editions du Seuil, 179 p.

approche à la fois sur le plan environnemental et social. Il s'agit déjà d'interroger la pertinence de toute production, eu égard aux limites de la planète et aux besoins réels des individus et des populations : son utilité, sa qualité, sa durée, son empreinte environnementale... Il s'agit également de réincorporer la question du sens au sein même de la sphère du travail, pour non seulement décider collectivement sur la question de la pertinence tout juste évoquée, mais aussi sur celles des modalités de la production elle-même, de l'organisation du travail, de la façon de décider au sein de chaque unité de production de biens ou de services, publique ou privée. On parle bien ici d'autogestion ou de co-propriété d'usage des entreprises, tellement redoutée par le système en place<sup>249</sup>, d'une complète remise en cause de l'idée de propriété lucrative, partie intégrante de ce que B. Friot appelle une pratique salariale de la valeur qui remet en question les grandes institutions du capitalisme que sont le marché du travail, la propriété lucrative, la mesure de la valeur par le temps de travail et le crédit<sup>248</sup>.

Là encore, cette option, qui permettrait de renforcer considérablement la capacité d'action, le pouvoir d'agir de chacun d'entre nous, impliquerait de discuter collectivement de la façon dont l'idée de dette clim-éthique pourrait intervenir dans la répartition de la fraction de la valeur ajoutée qui irait vers le salaire à vie, l'investissement et la gratuité, en incluant également le service de la dette vers les pays du sud. Comme pour l'option « deux chèques », il faudrait maintenant qu'une batterie de juristes et de politistes, d'économistes et de fiscalistes, mais aussi d'artistes et de philosophes bref, de chercheurs de plein de disciplines s'acoquent avec les acteurs de la société civile organisée, encore plus diverse (ONG, entreprises, collectivités territoriales etc..), pour penser ensemble les modes d'action possibles sur ces autres terrains d'expérimentation, les questions du travail et de justice sociale sans lesquelles rien ne sera possible<sup>250</sup>.

Que faire ensuite de ces modes d'actions possibles, issus de telle discussions collectives ? Doivent-ils être portés politiquement dans le cadre de notre démocratie représentative telle qu'elle fonctionne aujourd'hui ? Pourrait-on imaginer une extension de la démocratie participative qui permette de faire remonter de proche en proche, du très local au régional et au national déjà, les choix issus de telles délibérations ? Est-ce que les questions tout juste évoquées de fiscalité ou de pratique salariale de la valeur pourraient faire l'objet de telles

---

<sup>249</sup> Chamayou, G. 2018. La société ingouvernable. Une généalogie du libéralisme autoritaire. La Fabrique éditions, Paris, 326 p.

<sup>250</sup> Gori, R. 2017. Un monde sans esprit. La fabrique des terrorismes. Les Liens qui Libèrent, 233 p. Supiot, A. 2019. La force d'une idée. Suivi de « L'idée de justice sociale », d'A. Fouillée. Les Liens qui Libèrent, 112 p. Supiot, A. 2019. Le travail n'est pas une marchandise. Contenu et sens du travail au XXI<sup>ème</sup> siècle. Leçon de clôture, Editions du Collège de France, 66 p.

expérimentations sur différents est-ce seulement réaliste ? Toute la question est de savoir comment imaginer que les discussions entre tous ces gens créatifs, qui ont déjà lieu au sein de plein de collectifs, entre les syndicats et les mouvements environnementaux qui commencent à converger, comme toute cette intelligence collective pourrait commencer à réellement peser sur le fameux « on », le système. C'est toute la question de la reliance entre toutes ces initiatives qui revient et peut-être plus important encore, celle des transferts d'échelle qui se pose ici, pour en faire un projet cohérent. La question se pose déjà sur un plan national avec, par exemple, ces options « un chèque » ou « deux chèques » ; mais comment faire à une échelle encore plus grande, qui est celle qu'il nous faut aussi adresser pour tenir compte de l'urgence, dans notre recherche d'accroît-sens ?

C'est ici que la question du droit, entre l'éthique et le politique, peut nous permettre d'avancer en rappelant le cadre de la justice transitionnelle évoquée au chapitre 5. Je me permets de rappeler ici quelques-uns des droits fondamentaux revendiqués par A. Escobar pour ces peuples qui résistent au monde comme-un : « l'affirmation et la réaffirmation de l'être (le droit d'être, quel que l'on soit), le droit à un espace pour être (droit au territoire), le droit à l'exercice de l'être (autonomie, organisation et participation), le droit à notre propre vision du futur, et la question de l'identité »<sup>251</sup>. Ce qu'A. Escobar défend pour ces peuples sous l'angle du droit, j'en ai parlé à notre propre sujet mais plutôt sous des angles éthique et politique : recherche d'une vie et d'un temps authentiques, autogestion, participation, co-construction, réouverture du futur, différence, identité, appartenance... Tout y est donc et ne demande qu'à être combiné dans notre perspective d'accroît-sens, entre soutenabilité et design pluriversel.

La justice transitionnelle peut nous être d'une grande utilité à cette échelle du local où elle a d'abord été développée<sup>252</sup>. Mais il me semble qu'elle aurait toute son utilité à l'interface entre les échelles du local et du global, en tant qu'elle permettrait à chaque local de se déployer, d'expérimenter à sa manière. Elle pourrait en effet nous permettre de faire le lien avec l'idée de transformation symbiotique telle que développée par E.O. Wright<sup>253</sup>, cette fois pour réconcilier le sens et l'urgence. Il s'agirait de combiner les mouvements citoyens qui font les transformations interstitielles sur ces territoires de vie décrits par A. Escobar, avec la puissance publique - une puissance mondiale, commune pour tout dire - abreuvée par la dette clim-éthique et cette vision transformative, pour redonner toute sa force au pouvoir d'agir social face aux

---

<sup>251</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p.

<sup>252</sup> Andrieu, K. 2012. La justice transitionnelle. Editions Gallimard, Folios essais N°571, 661 p.

<sup>253</sup> Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

pouvoirs économique et politique. En théorie, il faudrait que ce soit « avec » plutôt que « face », pour tendre vers cette idée de transformation symbiotique : « le droit correspond alors à l'opportunité réelle, donnée par l'état à ses citoyens, pour leur permettre d'être capables... Le rôle de l'état n'est pas de soigner ses citoyens mais de les rendre réellement capables d'agir »<sup>254</sup>. Voilà, le droit et en particulier la justice transitionnelle, pour accompagner un projet politique de transformation socio-écologique, aux interfaces entre les échelles globales et locales. Pour combiner l'autogestion et l'idée d'une gouvernance mondiale – comme symboles d'une liberté d'action à différentes échelles adossée à une intention, une vision, une protension intergénérationnelle positive -, toutes deux protéiformes et à discuter collectivement : la justice transitionnelle, davantage de participation à la vie démocratique comme à la recherche et... l'approche par les capacités chère à A. Sen (chapitre 5), qui implique de discuter une dernière fois, cette question du pouvoir.

Retour sur terre (3) : le pouvoir en questions. Nous avons vu, dans la première esquisse de synthèse présentée au début de cette dernière partie, que marier le local au global prenait tout son sens d'un point de vue éthique, à travers la combinaison de nos dettes ontologique et climatique. Mais concrètement, nous venons de voir que ce mariage impliquait de *permettre au local de se déployer, dans toute sa diversité*. E. Ostrom a montré que le local était capable de s'organiser pour gérer ses ressources communes sans verser dans la tragédie décrite par Hardin. Mais dans le même temps, le global impose ses diktats en de nombreux endroits du globe, nous avons parlé d'accélération et de rythmes (chapitre 9), mais aussi d'atteintes physiques aux individus, aux groupes que l'on déplace (synthèse) ou que l'on maintient dans une misère insupportable, notamment par le biais de la dette financière comme nouvelle forme de colonisation<sup>255</sup>. Cette domination unimondiste empêche ces déploiements locaux qui pourraient pourtant être d'une grande richesse. Une richesse qui serait d'autant plus grande qu'ils pourraient être connectés au sein de ce plurivers, dans une perspective commune, désirable, liée à cette transformation socio-écologique, symbiotique, permettant d'aborder à la fois des questions comme celles du changement climatique ou de l'érosion de la biodiversité, et celles touchant au creusement des inégalités et au développement d'une vie bonne, individuellement et collectivement, en étroite relation avec le monde qui nous entoure.

---

<sup>254</sup> Andrieu, K. 2012. La justice transitionnelle. Editions Gallimard, Folios essais N°571, 661 p., p 605.

<sup>255</sup> Millet D. et Toussaint, E. 2018. Enchaînés par la dette. Dans l'ouvrage collectif : Badie, B. et Vidal, D. 2018. Qui gouverne le monde ? La Découverte / Poche N°494, 383 p.

A ce stade, la question du pouvoir est fondamentale bien évidemment. A. Escobar interroge autrement cette question du déploiement du local à partir des mouvements socio-environnementaux d'Amérique Latine, avec ce vocabulaire de l'ontologie politique qu'il développe tout au long de son ouvrage : « La question cruciale qui se pose pour les communautés et les mouvements est de savoir *comment* maintenir les conditions d'existence et de ré-existence face à l'avalanche développementiste, extractiviste et modernisatrice qui détruit les territoires »<sup>256</sup>. Maintenir, ou plutôt permettre ce déploiement du local, avec cette capacité fondamentale de se définir lui-même et d'établir ses propres normes d'existence, au sein de ce local - de ce monde donc - comme en interaction avec les autres mondes constitutifs du plurivers. On retrouve ici les précautions que j'ai prises dans la partie II (chapitres 5 et 6, surtout à partir d'exemples du continent africain), en rappelant que tout ce qui allait suivre comme pistes pour une utilisation possible de l'idée (sonnante comme trébuchante) de dette climatique, devait nécessairement s'inscrire dans une optique d'autonomie, de liberté des populations concernées de choisir librement leur mode de développement ou nous pouvons le dire à présent, leurs alternatives au développement<sup>257</sup>. Cette liberté est essentielle, elle est celle qui doit permettre à ce local de se déployer dans toute sa diversité et comme le note A. Escobar, « la diversité culturelle constitue le centre du débat sur l'écologie politique »<sup>258</sup>.

L'ontologie politique part de l'existence de ces mondes multiples, qu'elle analyse dans leurs dimensions intra- et inter-mondaines ; la pratique politique ontologique proposée par A. Escobar a pour objectif non seulement d'analyser les processus par lesquels ces mondes ne cessent de se constituer comme tels (s'énaquent) mais peut-être surtout de les défendre, en remettant le monde moderne à sa place : il s'agit d'une ontologie (dualiste, naturaliste, rationnelle), d'un monde parmi d'autres. Le problème est que c'est le monde dominant, qui en impose nous l'avons vu, avec toutes les conséquences déjà observées en matière de dévastations sociales et environnementales, et qui continuera d'en imposer, avec tout ce qui nous pend au nez que nous avons décrit au chapitre 2 si nous ne changeons pas tout. Et cette question qui revient, sans cesse... D'accord, mais concrètement... Comment remettre en cause cette domination ? Retourner à la page... La dette, le droit, la collaboration... Je n'ai pas la prétention de répondre à cette question, juste de la poser sous différentes formes dans ces dernières lignes. Ou de la contourner en raisonnant par l'absurde. L'absurde aux yeux du « on »

---

<sup>256</sup> Escobar, A. 2018. Sentir-penser avec la terre. Une écologie au-delà de l'occident. Editions du Seuil, collection « Anthropocène », Paris, 225 p., p 144.

<sup>257</sup> Mbembe, A. et Sarr, F. 2017. Ecrire l'Afrique-Monde. Ouvrage collectif issu des Ateliers de la Pensée, réunis à Dakar en 2016. Philippe Rey/Jimsaan, 397 p.

<sup>258</sup> Escobar, A. 2018. Ibid, p 112.

bien entendu : Imaginons un instant, la collaboration... Après la preuve par neuf, ces neuf retournements jubilatoires qui pourraient constituer une voie possible vers cette nouvelle grande transformation, la preuve par l'absurde. La pieuvre...

Imaginons un instant, qu'ils aient ou que nous ayons décidé, de haut en bas ou de bas en haut, de collaborer. Entre les Etats-Nations je veux dire, entre le Nord et le Sud, les Nord et les Suds. Nous avons enfin pris le climat pour une pieuvre<sup>259</sup>, ce qui va grandement nous faciliter l'amerrissage en nous plongeant dans l'océan de l'intelligence collective : je vous ai dit qu'il nous faudra peut-être trouver où amerrir plutôt qu'atterrir, vu que le sol s'est dérobé dans cette société devenue par trop liquide<sup>260</sup>. Etonnant, ce symbole de la pieuvre... Elle est cette « menace » extérieure dans ce film, qui va finalement forcer l'humanité à collaborer. Elle symbolise nos peurs à vingt mille lieues sous les mers<sup>261</sup>. Encore plus géante, elle est faite de ces tentacules dont on imagine qu'elles pourraient envelopper chacun de nos continents pour soit les séparer, soit les rapprocher ; un peu comme les cordes de M. Serres<sup>262</sup>. Elle est le symbole du pouvoir surtout, utilisé pour illustrer l'idée d'impérialisme thalassocratique<sup>263</sup> et la domination sur les mers dans une vision fermée de la gouvernance des océans, vue comme un terrain de compétition et d'exploitation de la ressource, plutôt que de collaboration et de préservation d'un bien commun<sup>264</sup>.

Nous approchons de la fin et il ne faut pas avoir peur de nous jeter à l'eau. Je parle de moi, je parle de nous. De quoi avons-nous besoin pour ne pas attraper froid ? Parce que l'incertitude, l'insécurité...la peur, les peurs... la disparition, les disparitions : le temps, l'espace, l'espèce... la mort. Je parle encore de moi mais je parle aussi de nous. Nous avons voulu l'abolir dans nos sociétés et nous avons vu avec R. Gori que ce n'était pas une bonne idée<sup>265</sup>. M. Serre confirme : « elle seule nous enseigne ce qu'il faut savoir...La mort vivifie la vie qui meurt de manquer d'elle... La vie bonne s'intéresse à la mort seule, qui, en échange, la sculpte »<sup>266</sup>. En échange... Encore une histoire de dette mutuelle ! Au fil de ces pages, j'ai

---

<sup>259</sup> Film « Premier contact », réalisé en 2016 par D. Villeneuve où l'arrivée de drôles d'organismes extraterrestres qui ont l'apparence de pieuvres n'a pour but que de forcer les humains à collaborer pour pouvoir les comprendre et au final... se comprendre.

<sup>260</sup> Bauman, Z. 2013. La vie liquide. Editions Fayard, collection Pluriel, 252 p.

<sup>261</sup> Verne, J. 2001 (1870). Vingt mille lieues sous les mers. Le livre de poche, 606 p.

<sup>262</sup> Serres, M. 2018 (1990). Le contrat naturel. Editions Le Pommier, Paris, 233 p. Nouvelle éditions de l'ouvrage paru en 1990 aux éditions François Bourin.

<sup>263</sup> Haushofer, K. 1934. Weltpolitik von heute. Cité dans : Mazé, C. et Ragueneau, O. 2017. La gouvernance de l'océan : un chantier entre science et politique. L'océan à découvert, CNRS Editions, pp. 254-255

<sup>264</sup> Mazé, C. et Ragueneau, O. 2017. Ibid.

<sup>265</sup> Gori, R. 2013. Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ? Les Liens qui Libèrent, Paris, 221 p.

<sup>266</sup> Serres, M. 2018 (1990). Ibid, pp 216-217.

essayé de retourner notre vision de l'idée de dette. J'ai développé cette notion de dette climatique et je l'ai combinée en m'appuyant sur nombre de penseurs, à ces autres dettes envers l'autre, envers soi, envers la pensée. La dette climatique s'est ainsi faite clim-éthique au fil de cette synthèse pour justement nous aider à comprendre que nous devons appareiller sur l'océan de l'intelligence collective pour cette grande transformation et que cette perspective, à l'opposé des peurs, renoncements et autres fins, cette perspective donc, est des plus enthousiasmante. A condition de le pouvoir. La pieuvre donc, qui nous invite pour ne pas attraper froid, à nous appuyer sur cette angoisse dans une sorte de nouveau grand retournement, à nous laisser envelopper dans ses tentacules et à continuer de nous interroger, non plus seulement sur le sens de notre existence comme nous l'avons beaucoup fait dans ces pages - parce que le changement climatique et l'anthropocène nous y obligent, comme Kaya et Gaia - mais sur la manière de nous couvrir, pour cet autre grand voyage qu'est l'amerrissage. De nous ouvrir surtout, sans armure ni arme autre que cette pédagogie pauvre et cette recherche douce<sup>267</sup> qui devrait pouvoir embarquer tout le monde. Désarmés donc, en un mot et dans tous les sens du terme, parce que nous avons décidé de collaborer et que nous ne savons pas faire, à toutes les échelles et plus encore, entre ces échelles.

Comment le pouvoir donc, à toutes les échelles ? De quoi avons-nous besoin, pour nous jeter à l'eau depuis les différents barreaux de l'échelle ? Dans le deuxième fleuve plutôt que dans le premier bien sûr (chapitre 9). Je le crois : d'une autre vision du pouvoir, de reliance et d'une intelligence collective enfin libérée. Je ne reviens pas sur la reliance, j'espère avoir fait la pieuvre par neuf que nous devons, voulons et pouvons la stimuler à travers ces retournements jubilatoires. Par ailleurs, je finirai par la question de l'intelligence collective à développer sur ces territoires qui se sont faits véritables projets de vie, et je ne veux pas revenir sur les multiples démonstrations qui ont déjà été faites de toutes ses capacités et potentialités, pour les animaux<sup>268</sup> comme pour nous<sup>269</sup>. L'intelligence collective donc, plus forte que l'intelligence artificielle<sup>270</sup> et je finirai par ce point majeur pour notre dernier retournement face à une autre peur, celle de la machine, que j'ai quelque peu délaissée en chemin, pour mieux y revenir en dernier ressort. Histoire de rebondir. Pour que rebondisse l'histoire.

---

<sup>267</sup> Ingold, T. 2018. L'anthropologie comme éducation. Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

<sup>268</sup> De Waal, F. 2013. Le bonobo, Dieu et nous. Les Liens qui Libèrent. Babel N° 1311, 362 p.

<sup>269</sup> Voir par exemple les ouvrages : Génereux, J. 2009. L'autre société. Editions du Seuil, Points N° 653, 391 p.

Nicolas-Le Strat, P. 2016. Le travail du commun. Editions du Commun, 303 p. Servigne, P. et Chapelle, G. L'entraide. L'autre loi de la jungle. Les Liens qui Libèrent, 266 p. Marsan, C. et collaborateurs, 2014.

L'intelligence collective. Co-créons en conscience le monde de demain. Yves Michel, 184 p.

<sup>270</sup> Taddei, F. 2018. Apprendre au XXI<sup>ème</sup> siècle. Calmann Lévy, 389 p.

Reste la question du pouvoir, plus exactement, d'une autre vision du pouvoir qu'il me semble fondamental de développer mais qui déborde largement le cadre de cet ouvrage. Cette question du pouvoir est centrale et possiblement constitutive de notre nature. A quelque barreau que nous nous situons sur cette échelle, nous avons un « petit pouvoir » et d'aucun d'en abuser sans cesse. Et plus on monte cette échelle, plus on s'assoit sur le barreau du dessous, voire... on le scie. Les uns ne peuvent plus grimper, les autres ne peuvent plus descendre. Déconnexion... Adieu V. Hugo. Une seule issue cette fois-ci : il nous faut repenser ce qu'est véritablement le pouvoir. Il ne suffit pas de se demander « Où est le pouvoir ? »<sup>271</sup>, mais approfondir la question de ce qu'il semble avoir toujours été et possiblement, devrait devenir demain. Il apparaît aujourd'hui comme quelque chose que l'on acquiert, au mieux, ou que l'on s'accapare, au pire, *pour en imposer* dans tous les cas. En jeu toujours : la défense d'intérêts qui peuvent être individuels ou collectifs, la compétition pour les ressources et tant d'autres points qu'il n'est guère besoin de rappeler ici. Nous en avons parlé dès le chapitre 3 en évoquant l'ensemble des freins au changement liés à cette question du pouvoir, qui nous a suivi tout au long de cet ouvrage lorsque nous avons évoqué les asymétries Nord-Sud, la victoire du global sur le local, du temps abstrait sur le temps concret. Au chapitre 8, il a pris la forme de ce côté obscur que D. Pestre nous suggère fortement de ne pas oublier en pensant que les idées de participation et de co-construction suffiraient pour tendre vers l'accroît-sens.

Plutôt que de vouloir renverser le pouvoir, ce qui est presque impossible parce qu'il est à la fois partout et nulle part<sup>272</sup>, ne vaudrait-il pas mieux tenter de renverser l'idée même du pouvoir ? Quand le retournement se fait renversement... J'aimerais le voir comme la première chose à redistribuer : mon pouvoir devient le pouvoir d'agir de l'Autre. *Le pouvoir doit se faire facilitation*, dans cette perspective de vie bonne et de monde commun. La nécessité d'entrer en collaboration à toutes les échelles implique que ce soit l'idée du pouvoir comme capacitation et non comme instrument de domination, qui l'emporte. Dans l'approche par les capacités telle que j'essaie de la développer dans cet essai - en appui sur A. Sen et la justice transitionnelle décrite par K. Andrieu<sup>273</sup>, appliquée à cette idée de transformation socio-écologique, de changement clim-éthique - il s'agit de permettre à chaque individu de pouvoir s'éduquer en vue d'une société apprenante, sur des territoires apprenants<sup>274</sup>, pour contribuer à un véritable débat, éclairé non par les seules connaissances scientifiques mais à travers l'hybridation et de

---

<sup>271</sup> Birnbaum, J. 2016. Où est le pouvoir ? ouvrage collectif, Gallimard / Folio essais N°621, 227 p.

<sup>272</sup> Birnbaum, J. 2016. Où est le pouvoir ? ouvrage collectif, Gallimard / Folio essais N°621, 227 p.

<sup>273</sup> Sen, A. 2010. L'idée de justice. Flammarion, 554 p. Andrieu, K. 2012. La justice transitionnelle. Editions Gallimard, Folios essais N°571, 661 p.

<sup>274</sup> Bier, B. 2010. « Territoire apprenant » : les enjeux d'une définition. Spécificités 2010/1 (N°3), pp. 7-18.

plus en plus, la co-construction de savoirs dont chacun peut – et doit, dirait J. Dewey – devenir l’auteur. L’âpre-en-tissage donc, pour exprimer que nous devons retrouver le courage de penser et d’agir, le goût de l’effort. L’unis-vers-cité a un grand rôle à jouer en la matière nous l’avons vu et l’ensemble des territoires de vie pourrait se faire un gigantesque campus dans cette perspective de recherche globale pour le changement. L’approche par les capacités doit donc permettre à chaque individu et à chaque collectif, sur ces territoires, de développer son et ses projets de vie : le pouvoir ne doit pas les en empêcher, il doit au contraire tout mettre en œuvre pour le, les faciliter, et pour faciliter le tissage des liens avec des expérimentations voisines ou plus lointaines. Ce qui est vrai pour l’éducation et la recherche l’est tout autant nous l’avons vu pour la question essentielle du travail et je l’imagine, pour l’émancipation, la liberté, la justice, sociale et climatique, qui doivent être pensées, repensées à toutes les échelles. La perspective d’un monde commun, le sentiment d’appartenir à une même humanité, « qui est la chose essentielle » mais qui est tellement remise en cause aujourd’hui<sup>275</sup>, requiert que le Pouvoir, quel qu’il soit (l’état, la multinationale, le prêtre, l’instituteur, le chercheur, le chef, le sous-chef, le petit chef, ...), où qu’il soit, se fasse facilitation.

Facilitateur, il devrait pouvoir s’appuyer sur le législateur. Qui décide demande M. Serres ? « Le législateur ou quiconque dit le droit et le fait appliquer »<sup>276</sup>. Le problème nous l’avons vu, c’est que le droit est souvent dit mais peu appliqué... Le droit et la loi... Il en est ainsi des droits de l’Homme, ne parlons pas de ceux de la femme... Les droits de l’Homme se font droits humains pour tâcher d’y remédier et la France est en retard sémantiquement parlant. Les droits de la nature ? Ils émergent peu à peu ... Alors oui, « Nous » et le droit, mais un droit contraignant tout d’abord et un droit qui accompagnerait un pouvoir, des pouvoirs, multiples et multi-scalaires, qui auraient changé de sens, qui se feraient facilitateurs dans une vision globale, de long terme, destinée à faire vivre ce transvers dans une perspective de transformation vers un monde commun, soutenable, désirable, qui permette - mieux, qui garantisse - la possibilité à chacun, chacune de mener une vie bonne - mieux, de décider, d’être en capacité de choisir, ce que serait pour lui ou pour elle, une vie bonne.

En écrivant tout cela, j’ai bien conscience d’avoir quelque peu « simplement » déplacé le problème : resterait à convaincre ceux qui ont ces petits pouvoirs, qui s’avèrent parfois gigantesques au point de nous mener aux portes de la catastrophe, de les rendre encore plus

---

<sup>275</sup> Rosanvallon, P. 2011. La société des égaux. Editions du Seuil, collection « Les livres du nouveau monde ». 421 p.

<sup>276</sup> Serres, M. 2018 (1990). Le contrat naturel. Editions Le Pommier, Paris, 233 p. Nouvelle édition de l’ouvrage paru en 1990 aux éditions François Bourin, p 113.

grands en en transformant le sens en profondeur. Voilà qui pose plein de questions : comment convaincre ceux au pouvoir, d'en céder une bonne part ? Au hasard, sur cette question de la souveraineté des états quand le problème à traiter est global... Comment faire pour que ces désirs qui nous soulèvent, cette puissance de soulèvement contre ces pouvoirs en place qui en font une pure domination, ne tourne pas au cauchemar quand cette puissance originelle se transforme en pouvoir ? Au hasard, à l'issue d'une révolution... G. Didi-Huberman<sup>277</sup> expose fort bien la différence entre puissance et pouvoir ; l'aspect polysémique du pouvoir, qui est autant force que capacitation. Et la question ci-dessus, que je reformule autrement à partir de cet ouvrage : comment orienter la *puissance* vers une *politique du désir* que cet auteur trouve chez Pasolini ou Deleuze, j'en ai parlé, plutôt que vers ce « *monstre politique*, ce mixte de pouvoir et de puissance animé par une « pulsion grégaire » autant que par l'obéissance aveugle à un meneur, à un führer idéalisé... »<sup>278</sup> ? Et G. Didi-Huberman de citer d'autres auteurs qui parlent de « changer le monde sans prendre le pouvoir » (J. Holloway) et même de... « disperser le pouvoir plutôt que de l'exercer » (R. Zibechi). Ce sera ma prochaine lecture !

*Place à l'intelligence collective : un dernier p'tit retournement, pour l'appareillage*

Bien sûr, j'écris ces lignes sans prétention mais en espérant tout de même que cette idée de dette clim-éthique puisse offrir une porte d'entrée possible pour penser (le) local - agir global, dans cette perspective de transformation socio-écologique. Cette nouvelle grande transformation passe nécessairement par cette remise en cause de la notion de pouvoir, pouvoir qu'il nous faut redistribuer, comme nous nous y sommes employés dans cet ouvrage avec l'argent, les terres, le savoir, le temps et la liberté. Cette espérance ne relève pas d'une vaine illusion ; elle est plus proche de celle décrite par V. Hugo, dans sa dimension éthique plutôt que purement utopique. Davantage qu'une utopie réelle, davantage même que cette espérance relevant de l'éthique et comptant sur le juridique pour aider le Politique, il me semble qu'il s'agit plutôt d'une nécessité. Une né-cécité même : oser regarder le passé en face, droit dans les yeux ; et assumer ensuite nos responsabilités. Avoir le courage de regarder au plus profond de soi ; être attentif, répondre à l'autre et au monde. Regarder ce qui nous attend au tournant si l'on ne se retourne pas. Ouvrir les yeux pour rouvrir le futur... Etre en capacité de le choisir, ce futur, chacun et collectivement.

---

<sup>277</sup> Didi-Huberman, G. 2018. Désirer désobéir. Ce qui nous soulève, I. Les Editions de Minuit, collection « Paradoxe », 672 p.

<sup>278</sup> Didi-Huberman, G. 2018. Ibid, p 72.

Etre en capacité de choisir... De décider donc. Redistribuer le pouvoir, nous l'avons vu, c'est même aller au-delà de l'idée de redistribution puisqu'il s'agit d'encapaciter chacun et chacune, dans la sphère du travail comme en dehors, pour que toutes et tous, nous devenions producteurs de la valeur comme le dit B. Friot<sup>279</sup>. Que nous puissions décider de ce qui vaut vraiment, entre être ou avoir... Décider des productions et de la façon de produire des biens et des services qui font sens, individuellement, collectivement et... Gaïement ; presque gaiement entre exigence, pertinence et reliance. Pour avoir préféré l'anticipation à la planification, la multiplicité à l'uniformité, l'ouverture à la fermeture, il serait mal venu de donner un contenu à cette valeur dans ces pages ; à ce monde commun forcément multiple puisque pas commun ; à cette vie bonne, qui dépend par trop de considérations individuelles et c'est fort heureux ainsi.

C'est d'ailleurs tout l'intérêt de l'idée de dette clim-éthique, du passage de l'atterrissage à l'amerrissage, que de proposer de combiner l'agir global au penser local, l'agir et le penser, au local et au global comme à l'interface entre ces échelles, pour explorer les mille et une façons de faire vivre cette multiplicité des possibles, tout en réconciliant le sens et l'urgence. Il s'agit de travailler aux conditions d'émergence de cette transformation, tandis que celles des barbaries du passé semblent ressurgir<sup>280</sup>. Tout est dans le relationnel, qu'il s'agisse des études pluriverselles ou de la transformation vers la soutenabilité. Une ultime question me vient à l'esprit du coup alors que j'ai souvent fait référence, sans même revenir à cette possible fin de l'homme discutée au chapitre 2, à la question de la relation entre l'homme et la machine : ma vision du plurivers sera peut-être considérée comme un peu étroite si je la restreins à des vertus purement humaines comme à un renouvellement, fut-il profond, de notre relation à la nature ; je veux dire, si j'exclue du plurivers, cette idée d'une multiplicité qui s'étende à la possibilité d'une évolution de notre espèce vers d'autres formes, plus ou moins hybrides, avec l'animal comme avec la machine. Il en est pour qui le plurivers devrait englober cette extension de la multiplicité des possibles au-delà de ce qu'on entend habituellement derrière le mot Homme et l'idée de modes d'existence, voire même de mondes d'existence : « Humain pour moi désigne une notion plastique, contradictoire, capable de croiser Hommes, Animaux et Machines dans des formes d'existence communes dont le concept de Plurivers me paraît la meilleure formule... L'humain comme concept en constante évolution me semble réinscriptible dans l'ordre d'un posthumain qui n'a rien de catastrophique »<sup>281</sup>.

---

<sup>279</sup> Friot, B. 2014. *Emanciper le travail*. Entretiens avec P. Zech. Editions La Dispute, 151 p.

<sup>280</sup> Foessel, M. 2019. *Récidive, 1938*. Presses Universitaires de France, Paris, 173 p.

<sup>281</sup> Martin, J.-C. 2010. *Plurivers – Essai sur la fin du monde*. PUF, 112 p ; Voir aussi : Martin, J.-C. 2011. A

Mais j’assume je crois, cette restriction dans la vision de ce plurivers ou de ce transvers que je dessine. Je ne vais pas revenir (cf chapitre 2) sur tout ce que j’ai pu exprimer à propos du trans-humanisme, des dangers liés à notre croyance dans le tout technologique, des risques de creusement des inégalités que cette hybridation avec la machine, déjà en cours, ne manquera pas de produire ; du leurre qui se cache derrière ce grand récit pour mieux nous faire accepter ce qui relève déjà de l’inacceptable, peu importe que ce récit soit amené à se réaliser ou pas d’ailleurs<sup>282</sup>.

J’assume parce que l’urgence. Le sens et l’urgence. J’assume parce que la disruption, aussi. Nous n’avons pas le temps de penser cette évolution qui nous dépasse, nous dé-pense presque. Nous avons un problème autrement plus urgent à résoudre, il est clim-éthique, comme la dette et le changement qu’il requiert. Il en va de notre liberté avant tout. Sa résolution nous demandera déjà tout l’optimisme de la volonté, dirait A. Gramsci. Tout le courage de penser et d’agir chacun, ici et partout, entre ici et partout ; séance tenante dirait V. Jankélévitch avec C. Fleury, pour aborder en même temps la question climatique et celle de l’éradication des inégalités et de la misère. La tâche est déjà immense, entre complexité et reliance dirait de son côté E. Morin. J’ai la faiblesse de penser que la dette devenue clim-éthique peut, doit nous y aider. Alors quel sens y a-t-il à cette fusion entre R2D2 et Steve Austin, quand tant de gens sur cette planète ne sont déjà pas en mesure de vivre une vie bonne, simplement digne même ? De vivre libres ? De choisir la liberté d’être libre dirait H. Arendt. De choisir sa vie, de donner un sens à son existence. Nous avons déjà tant abandonné à la machine ! Nos bras d’abord, dans les usines. Nos cerveaux depuis peu, dans les ordinateurs. Main d’œuvre et cerveau d’œuvre<sup>283</sup>, mais d’œuvre il n’y a guère quand *animal laborans* triomphe<sup>284</sup>. Nous avons abandonné notre liberté pour un pseudo-bonheur<sup>285</sup>, voilà que nous commençons à entrevoir la possibilité de l’abandonner sous couvert de sécurité<sup>286</sup> et promesse d’éternité<sup>287</sup>. Et puis... nous avons abandonné également notre capacité à décider. Dans une démocratie purement représentative pour ce qui est du pouvoir politique, comme dans le marché pour ce qui est du pouvoir économique, cette autre grande machine comme l’appelle J.-L. Nancy<sup>288</sup>. Aujourd’hui, la

---

propos du plurivers. Chimères 2011/1 (N°75), pp. 253-269.

<sup>282</sup> Rey, O. 2018. Leurre et malheur du transhumanisme. Editions Desclée de Brouwer, 192 p.

<sup>283</sup> Supiot, A. 2015. La gouvernance par les nombres. Cours au collège de France (2012-2014). Fayard, collection « Poids et mesures du monde », 515 p.

<sup>284</sup> Arendt, H. 1983 (1961). Condition de l’homme moderne. Calmann-Lévy / Pocket N°24, 404 p.

<sup>285</sup> Gori, R. 2013. Faut-il renoncer à la liberté pour être heureux ? Les Liens qui Libèrent, Paris, 221 p.

<sup>286</sup> Damasio, A. 2015. Big Mother is washing you. Le Partage. <https://www.partage-le.com/2015/01/13/big-mother-is-washing-you-alain-damasio/>

<sup>287</sup> Harari, Y.-N. 2017. Homo Deus. Albin Michel, 459 p.

<sup>288</sup> Nancy, J.-L. 2016. Que faire ? Editions Galilée, Paris, 122 p.

machine nous remplace dans des décisions qui concernent même des domaines où nous nous pensions irremplaçables : la justice, le soin, l'éducation bientôt... Jusqu'où irons-nous ?

Alors oui, j'assume. Je crois qu'il nous faut reprendre la main, dans une sorte de dernier retournement, le onzième pour compléter l'équipe, correspondant à ce que j'appellerais volontiers la singularité *inversée* : *quand l'homme remplacera la machine*. Quand la technologie et l'économie retrouveront la place qu'elles n'auraient jamais dû quitter, je veux parler de celle de simples outils au service d'une humanité certes augmentée, mais autrement : augmentée par ce triple lien à soi, à l'autre et au monde, que nous aurons enfin su tisser (cf Fun-en-bulles). C'est ici que l'importance du souci de soi ressurgit dans une perspective autant intime que collective : il faut faire tout notre possible pour stimuler tant notre singularité et notre créativité que notre capacité à tisser ces liens, parce que c'est bien dans ces vertus très humaines que la machine aura le plus de mal à venir nous chercher. C'est aussi, profitons-en, notre irremplaçabilité qui nous protège de notre marchandisation sur le marché du travail capitalistique, ce piteux commerce comme l'appelle C. Fleury<sup>289</sup>, réflexion qu'elle a poursuivie dans son ouvrage « Les irremplaçables » pour en montrer toute l'importance pour la sauvegarde de la démocratie<sup>290</sup>.

Nous avons vu avec H. Arendt et S. Weil, combien penser était important pour lutter contre le totalitarisme avant que celui-ci ne nous en empêche. Qu'il fallait vivre créativement avec D.W. Winnicott et avec R. Gori, remettre de l'art dans chacun de nos gestes, du plus simple à l'exercice le plus savant<sup>291</sup>. L'art nous sera d'un très grand secours, pour nous toucher au plus profond de notre être, nous interroger sans cesse ; pour nous rappeler toute la complexité du monde, toute notre complexité. L'inconfort, l'insécurité, l'incertitude... La recherche artistique est peut-être la plus douce des branches de cette recherche globale dans laquelle nous devons nous lancer, douce au sens développé par T. Ingold, qui rejoint la faiblesse de l'éducation<sup>292</sup>.

Autre grand secours bien sûr et sans s'en excuser, pour lutter contre la machine : l'amour ! Vous voyez où je veux en venir : l'homme au cœur, dans une relation nouvelle qui reste à développer avec son environnement, afin de ne pas oublier notre premier retour sur terre avec D. Abram<sup>293</sup>, au moment d'amerrir. L'équilibre, toujours. Mais l'homme au cœur, tout de

---

<sup>289</sup> Fleury, C. 2010. La fin du courage. Le Livre de Poche N°32334, 188 p., p 47.

<sup>290</sup> Fleury, C. 2015. Les irremplaçables. Folio essais, N°637, 218 p.

<sup>291</sup> Gori, R., Lubat, B. et Silvestre, C. 2017. Manifeste des ouvriers. Pour renouveler la pratique des métiers manuels et intellectuels, du geste le plus simple à l'exercice le plus savant. Editions Actes Sud / Les Liens qui Libèrent, 71 p.

<sup>292</sup> Ingold, T. 2018. L'anthropologie comme éducation. Presses Universitaires de Rennes, 117 p.

<sup>293</sup> Abram, D. 2013. Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens. Editions La Découverte, collection

même, plutôt que la machine ou le tyran. Imaginez un instant la puissance, l'impact de la chose... Cette chose, d'ailleurs, je l'appellerais bien la *démocratie socio-écologique*. L'impact, bien sûr, en termes de soutenabilité puisque cette transformation a pour but de réduire tant les impacts environnementaux de nos activités que les inégalités sociales. Mais également en termes d'apprentissage, de tolérance, de tout ce qui pourrait nous faire (re?)trouver notre commune humanité. Nous voulons profiter de nos différences et de nos imperfections, nous appuyer sur notre finitude et nos incomplétudes. Exit la société de consommation, la société du spectacle. Adieu *animal laborans*. C'est que nous avons mieux à faire : le sens de l'urgence nous commande la reliance, elle est chronophage et nous n'avons point de temps à perdre dans ces consumations ; l'urgence du sens nous invite à changer d'auxiliaire pour ramener les voies du désir de l'avoir vers l'être, vers l'autre et vers le monde. Cette recherche de vie authentique pour nous acquitter de nos dettes, à la fois envers nous-même comme envers la pensée, passe par la recherche d'un temps authentique, ce fameux temps nécessaire, celui du politique, de la praxys. C'est une vraie recherche, intime et intimement liée, tant par l'intermédiaire du temps que de l'espace, aux échelles du local et du global où nous avons pensé et pansé. C'est le temps qu'il nous faut prendre, à l'interface entre le temps concret de la communauté et le temps abstrait du monde globalisé qui nous synchronise tous, pour penser et agir dans la perspective d'une vie bonne et de la construction de ce monde commun. Cela passe, nous n'avons pas le choix et c'est heureux, par une sortie du capitalisme, dans tous ses âges. N'attendons pas l'effondrement, préférons-lui cette grande transformation, cette révolution douce vers une démocratie socio-écologique.

H. Arendt nous disait que nous n'avions rien d'autre à faire que de penser. Aujourd'hui, je dirais que nous n'avons rien d'autre à faire que de tout changer. A l'interface entre ces échelles, j'ai proposé quelques grands principes clim-éthiques pour engager cette nouvelle grande transformation qui se doit d'être à la fois de rupture, interstitielle et symbiotique<sup>294</sup>. En appui sur l'approche par les capacités chère à A. Sen<sup>295</sup> et possiblement sur le cadre fourni par la justice transitionnelle<sup>296</sup>, nous « devrions devoir », vouloir et pouvoir nous acquitter de notre dette clim-éthique pour redonner toute sa force à la démocratie ; une démocratie devenant socio-écologique pour n'oublier aucun de nos retours sur terre au moment d'amerrir et nous permettre de réconcilier le sens et l'urgence, le passé, le présent et le futur, en tenant compte aussi bien

---

« Les empêcheurs de tourner en rond », Paris, 348 p.

<sup>294</sup> Wright, E.O. 2017. Utopie réelles. Editions La Découverte, collection « L'horizon des possibles », 613 p.

<sup>295</sup> Sen, A. 2010. L'idée de justice. Flammarion, 554 p.

<sup>296</sup> Andrieu, K. 2012. La justice transitionnelle. Editions Gallimard, Folios essais N°571, 661 p.

des limites de la planète que des droits humains et des principes de la déclaration de Philadelphie.

Nous permettre... Nous donc. Nous, individuellement, nous perm-êtré. Authentiquement. Nous collectivement aussi, dans toute notre diversité, avec toutes nos divergences à honorer<sup>297</sup>. Nous collectivement donc, mais pas naïvement : nous et le droit du coup, pour lutter contre le côté obscur. Le droit, entre l'éthique et le politique. Le Politique plutôt, avec un grand P. Retour à l'œuvre et à la praxys. Au sens et à l'accroît-sens. Place à l'intelligence collective, à l'amerrissage donc, puisque ce changement clim-éthique nous offre l'eau-porte-unité d'engager cette grande transformation pour tendre vers une démocratie socio-écologique, ce monde commun composé de plusieurs mondes, en étroites interactions. C'est le cadeau de l'anthropocène, qu'il nous faut ouvrir délicatement mais... Maintenant.

Retour aux bulles, à éclater, tout aussi doucement mais... urgemment.

---

<sup>297</sup> Stengers, I. 2013. Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient. Editions La Découverte/Poche N°395, Paris, 142 p.